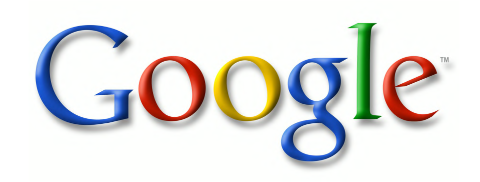
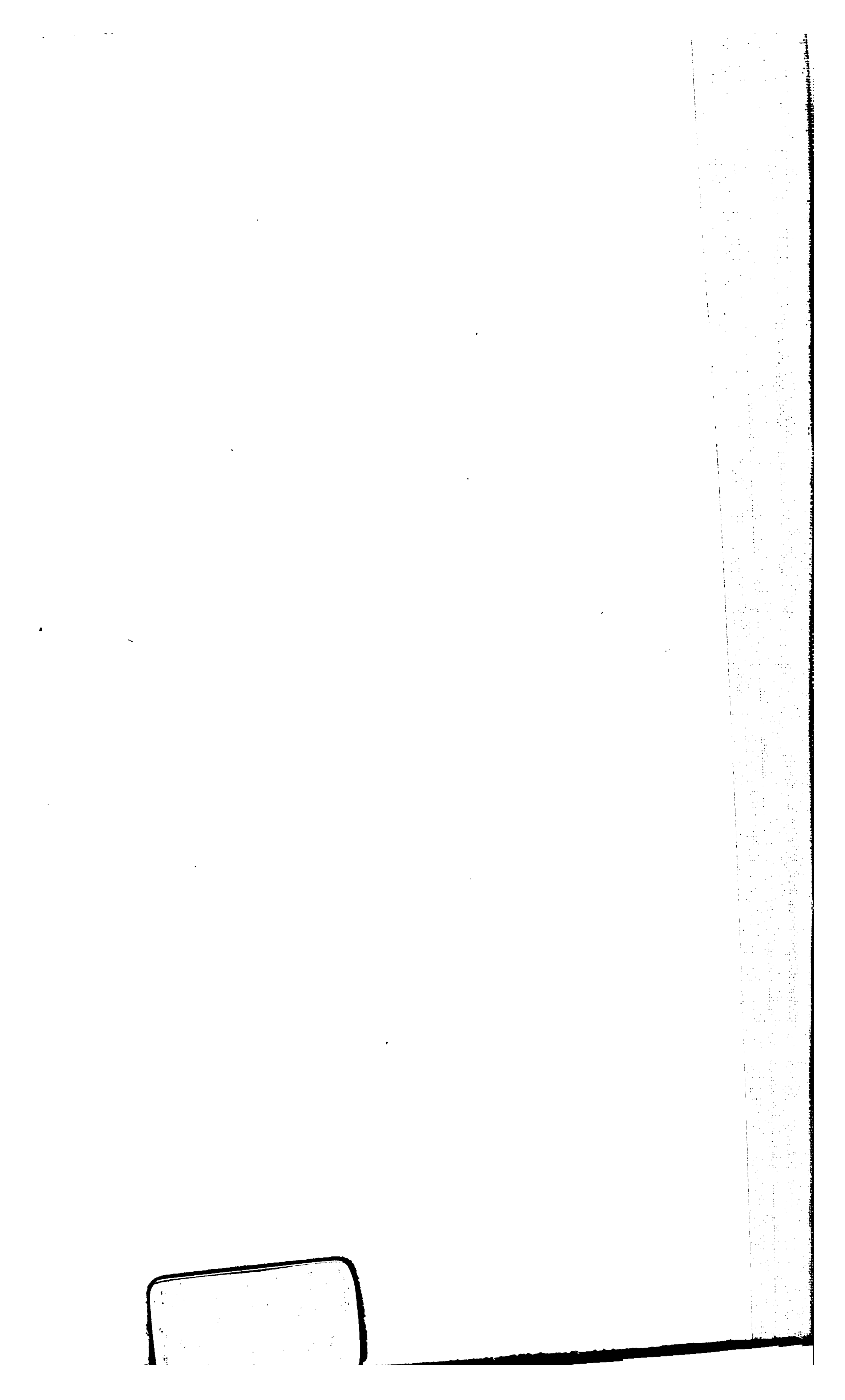
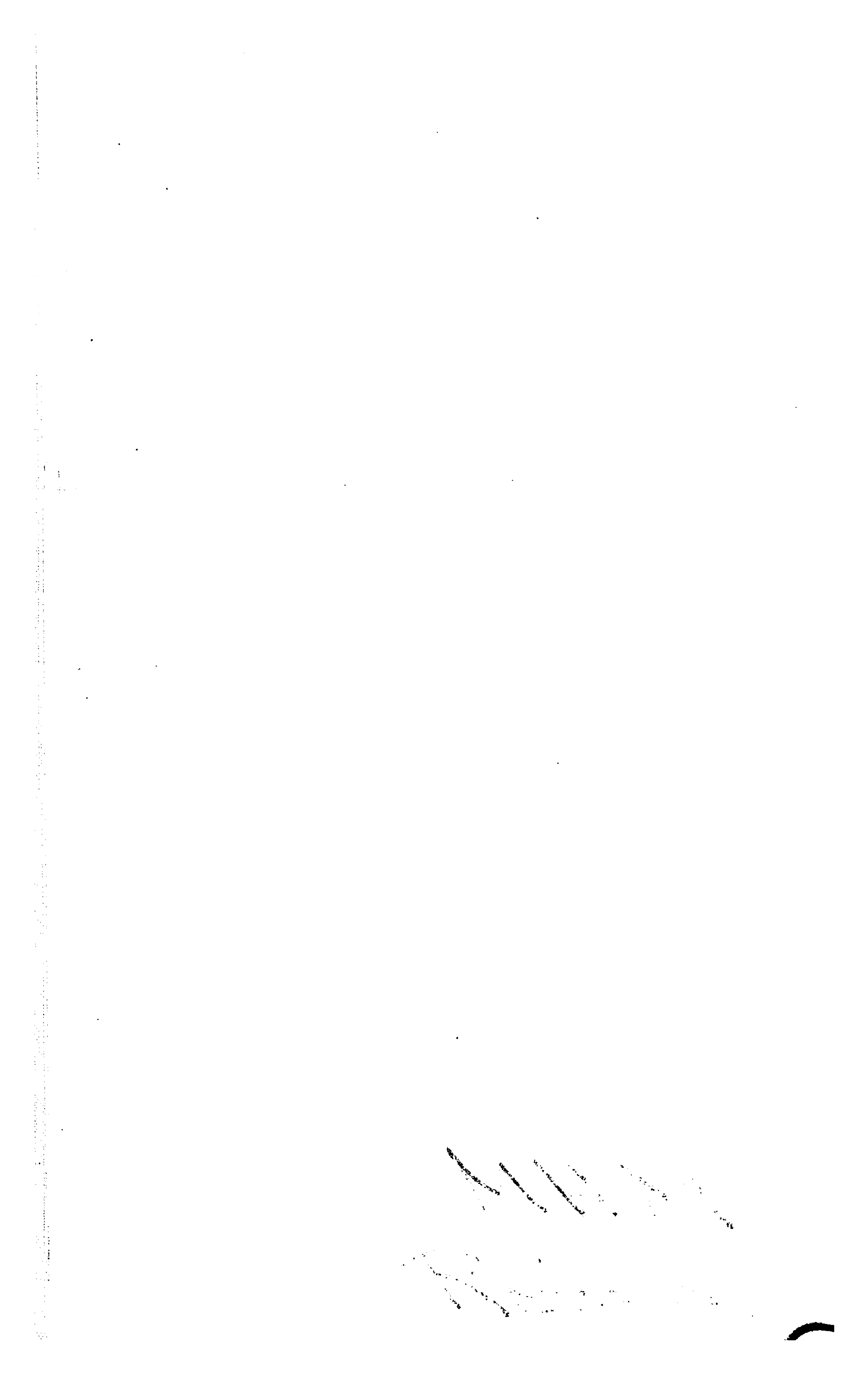






ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE BITHYNIE

PAR

THÉODORE REINACH

PARIS

CHEZ C. ROLLIN ET FEUARDENT

4, Place Louvois, 4

Numismatics, Greek — Bithynia

NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE BITHYNIE

ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE BITHYNIE

PAR

THÉODORE REINACH

PARIS

CHEZ C. ROLLIN ET FEUARDENT

4, Place Louvois, 4

—

1888

ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE BITHYNIE

INTRODUCTION

Après avoir étudié, l'année dernière, la numismatique des rois de Cappadoce, j'ai entrepris une étude analogue sur une série voisine, celle des rois de Bithynie. Ce nouveau travail ne présentait pas les mêmes difficultés que le précédent, au moins en ce qui concerne les pièces d'argent, les plus importantes de la série. Ces pièces — des tétradrachmes pour la plupart — se répartissent, sur un espace de deux siècles, entre cinq rois seulement; malgré l'existence d'homonymes — trois Nicomède et deux Prusias — la distribution des différents types entre les cinq règnes est

aisée. Les surnoms, les portraits, le style, les symboles accessoires, et, pour les dernières pièces, les dates, fournissent autant d'éléments certains de classement grâce auxquels déjà chez Eckhel, Mionnet et Visconti, l'arrangement général laissait peu de chose à désirer.

Pour les pièces d'argent, par conséquent, ma tâche se bornait à rédiger un catalogue aussi complet et aussi exact que possible des diverses variétés connues, avec leurs dates et leurs monogrammes. Il en était tout autrement pour les pièces de bronze, très nombreuses, surtout sous les deux Prusias. Ici j'ai rencontré des questions d'interprétation et d'attribution obscures, dont les unes n'avaient pas encore été résolues d'une manière satisfaisante, dont les autres n'avaient pas même été effleurées par mes devanciers. Les unes et les autres, je me suis efforcé de les poser nettement et j'ai tâché de les résoudre à mon tour; je ne me flatte pas d'avoir toujours rencontré juste : j'espère du moins ne pas laisser les problèmes dans l'état où je les ai trouvés.

Pour dresser le catalogue scientifique d'une série monétaire, le premier travail consiste à rassembler le plus grand nombre de matériaux possible. Ce travail préliminaire n'est pas le moins pénible, étant donnée la fâcheuse dispersion des sources — je parle tant des monnaies elles-mêmes que des publications dont elles ont fait l'objet. Le numismatiste consciencieux n'a que le choix entre deux méthodes également gênantes, l'une pour lui-même, l'autre pour ses correspondants : ou voyager à travers toute l'Europe, ou abuser de la complaisance des collectionneurs et des cabinets étran-

gers pour se procurer des empreintes à domicile. Pour ma part, j'ai recouru successivement à ces deux procédés. J'ai pu étudier sur place le Cabinet de France et le Musée Britannique, les collections privées de MM. Rollin et Feuardent et du regretté Lucien de Hirsch. D'autre part, M. Charles Waldstein, conservateur du Musée Fitzwilliam à Cambridge, a bien voulu m'envoyer des empreintes des plus intéressantes pièces de la collection Leake, léguée à cette Université. M. de Sallet, directeur du Cabinet de Berlin, en a fait autant pour *toutes* les pièces de la collection confiée à sa garde, et j'ai une obligation analogue envers M. Imhoof Blumer. Mais, cette fois encore, je dois mettre hors de pair, dans ma reconnaissance comme dans celle du public, M. Waddington. Ce savant, non content de m'ouvrir son riche médaillier, dont les pièces, choisies avec soin, comblent la plupart des lacunes de notre collection nationale, m'a laissé prendre copie des notes qu'il avait recueillies sur mon sujet en visitant les principaux musées de l'Europe et plusieurs collections particulières, aujourd'hui dispersées. Grâce à cette nouvelle preuve d'un désintéressement scientifique, trop rare pour n'être pas proposé comme exemple, et trop parfait pour rencontrer beaucoup d'imitateurs, j'ai l'espérance d'avoir pu composer un travail à peu près complet, au moins dans l'état actuel des documents. Je n'en fais pas moins appel à tous les numismatistes, savants ou collectionneurs, qui voudront bien m'adresser des additions ou des rectifications en vue d'une réimpression ultérieure. En attendant le *Corpus numorum græcorum*, qui sera, espérons-le, l'honneur de notre Académie au

vingtième siècle, comme le *Corpus inscriptionum græcarum* a été celui de l'Académie de Berlin au dix-neuvième, des monographies du genre de celle-ci, qui sont elles-mêmes déjà des œuvres collectives, peuvent servir de pierres d'attente et, sinon de modèles, du moins d'échantillons [1].

§ 1.

Origines du royaume de Bithynie.

De tous les royaumes helléniques de l'Asie Mineure, le royaume de Bithynie est le seul dont les prétentions à une origine pré-alexandrine soient justifiées par les documents ; mais l'État semi-indépendant qui subsistait dans cette contrée au temps de la domination perse n'avait guère de rapport avec la floris-

[1] J'indique ici, par ordre chronologique, les principales publications numismatiques que j'ai pu consulter.

Eckhel, *Doctrina numorum*, II, 396 suiv.

Mionnet, *Description des médailles*, II, 503 suiv., et *Supplément*, V, 269 suiv.

Visconti, *Iconographie grecque*, II, 178 suiv., et planche 43.

Ch. Lenormant, *Trésor de Numismatique, Rois grecs*, p. 65 suiv. ; pl. 28 et 29.

Leake, *Numismata hellenica, Asiatic Kings*, p. 41 suiv.

Imhoof Blumer, *Porträtköpfe... hellenischer Völker*, p. 32 et pl. 4.

Head, *Historia numorum*, p. 444 suiv.

Plus, les catalogues de Vienne par Eckhel, et de Berlin (exposition) par M. de Sallet.

Tous ces ouvrages seront cités généralement sous les noms de leurs auteurs, sans indication du titre. J'emploierai également les abréviations DN, pour *Doctrina numorum*, M, pour Mionnet (corps de l'ouvrage), MS, pour Mionnet, *Supplément ;* RN, pour *Revue numismatique ;* NC, pour *Numismatic chronicle ;* ZN, pour *Zeitschrift für Numismatik* de Sallet (Berlin).

sante monarchie des Prusias et des Nicomède [1]. Les Bithyniens (Βιθυνοί) et leurs frères les Thyniens (Θυνοί) étaient des tribus d'origine thrace, venues probablement en Asie à la remorque de l'invasion cimmérienne, au septième siècle avant notre ère. Ces barbares s'établirent sur les deux rives du Sangarius, s'enfonçant comme un coin entre les populations primitives — Bébryces, Phrygiens, Caucones, Mariandynes, Mysiens peut-être — qu'ils refoulèrent vers les frontières du territoire connu plus tard sous le nom de Bithynie. La Bithynie, après avoir fait probablement partie du royaume de Lydie [2], fut incorporée par Cyrus à l'empire perse. Elle fut comprise dans la 3e satrapie (Phrygie), celle dont le chef-lieu était Dascylion [3]; mais, quoique les « Thraces d'Asie » figurent dans l'armée de Xerxès [4], la soumission de ces peuples belliqueux au pouvoir central devait être très imparfaite, et le lien de vassalité se relâcha encore davantage à la fin du siècle, lorsque les armées grecques commencèrent à faire de fréquentes apparitions sur la côte asiatique de la Propontide [5].

[1] Sur l'histoire de la Bithynie, le meilleur travail est le chapitre de Clinton, *Fasti hellenici*, III, 411 (Append. VII), qui a condensé et rectifié, avec sa critique habituelle, la compilation de Foy-Vaillant (*Arsacidarum et Achaemenidarum imperium*, tome II; Paris, 1728) et les recherches de l'abbé Sevin qui s'arrêtent à Prusias Ier (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tomes XII, 16 suiv., XV, 21 suiv., XVI, 141 suiv.). Je ne suis entré dans quelques détails que là où j'ai trouvé Clinton inexact ou insuffisant. Je ne connais pas la dissertation de Nolte, *De rebus gestis regum Bithynorum*, Halle, 1861.

[2] Hérodote, I, 28 (passage suspect).

[3] Hérodote, III, 90.

[4] Hérodote, VII, 75. Ce texte dit que les Bithyniens, avant leur passage en Asie, s'appelaient *Strymoniens :* ce ne peut être un nom national.

[5] Pseudo-Xénophon, *Anabase* VIII, ult., énumère les Bithyniens à part et leur donne pour chef (ἄρχων) Pharnabaze. Ce n'est pas, bien entendu, un

Les Bithyniens, bientôt unis en un seul corps de nation avec les Thyniens, dont le nom disparut, eurent de bonne heure des chefs héréditaires ou dynastes, vassaux plus ou moins dociles du Perse. On peut douter de l'existence d'un prétendu roi Prusias, contemporain de Crésus et de Cyrus, auquel certains textes attribuent la fondation de Prusa (Brousse)[1]; mais on connaît avec certitude trois dynastes bithyniens qui se sont succédé, apparemment de père en fils, entre 425 et 325 environ : Didalsos ou Doedalsos, Boteiras et Bas[2]. Ces dynastes étaient les pauvres chefs de pauvres bandes de chasseurs et de guerriers; ils ne possédaient aucune des villes grecques de la côte[3] et n'ont pas dû frapper monnaie.

La conquête d'Alexandre rompit les derniers liens qui attachaient les Bithyniens à une souveraineté étrangère. Le pouvoir perse tomba sans que le pouvoir macédonien réussît à le remplacer. Le dynaste bithynien Bas battit le lieutenant qu'Alexandre avait envoyé pour gouverner la Paphlagonie et la Bithynie, Calas[4]. Sous son fils et successeur, Zipœtès (326-278 environ),

chef national, mais le Satrape perse de Dascylion, distinct du gouverneur de la Grande Phrygie, Artacamas, lequel n'était qu'un sous-préfet de Cyrus, le Jeune (Cf. Krumbholz, *De Asiae minoris satrapis*, p. 58). Pharnabaze eut souvent maille à partir avec les Bithyniens, sujets fort turbulents (*Hell.*, III, 2, 2).

[1] Strabon, XII, p. 564; Étienne de Byzance s. v. Προῦσα. Comparez le Pharnace, roi de Cappadoce vers la même époque, d'après Diodore (fr. XXXI, 19).

[2] Memnon, (F. H. G. III, 525 suiv.) c. 20.

[3] Cependant Strabon, XII, p. 563, paraît croire que Dœdalsos s'empara d'Astacus. Peut-être la ville ou plutôt la bourgade de Bithynium, à l'intérieur des terres, existait-elle aussi dès cette époque.

[4] Telle est la forme du nom chez Q. Curce (III, 1, 24; IV, 5, 13), et chez Memnon. (Lire Κάλαν τὸν Ἀλεξάνδρου στρατηγόν et non avec Clinton Κάλαντον).

les Thraces d'Asie défendirent victorieusement leur indépendance contre Lysimaque et Antiochus Ier.

Zipœtès, prince entreprenant, qui appréciait les bienfaits du régime urbain — il fonda une ville appelée de son nom, et chercha à s'emparer des établissements grecs de la côte, — échangea peut-être à la fin de sa vie le titre de chef (ἐπάρχων), que lui donne Memnon, contre celui de roi, que lui donne Diodore. C'est ce que permet de conjecturer le point de départ de l'ère bithynienne qui se place sous son règne (297 av. J.-C.)[1]. Il était réservé néanmoins à son fils, Nicomède Ier, de devenir le véritable fondateur de la monarchie bithynienne.

§ 2.

Nicomède Ier et Ziaélas.

Zipœtès avait laissé quatre fils. L'aîné, Nicomède, qui lui succéda, fut, suivant l'expression de Memnon, le bourreau de ses frères. Pour se défendre contre l'un d'eux — le dernier survivant peut-être — qui lui disputait la couronne[2], il invoqua l'assistance des bandes gauloises qui campaient alors aux environs de Byzance. Nicomède signa avec elles un traité en règle et leur fit passer le détroit (277 av. J.-C.), sans se

[1] Il faut ajouter que Diodore (XIX, 60) appelle Zipœtès *roi* dès 315; mais on connaît les habitudes négligentes de cet historien en pareille matière. (Cp. *Rois de Cappadoce*, p. 19, note 1.)

[2] Ce prince s'appelait sans doute Zipœtès, comme son père. Tite-Live lui donne le nom de Zybœta (XXXVIII, 16). Le nom Zipœtès a souvent été maltraité : Diodore écrit *Zibœtès*, ce qui se rapproche de la forme de Tite-Live ; Plutarque, *Zeipœtès*.

douter probablement qu'il introduisait dans l'Asie Mineure un élément destiné, pendant trois siècles, à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de la péninsule. La conséquence immédiate de cet événement fut la victoire de Nicomède et l'accroissement rapide de la puissance bithynienne. Sous ce règne, la Bithynie devint définitivement un État maritime et noua des relations avec la Grèce occidentale. Nicomédie, fondée par le roi sur un golfe de la Propontide, en face d'Astacus qu'avait détruite Lysimaque, hérita de la prospérité de cette antique cité et fut désormais la capitale du royaume et l'une des métropoles de l'Asie[1].

Nicomède est le premier souverain bithynien dont nous ayons conservé des monnaies — le premier probablement qui en ait émis. Ces monnaies, très rares d'ailleurs, sont frappées d'après l'étalon attique qui, depuis la conquête d'Alexandre, était devenu d'un usage universel dans l'Asie antérieure. Les successeurs de Nicomède restèrent fidèles à ce système[2], tout en modifiant peu à peu l'aspect des pièces.

Les monnaies de Nicomède I[er] sont de trois sortes : tétradrachmes et drachmes d'argent, bronzes. En voici la description :

[1] Eusèbe place la fondation de Nicomédie en 264 (Ol. 129, 1). Pausanias, V, 12, 7, attribue cette fondation à Zipœtès, ce qui pourrait faire croire que la nouvelle ville s'éleva sur l'emplacement de Zipœtion, dont nous ignorons le site exact (ὑπὸ τῷ Λυπερῷ ὄρει dit Memnon ; mais où était cette montagne ?).

[2] Je n'ai pas cru, en général, devoir noter les poids des pièces qui seront mentionnées dans ce travail ; des différences de quelques centigrammes, dues à l'usure plus ou moins grande ou à des accidents de fabrication, n'ont aucun intérêt scientifique lorsque le système reste invariable. Je me contente de noter que le tétradrachme le plus lourd de la série (d'après M. Waddington) est une pièce de Prusias II dans la collection de Luynes. Ce tétradrachme pèse 17 gr. 27.

1. Tête diadémée de Nicomède Ier à droite. Cercle perlé.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ sur deux lignes verticales. Figure féminine, vêtue d'une courte tunique qui laisse le sein droit, les bras et les jambes découverts, assise sur un rocher, à gauche. La main droite tient deux lances, la gauche une courte épée dont le baudrier pend à terre. Contre le rocher, en avant, un bouclier orné; derrière, à droite, un arbre dont les branches sont coupées. Dans le champ, monogramme n° 1. Hors du champ, à gauche, petite Victoire planant à gauche.

Ar. Tétradrachme (pl. V, fig. 1).

Collection de Luynes (Paris); Vienne (Eckhel; *D. N.* II, 440; *Catalogue,* I, 153); Berlin (Sallet, n° 471). Ce dernier exemplaire n'a pas de monogramme.

Cf. Mionnet, n° 1; Imhoof, *Monnaies grecques*, p. 146; et les figures dans Visconti, pl. 43, 1; Lenormant, 28, 8; Luynes, *Choix*, 17, 9; Imhoof, *Porträtkœpfe*, IV, 16; Fox, *Engravings*, II, pl. 1, 17.

2. Même tête diadémée à droite. Cercle perlé.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Figure *mâle* nue assise sur un rocher à gauche. Sa main droite tient deux lances; contre le rocher, bouclier (?). Devant, dans le champ, le même monogramme n° 1.

Ar. Drachme, 4 gr. 17 (pl. V, fig. 2).

Paris. Londres (provient du Cabinet Borrell).

Cf. Borrell, *Numismatic Chronicle*, ancienne série, VI, 123.

3. Même tête diadémée à droite.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Figure *féminine* court-vêtue, assise sur un rocher à gauche. La main droite tient

une (?) lance; contre le rocher, bouclier. A gauche, hors du champ, monogramme n° 2 (?).

Æ 4 (pl. V, fig. 3).

Paris (deux exemplaires, dont un très fruste). Autre dans le commerce, avec le monogramme n°3 (Communication de M. Imhoof).

Cf. Mionnet, n°s 2 et 3 (le monogramme est mal reproduit) Visconti, fig. 2; Lenormant, fig. 9.

L'identité du portrait qui figure sur ces trois pièces saute aux yeux. L'épaisseur des flans, la fabrique robuste, l'absence de surnom et de date ne permettent pas davantage le doute sur celui des trois Nicomède auquel nos pièces doivent être attribuées. Sur son portrait, très réaliste, le roi paraît déjà un homme avancé en âge; nos pièces appartiennent donc à la deuxième partie du règne, postérieure à la fondation de Nicomédie. On peut comparer pour le style les médailles un peu plus modernes de Mithridate III du Pont et d'Ariarathe III de Cappadoce; remarquons cependant que le graveur de notre Nicomède a supprimé le bout de vêtement autour du cou qui figure encore sur ces deux dernières médailles. Ce détail témoigne d'un art plus dégagé et, en effet, les arts plastiques trouvèrent en Nicomède un protecteur libéral; il voulut acheter aux Cnidiens la Vénus de Praxitèle[1]; et Pausanias vit sa statue en ivoire dans le portique de Zeus à Olympie[2].

Quelques difficultés se sont élevées sur l'interprétation du type du revers. Des numismatistes distingués

[1] Pline, VII, 38, 127; XXXVI, 21.
[2] Pausanias, V, 12, 7.

y reconnaissent une personnification de la Bithynie, analogue à la personnification de l'Étolie qu'on voit sur certaines monnaies de ce pays. Je ne puis admettre cette opinion. Une pareille représentation s'explique dans un pays républicain et fédératif; dans un royaume unitaire, comme l'était la Bithynie, elle serait tout à fait anormale. Il faut préférer l'ancienne explication de Frœlich, qui a reconnu dans la divinité assise, tenant deux lances, l'Artémis δίλογχος (Bendis) des Thraces[1]. Toutefois, sur la drachme, la figure me paraît bien être mâle, et je propose d'y voir Arès, qui était également un dieu favori des Thraces[2]. Quant à la petite Niké, symbole accessoire qui figure sur le tétradrachme, c'est sans doute une allusion au triomphe qu'avait remporté Nicomède avec l'aide des Gaulois. Enfin, les monogrammes, comme tous ceux de cette série, sont des marques d'officiers monétaires, et non d'ateliers.

Outre ces monnaies *certaines* de Nicomède Ier, on lui attribue communément les bronzes suivants :

4. Tête diadémée (Apollon?) à droite.

℞ ΒΑΣΙ· ΝΙΚΟ. sur une ligne horizontale (en bas). Cavalier portant une lance, à droite. Sous le type, ΣΩ.

Æ 4 (pl. VI, nº 10).
Paris.

Mionnet, nº 4; Lenormant, fig. 10.

[1] Frœlich, *Regum veterum numi*, p. 40. Cf. Hésychius, s. v. δίλογχον. (Épithète employée par Cratinus.) Les Bithyniens avaient un mois Βενδιδαῖος. Cf. Rapp dans le *Dictionnaire mythologique* de Roscher, s. v. *Bendis*.

[2] Hérodote 7, 7. Le premier éditeur de cette pièce, Borrell, décrit la figure comme une Artémis. L'erreur est d'autant plus singulière que, sur son exemplaire (actuellement au Musée britannique), le caractère masculin de la figure est bien accusé.

4 *bis*. Même tête à droite.

℞ ΒΑΣΙΛΕ.. ΝΙΚΟΜΗ... sur deux lignes horizontales. Cheval marchant.

Æ 5. Coll. Savorgnan (Eckhel, *Numi veteres*, p. 192 et pl. XI, 15; d'après lui, Ms 19).

L'absence de surnom et le style justifient l'attribution traditionnelle, mais je me refuse à voir dans la tête de l'avers « un portrait de Nicomède jeune ». C'est manifestement une tête de divinité. Le type n° 4 nous représente ou bien la première monnaie frappée par Nicomède, à une époque où il n'osait pas faire figurer son portrait sur les médailles, ou quelque émission locale faite dans une ville placée sous son autorité.

Malgré l'analogie du revers avec celui des bronzes ci-dessus, je me refuse à donner à Nicomède Ier le bronze anépigraphe suivant qu'on lui a parfois attribué :

Tête de femme voilée à dr. ℞. Cavalier à dr. portant une lance. — Æ 4, Paris (Mionnet, n° 5; Lenormant, fig. 11).

Ch. Lenormant a conjecturé que cette monnaie appartient à la Thessalie.

Nicomède Ier avait épousé successivement deux femmes : la Phrygienne Ditizélé, qui mourut dévorée par un chien, et Étazéta [1]. La première lui donna un fils que les auteurs appellent Zélas, Zéilas ou Ziélas, et

[1] Le nom Ditizélé est donné par Tzetzès, *Chiliades*, III, 960, (= *F. H. G.* III, 600), qui avait sous les yeux l'*Histoire bithynienne* d'Arrien. Pline appelle cette princesse Consingis (VIII, 40, 144); mais le texte paraît corrompu. Quant au nom Étazéta, il est transmis par Memnon.

peut-être une fille, Lysandra[1]. De la seconde, il eut plusieurs fils dont un seul, Tibœtès (c'est-à-dire sans doute Zipœtès), nous est connu de nom[2]. Le fils du premier lit était l'héritier légitime de la couronne; mais en butte aux persécutions de sa belle-mère, il avait dû se réfugier en Arménie du vivant de Nicomède; le testament de celui-ci désigna pour successeurs les fils du second mariage, en les plaçant sous la tutelle des républiques et des rois amis (vers 250). Étazéta, qui était sans doute la véritable régente, tâcha de se fortifier en épousant le frère du défunt roi, — on ne sait s'il s'agit de son ex-compétiteur, — mais Ziélas, en digne fils de son père, entreprit de reconquérir son royaume avec l'aide des Gaulois Tolistoboïens. Après les premières hostilités, on conclut un traité qui partageait le royaume entre les divers prétendants; mais ce traité paraît avoir été bientôt déchiré, car dans la suite nous trouvons Ziélas seul roi et son frère consanguin, Tibœtès, exilé en Macédoine. Ziélas, après un règne assez obscur, mourut en 228, assassiné par ses anciens alliés, les chefs gaulois, dont il avait voulu se défaire dans un banquet.

On ne connaissait pas de monnaies de Ziélas avant la découverte récente du bronze suivant, qui est resté unique :

5. Tête diadémée de Ziélas à droite.

℞ [B] ΑΣΙΛΕΩ [Σ] ΞΙΑΗΛΑ sur deux lignes verti-

[1] Tzetzès, *loc. cit.*, donne pour enfants à Ditizélé : Ziélas, Prusias μονόδους et Lysandra. Il s'est évidemment trompé pour le second qui était, en réalité, fils de Prusias II ; il a donc pu se tromper aussi pour Lysandra. Le grammairien byzantin copiait avec négligence un texte déjà peut-être corrompu d'Arrien.

[2] Polybe, IV, 50 et ailleurs.

cales. Trophée dressé. Dans le champ, à gauche, fer de lance à trois dents.

Æ 4 (pl. V, fig. 4).

Cabinet Waddington.

Lambros ZN. III (1876), 220 (fig.).

Cette monnaie nous fait connaître la véritable orthographe du nom de Ziaélas, défiguré par les historiens, ainsi que la déclinaison officielle. La ressemblance de la tête avec celle de Nicomède Ier est frappante. Les types du revers rappellent sans doute, comme la Niké de ce dernier, la victoire remportée sur des rivaux. C'est une « monnaie de combat ».

§ 3.

Les deux Prusias.

La fille de Ziaélas avait épousé un prince séleucide, Antiochus Hierax[1]; son fils, Prusias Ier, lui succéda sur le trône. Ce prince, surnommé plus tard *le Boiteux* (χωλός), à cause d'une blessure qu'il reçut au siège d'Héraclée, fut le plus grand roi de la dynastie. Il avait épousé une femme nommée Apamé[2] dont quelques commentateurs ont fait la sœur de Philippe V de Macédoine. Allié à ce roi, il conquit plusieurs villes grecques. Sous lui commence la longue rivalité des royaumes de Bithynie et de Pergame. Son fils Prusias II,

[1] Eusèbe, I, 251, 39 (Schœne).

[2] Strabon, XII, p. 563. Etym. M. v° Ἀπάμεια (avec la correction de Sévin). Étienne de Byzance, v° Μύρλεια, fait au contraire d'Apamé la femme de Prusias II.

le Chasseur (κυνηγός), lui succéda vers 185[1] et, bien différent de son père, fut toute sa vie le tremblant esclave des Romains qu'a immortalisé Corneille. Le second Prusias épousa la sœur de Persée, roi de Macédoine[2]; il eut une fille et deux fils : Prusias « à la dent unique » (μονόδους), qui paraît être mort avant son père, et Nicomède qui, menacé par Prusias, se révolta contre lui avec l'appui du peuple et d'Attale II, et fit égorger le vieillard sur l'autel de Zeus à Nicomédie (149)[3].

Les deux Prusias nous ont laissé un grand nombre de monnaies, notamment des tétradrachmes et des bronzes. Parlons d'abord des pièces d'argent. Ces pièces portent au droit deux portraits différents, dont l'un se distingue par un diadème muni d'ailerons ; au revers, la légende uniforme Βασιλέως Προυσίου, et un même type, Zeus stéphanophore debout : seulement sur les exemplaires « aux ailerons », le symbole accessoire du revers est un aigle sur un foudre, tandis que sur les autres le foudre est seul. Ces *différents* ne laissent aucun doute sur le classement de nos pièces : les tétradrachmes à l'aigle et aux ailerons appartiennent au second Prusias, qui a voulu, par l'addition de ces ornements, distinguer son monnayage de celui de son prédécesseur. Les ailerons ne sont pas, d'ailleurs, un emblème arbitrairement choisi. Eckhel y a reconnu le symbole de Persée, le héros dont prétendaient des-

[1] Au plus tôt 190, au plus tard 180 (Cf. Meyer, *Geschichte Pontos*, p. 75, note 2).

[2] Tite Live, XLII, 12, 29 ; Appien, *Mith.* 2.

[3] Justin, XXXIV, 4, attribue à Prusias II des enfants de second lit, qu'il aurait voulu préférer à Nicomède. Appien, *Mith.* 5, parle du Thrace Diégylis, comme *allié* (κηδεστής) de Prusias II, sans préciser davantage.

cendre les rois de Macédoine de la maison d'Antigone [1]; or, par sa femme, fille de Philippe V, et peut-être aussi par sa mère, Prusias II se rattachait à cette famille. (Son beau-frère, le dernier roi de Macédoine, avait même reçu le nom de Persée). C'est ainsi qu'Antiochus Théos, dont la mère Stratonice était fille de Démétrius Poliorcète, fit également figurer sur ses monnaies le symbole *perséen* des ailerons.

Les considérations de style viennent confirmer ces conclusions tirées des types. Les tétradrachmes de Prusias Ier sont d'une facture en général excellente. Moins massifs que ceux de Nicomède Ier, ils s'en rapprochent cependant par l'épaisseur du flan; la gravure est bonne, fouillée même, et rappelle les beaux portraits des derniers rois de Macédoine. La décadence est déjà sensible sur les pièces de Prusias II; le burin en est plus mou, et surtout la fabrique plus négligée. Le flan commence à s'allonger et à s'amincir outre mesure et annonce les étranges « galettes » des derniers Nicomède, dont les proportions incommodes font le désespoir des collectionneurs.

Un mot enfin sur le type du revers, commun à nos deux rois, et qui reste d'ailleurs le type constant des tétradrachmes bithyniens jusqu'à la fin de la dynastie. Ce type, assez banal, paraît dériver du revers des tétradrachmes d'Alexandre, de la même façon que la Pallas cappadocienne dérive de la Pallas de Lysimaque : dans les deux cas, une figure assise a été remplacée par une figure debout. Zeus était d'ailleurs particulièrement adoré dans la capitale du royaume,

[1] Polybe, V, 10.

Nicomédie. Il y avait un temple où l'on célébrait des fêtes appelées *Soteria*. Un passage de Polybe nous fait même connaître qu'il existait une concurrence entre ces fêtes et celles que les rois de Pergame célébraient en l'honneur de Pallas[1]. D'après ce texte, Visconti a conjecturé que la couronne que tient notre Zeus fait allusion aux prix des *Soteria*, comme la couronne de la Pallas pergaménienne aux prix décernés dans les fêtes de Pergame. Cette conjecture est ingénieuse, mais il me semble que le Zeus, comme la Pallas, est plutôt représenté couronnant le nom du roi.

Je passe maintenant au catalogue des variétés connues de nos deux tétradrachmes.

6. Tête diadémée de Prusias I[er] à droite. Il porte une courte barbe ronde analogue à celle de Philippe V de Macédoine.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ sur deux lignes verticales. Zeus debout à gauche. De la main gauche il tient un sceptre; de la droite, tendue, une couronne. Devant lui, dans le champ, foudre. Au-dessous du foudre, monogrammes divers.

Ar. Tétradrachme (pl. V, fig. 5).

Monogrammes connus[2] :

a. *Monogrammes de la famille* du n° 1 (ME) :

1 et 2. — Paris (M. 6; Lenormant, 12). Imhoof, (*Porträtkœpfe*, IV, 17). Berlin.

[1] Polybe, IV, 49.

[2] Je préviens, une fois pour toutes, que, sous ce règne, comme sous les suivants, plusieurs monogrammes que j'ai fait figurer sous des numéros distincts ne sont, au fond, que des variantes d'un seul et même monogramme, dont les éléments sont disposés de façons un peu différentes ou reproduits plus ou moins complètement (par exemple, les n[os] 2 et 4 sont,

1 et 3. — Paris (M. 8 ; Visconti, 3).
1 et 4. — Londres.
1 et 5. — Copenhague.
1 et 6. — Cabinet Hirsch.

b. *Monogrammes divers :*

7 et 8. — Paris (M. 7 ; Lenormant, 13).
9. — Luynes.
10 et 11. — Londres.
12 et 13 — La Haye (Imhoof, Z. N. III, 305; fig).
14. — Florence.

Les statères d'or et les drachmes de Prusias Ier qu'on trouve dans les anciennes collections (Paris, Vienne, Florence, etc.) avec les types et légendes des tétradrachmes et le monogramme I.I.TA ou I.TA sont de coin moderne ; il n'est pas impossible cependant qu'on retrouve quelque jour un exemplaire authentique de la drachme qui ait servi de modèle aux faussaires : le monogramme rappelle en effet de près celui du tétradrachme de Luynes (nº 9) et ne ressemble à aucun des monogrammes qui figurent dans les anciens cabinets [1].

7. Tête diadémée de Prusias II à droite ; tantôt imberbe, tantôt avec une barbe naissante. Le diadème porte toujours des ailerons.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ sur deux lignes verti-

au fond, identiques ; de même 3 et 5, 6 et 11, etc.) Comme la limite entre les *variétés* et les *espèces* est parfois difficile à tracer, j'ai mieux aimé, dans tous ces cas, pécher par excès que par défaut.

[1] Sur ces pièces, voir Eckhel (dans son catalogue de Vienne, il en donne une comme authentique) et Mionnet (nº 9 et *Suppl.*, nº 1).

cales. Zeus stéphanophore debout à gauche. Dans le champ, aigle sur foudre et monogrammes divers.

Ar. Tétradrachme (pl. V, fig. 6).

(Les exemplaires où le roi est *barbu* paraissent plus anciens que ceux où il est représenté *imberbe*, à en juger par la gravure qui est moins molle et la fabrique moins étalée). Prusias II était, d'après Polybe, d'un aspect repoussant, dépourvu de virilité[1]. Sur ses médailles, il est très flatté.

Monogrammes connus :

a. *Monogrammes de la famille* du n° 1 (identique au n° 1 de Prusias Ier) :

1 (seul). — Paris (M. 10) ; Luynes, Naples, Waddington, Rollin, Imhoof (*Porträtkœpfe*, IV, 18); Berlin.

1 et 2[2]. — Paris (M. 14; Lenormant, 15).

1 et 3. — Vente Cabouli.

b. *Monogrammes divers isolés :*

8 *bis*. — Paris (M. 12).

4. — Paris (M. 11 ; Lenormant, 14).

5. — Paris (M. 13).

6. — Paris.

7. — Londres.

8. — Londres.

9. — Cambridge (mal reproduit par Leake).

10. — Berlin.

11. — Pétersbourg.

12. — Turin. Imhoof.

[1] Polybe, XXXVII, 2. Εἰδεχθὴς ὢν κατὰ τὴν ἔμφασιν... ἥμισυς ἀνὴρ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν. Le portrait moral n'est pas plus avantageux.

[2] Ce monogramme me paraît être simplement un H avec une soufflure accidentelle.

13. — Naples.
14. — Cabinet Hirsch. Berlin.
36. — Vienne.
37. — Vienne.

c. *Monogrammes divers accouplés :*

15 et 14. — Paris (M. 15 ; Lenormant, 16 ; Visconti, 4).
16 et 17. — Pétersbourg.
18 et 19. — Milan (ancienne collection de Modène).
20 et 21. — Collection Lambros.
22 et 23. — Cabinet Hirsch.

8. Même tête imberbe et diadémée à droite. Le diadème porte des ailerons.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ sur deux lignes verticales. Zeus stéphanophore debout à gauche. Aigle sur foudre. Monogramme 24 ou 25.

Ar. Drachme (pl. V, fig. 7).

Luynes, Naples (Imhoof, *Monnaies grecques*, 240, 63), Munich.

J'arrive aux bronzes des Prusias, et d'abord à une classe de bronzes qui est unanimement attribuée à Prusias II.

9. Tête diadémée, imberbe et ailée à droite.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ sur deux lignes verticales. Héraclès nu, debout vers la gauche, tenant dans la main droite la massue, dans la main gauche la peau de lion. Sans monogramme ou avec mono grammes divers (en bas, à droite).

Æ 4 (pl. V, fig. 8).

Monogrammes connus :

1. — Paris ; Waddington.
26. — Paris.
27. — Paris (M. 23).
28. — Paris.
29. — Paris (M. 20, mal reproduit). Berlin. Imhoof.
30. — Paris (M. 19) ; Londres. Berlin.
31. — Paris (M. 21 ; Lenormant, XXIX, 8). Berlin.
21. — Londres. Berlin.
32. — Cambridge.
33. — Berlin.

Mionnet donne encore sans indication de provenance (Ms 10, 11) les monogrammes 34 et 35 dont je n'ai pu retrouver les originaux, et qui paraissent mal lus.

Malgré l'autorité de tous les numismatistes antérieurs, j'hésite à voir dans la tête au droit de nos bronzes le portrait de Prusias II. Cette tête n'offre aucune analogie avec celle qui figure sur les pièces d'argent et je préfère y reconnaître le héros Persée. C'est ainsi d'ailleurs que dans la numismatique de Persée, roi de Macédoine, le portrait du roi ne figure que sur les pièces d'argent et celui de son héros homonyme sur les bronzes. Quant à l'Héraclès, type de nos bronzes, c'est une représentation favorite dans la dynastie macédonienne, à laquelle on a vu que Prusias II se rattachait par son mariage.

Outre ces bronzes d'une attribution certaine, il existe une grande quantité de bronzes sans portraits, de types et de modules divers, portant uniformément au revers la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ sur deux

lignes verticales. En l'absence d'un critérium décisif, ces pièces ont été jusqu'à présent classées sous la rubrique *Prusias incertus*. Avant d'en tenter la classification, je vais placer sous les yeux du lecteur la liste complète des variétés connues.

10. Tête de cheval à droite.

℟ ΒΑΣ·ΠΡ. Fer de lance.

Æ 2 (pl. VI, fig. 1).

Paris (M. 45; Lenormant, XXIX, 11); Waddington (exemplaire reproduit); Berlin.

10 *bis*. — Protome de cheval à gauche.

℟ ΒΑΣ·ΠΡ. Sanglier debout à droite sur fer de lance.

Æ 2 $^{1}/_{2}$. Munich.

Je ne connais cette pièce que par une communication de M. Imhoof. C'est probablement la même que celle que Mionnet (*Suppl.* n° 7) et Lenormant (XXIX, 13) ont inexactement décrite d'après Sestini (*Musée Ainsley*), avec le monogramme suspect 1 ou 2.

11. Aigle vers la droite. Cercle perlé.

℟ ΒΑΣ·ΠΡ. Foudre.

Æ 1 sans monogramme. — Paris.

Æ 4 avec monogrammes (pl. VI, fig. 2).

Mon. 3 (peut-être simplement Σ). — Paris (M. 46; Lenormant, 9, 12).

Mon. 4. — Londres (avec une contremarque représentant une tête au droit). Autre chez Imhoof, sans monogramme.

12. Tête diadémée de Zeus à droite.

℟ ΒΑΣ·ΠΡ. Foudre ailé dans une couronne de chêne qui renferme la légende et le monogramme 5 (lu à tort K par Mionnet).

Æ 5 ½ (pl. VI, fig. 3).

Paris (M. 34 ; Lenormant, 6). Berlin (monogr. 25 et contremarque au droit).

12 *a*. Tête diadémée de Zeus à gauche.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Arc et carquois.

Æ 5 ½.

Cabinet Le Goy (Ms 2). Imhoof.

12 *b*. Tête de Zeus ceinte d'un filet à gauche. Cercle perlé.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Trophée. Un Φ (?) et le monogramme 6.

Æ 4.

Cabinet Imhoof (*Monnaies grecques*, 241, 64 *a*).

12 *c*. Tête laurée de Zeus.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Cheval au galop à droite.

Æ 4.

Cabinet Cousinéry (M. 48).

12 *d*. Tête laurée de Zeus.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Victoire debout tenant une palme dans la main droite.

Vienne (Eckhel, *Catalogue*, 154, 8).

13. Tête de Dionysos, couronné de lierre, à droite.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Centaure Chiron à droite jouant de la lyre. Sans monogramme ou avec monogrammes divers.

Æ 4 à 5 ½ (pl. VI, fig. 4).

Monogrammes connus :

7. — Paris (M. 29, 30) ; Londres, Cambridge ; Berlin.

8. — Paris (M. 33) ; Londres ; Berlin.

9. — Paris (M. 32 ; Lenormant, 4) ; Luynes, Londres ; Berlin, Imhoof.

10. — Paris (M. 28) ; Londres ; Berlin.

11. — Paris (M. 31), Londres, Waddington ; Berlin. Imhoof.

22. — Berlin.

Mionnet donne encore (*Suppl.* n°° 8 et 9) les monogrammes 12 et 13, dont je n'ai pas trouvé les originaux.

14. Tête laurée d'Apollon à gauche. Parfois deux contremarques : dans l'une, une tête ; dans l'autre, une lyre.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Pallas ailée à gauche. Elle tient une palme dans la main droite et appuie la gauche sur une égide posée à ses pieds. Pas de monogramme ou monogrammes divers.

Æ 7 ou 7 $^1/_4$ (pl. VI, fig. 6. Cf. Imhoof, *Num. Zeitschrift* de Vienne, III, pl. V, 4).

Monogrammes connus :

14. — Paris (M. 35).

15. — Paris (M. 36, 38 ; Lenormant, XXIX, 1), Londres, Cambridge, Berlin. Souvent deux contremarques.

16. — Paris (M. 39, 47) ; Londres (deux contremarques). Imhoof.

17. — Londres (contremarque *tête*). Berlin. (2 contr.). Imhoof.

18. — Londres (fruste).

Plus, à Paris, un monogramme illisible dont la

transcription par Mionnet (n° 40) est certainement fausse.

14 *a*. Tête laurée d'Apollon, parfois avec carquois, à droite.

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Arc et carquois.

Æ 4.

Paris (M. 43, Ms 3; Lenormant, 10); Londres, Cambridge, Berlin. Imhoof, Waddington.

14 *b*. Même droit.

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Lyre, et parfois, à gauche, palme.

Æ 4 (pl. VI, fig. 5).

Paris (M. 44; Lenormant, 7); Londres, Berlin (parfois une contremarque au droit). Imhoof.

14 *c*. Casque de face, avec les couvre-joues rabattus (?)

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Arc.

Æ $^3/_4$.

Berlin.

15. Tête d'Hermès, coiffée du pétase, à droite.

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Hermès nu, debout, de face, les épaules couvertes de la chlamyde. Il est placé sur un cippe, les jambes serrées en forme de gaîne; la main gauche tient le caducée, la droite est levée vers la tête. Monogramme 19.

Æ 11 (pl. VI, fig. 7).

Paris (M. 25; Lenormant, 5); Imhoof (*Mon. gr.*, 241, 64).

Æ 1 $^1/_2$. Imhoof.

15 *a*. Même droit.

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Lyre

Æ 6.

Paris; deux exemplaires. Le premier (M. 26, Lenormant, XXVIII, 17) présente au droit deux contremarques (trépied et caducée); le second (Ms 5; Lenormant, XXIX, 3) porte une seule contremarque (caducée) et, au revers, les lettres P Ψ suivies de deux monogrammes très effacés (n°s 20 et 21). Mionnet en a vu trois qu'il a reproduits d'une manière fantaisiste.

15 *b*. Tête d'Hermès (ou Persée) à droite, tantôt ailée (Paris), tantôt avec pétase (Londres).

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Caducée, quelquefois (Paris) surmonté d'un disque.

Æ 3/4 ou 1 (Paris, Waddington, Imhoof, Berlin), 2 (Londres), 2 1/2 (Paris), 4 (Ms 6, d'après Neumann).

16. Tête casquée de Pallas à gauche, avec boucles d'oreilles et collier.

℞ ΒΑΣ·ΠΡ. Victoire ailée, marchant à droite, un trophée posé sur l'épaule gauche. Grénetis. Parfois, monogramme.

Æ 8 ou 9 (pl. VI, fig. 8).

Monogrammes connus :

9. Berlin. Imhoof (N. Z. 1871, pl. V, 7).

19. Paris (M. 41, mal reproduit; Lenormant, XXIX, 2; Imhoof, N. Z. III, 30, pl. V, 7).

22. Cambridge (d'après Leake).

16 *a*. Tête casquée de Pallas à droite.

℞ ΒΑΣ ΠΡ. Victoire marchant à gauche avec couronne et palme.

Æ 8.

Paris (M. 42).

16 *b*. Même droit.

℞ ΒΑΣ.ΠΡ. Victoire en marche à gauche, tenant

dans la main droite aplustre, dans la gauche un socle de trophée[1] (une croix). Devant elle, les bonnets des Dioscures et les monogrammes 23 et 24.

Æ 7.

Cabinet Imhoof (Imhoof ZN. I, 138, pl. IV, 13). Berlin.

16 *c*. Tête casquée de Pallas.

℞ ΒΑΣ ΠΡ. Trophée.

Mionnet (*Suppl.* n° 4) d'après Sestini.

17. Tête barbue d'Héraclès à droite.

℞ ΒΑΣ ΠΡ. Trophée (ou palladium ?).

Æ 1 1/2 (pl. VI, fig. 9).

Cambridge. Berlin (*Beiträge*, 1851, p. 84, mal décrit).

En présence de cette multiplicité de pièces et de types, d'autant plus singulière que la monnaie de bronze disparaît presque complètement sous les règnes suivants, il m'est difficile de croire que nous ayons ici une monnaie vraiment royale, circulant dans tout le royaume : la perturbation amenée par un tel système eût été trop grande. La seule hypothèse plausible me paraît être que nous avons affaire ici, sauf peut-être pour les types 10 et 11, à des monnaies *purement locales*, frappées, il est vrai, au nom du roi, et peut-être par ses officiers, mais exclusivement destinées à circuler dans le ressort de telle municipalité importante. En d'autres termes, la situation monétaire des villes bithyniennes — soit conquises, soit fondées par les rois — aurait été assez semblable, au IIIᵉ et au

1 Ces attributs de Niké se retrouvent sur les statères d'or d'Antigone Iᵉʳ seulement (Imhoof).

IIe siècle, à ce qu'elle fut un peu plus tard sous la domination romaine. La seule différence c'est que sous le régime romain le nom des villes autorisées à émettre des monnaies de bronze figure sur leurs pièces en toutes lettres, tandis que, sous les Prusias, on n'y lit que le nom du roi. Nous pouvons néanmoins, dans la plupart des cas, arriver à déterminer la provenance de nos différentes pièces : il suffit pour cela de comparer leurs types à ceux des villes bithyniennes à l'époque romaine, où la présence du nom de la cité enlève toute incertitude.

En suivant cette méthode, nous attribuerons avec une grande vraisemblance :

A Nicomédie, et peut-être à Prusa, les types 12 (Zeus) ;

A Nicée, et peut-être à Tium, les types 13 (Dionysos) ;

A Apamée et à Chalcédoine les types 14 (Apollon) ;

A Bithynium les types 15 (Hermès)[1].

Le type 16 (Pallas-Victoire) appartient peut-être aussi à Nicomédie ; il figure sur des monnaies de cette ville au nom du proconsul Carbon.

Quant au type 17 (Héraclès), je l'attribuerais à Cius-Prusias, pendant le court intervalle où cette ville, conquise par Philippe V de Macédoine et donnée par lui à Prusias Ier (203), n'avait pas encore obtenu, grâce à la protection romaine, une situation privilégiée. En 196, en effet, les Romains intercédèrent en faveur de Cius[2], et il est à croire que leur intercession

[1] La fondation de cette ville était attribuée à des Arcadiens de Mantinée, et l'on prétendait qu'Hermès était né à Mantinée (Pausanias, VIII, 9).

[2] Tite-Live, XXXIII, 30.

fut écoutée, car on trouve ensuite des monnaies autonomes de bronze, de cette ville, avec la légende ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ et la tête d'Hercule, mais sans nom de roi.

Après avoir classé *géographiquement* nos bronzes, il resterait à les classer *chronologiquement*, c'est-à-dire à les répartir entre les deux Prusias. C'est là une tâche à peu près impossible, car les variations de style, dans un espace si court, et surtout pour des pièces de bronze d'un travail assez négligé, ne sont guère appréciables. Toutefois, dans certains cas, la comparaison des monogrammes avec ceux des monnaies royales proprement dites peut fournir un principe de classement plausible, sinon certain. Ainsi le monogramme 5 des *incertaines* à la tête de Zeus, identique au n° 3 *bis* de Prusias II, permet d'attribuer à ce règne une, au moins, des pièces de Nicomédie. Les n°s 7, 8, 9, 10, 11 des *incertaines* (Dionysos=Nicée) sont pareillement identiques aux n°s 30, 31, 21, 26, 29 du même roi. Le n° 19 (Hermès-Pallas=Bithynium) reproduit aussi le n° 27 de Prusias II.

Au contraire, le n° 17 (Apollon=Apamée) est identique au n° 14 de Prusias Ier, etc.

Enfin les types 10 et 11, que je considère comme des monnaies royales, appartiennent probablement, l'un à Prusias Ier (le fer de lance figure sur le bronze de son père Ziaélas), l'autre à Prusias II (l'aigle sur foudre a été introduit sur les tétradrachmes par ce prince). Ce dernier type peut aussi appartenir à Nicomédie[1].

[1] Voir l'aigle sur foudre à Nicomédie chez Eckhel, II, 429.

IIe siècle, à ce qu'elle fut un peu plus tard sous la domination romaine. La seule différence c'est que sous le régime romain le nom des villes autorisées à émettre des monnaies de bronze figure sur leurs pièces en toutes lettres, tandis que, sous les Prusias, on n'y lit que le nom du roi. Nous pouvons néanmoins, dans la plupart des cas, arriver à déterminer la provenance de nos différentes pièces : il suffit pour cela de comparer leurs types à ceux des villes bithyniennes à l'époque romaine, où la présence du nom de la cité enlève toute incertitude.

En suivant cette méthode, nous attribuerons avec une grande vraisemblance :

A Nicomédie, et peut-être à Prusa, les types 12 (Zeus) ;

A Nicée, et peut-être à Tium, les types 13 (Dionysos) ;

A Apamée et à Chalcédoine les types 14 (Apollon) ;

A Bithynium les types 15 (Hermès)[1].

Le type 16 (Pallas-Victoire) appartient peut-être aussi à Nicomédie ; il figure sur des monnaies de cette ville au nom du proconsul Carbon.

Quant au type 17 (Héraclès), je l'attribuerais à Cius-Prusias, pendant le court intervalle où cette ville, conquise par Philippe V de Macédoine et donnée par lui à Prusias Ier (203), n'avait pas encore obtenu, grâce à la protection romaine, une situation privilégiée. En 196, en effet, les Romains intercédèrent en faveur de Cius[2], et il est à croire que leur intercession

[1] La fondation de cette ville était attribuée à des Arcadiens de Mantinée, et l'on prétendait qu'Hermès était né à Mantinée (Pausanias, VIII, 9).

[2] Tite-Live, XXXIII, 30.

fut écoutée, car on trouve ensuite des monnaies autonomes de bronze, de cette ville, avec la légende **ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ** et la tête d'Hercule, mais sans nom de roi.

Après avoir classé *géographiquement* nos bronzes, il resterait à les classer *chronologiquement*, c'est-à-dire à les répartir entre les deux Prusias. C'est là une tâche à peu près impossible, car les variations de style, dans un espace si court, et surtout pour des pièces de bronze d'un travail assez négligé, ne sont guère appréciables. Toutefois, dans certains cas, la comparaison des monogrammes avec ceux des monnaies royales proprement dites peut fournir un principe de classement plausible, sinon certain. Ainsi le monogramme 5 des *incertaines* à la tête de Zeus, identique au n° 3 *bis* de Prusias II, permet d'attribuer à ce règne une, au moins, des pièces de Nicomédie. Les n°s 7, 8, 9, 10, 11 des *incertaines* (Dionysos=Nicée) sont pareillement identiques aux n°s 30, 31, 21, 26, 29 du même roi. Le n° 19 (Hermès-Pallas=Bithynium) reproduit aussi le n° 27 de Prusias II.

Au contraire, le n° 17 (Apollon=Apamée) est identique au n° 14 de Prusias Ier, etc.

Enfin les types 10 et 11, que je considère comme des monnaies royales, appartiennent probablement, l'un à Prusias Ier (le fer de lance figure sur le bronze de son père Ziaélas), l'autre à Prusias II (l'aigle sur foudre a été introduit sur les tétradrachmes par ce prince). Ce dernier type peut aussi appartenir à Nicomédie[1].

1 Voir l'aigle sur foudre à Nicomédie chez Eckhel, II, 429.

§ 4

Les derniers Nicomède.

On a vu que Prusias II eut pour meurtrier et pour successeur, en 149[1] avant J.-C., son fils de premier lit, Nicomède II. Ce prince est appelé *Epiphane* par les médailles et les inscriptions[2] — surnom déjà porté par Ptolémée V et Antiochus IV; Licinianus nous apprend qu'il se nommait également *Evergète*, comme ses contemporains Antiochus VII, Ptolémée VIII, Pylémène Ier, Mithridate IV[3]. Son règne, qui se prolongea pendant plus d'un demi-siècle, fut une suite de tentatives d'agrandissement déjouées les unes par l'ingratitude des Romains, les autres par la perfidie de ses alliés. Dans la guerre d'Aristonic (133-129), les troupes de Nicomède figurèrent du côté des Romains; il réclama pour son salaire la grande Phrygie, déjà convoitée par ses prédécesseurs; mais le consul Aquillius vendit cette province à Mithridate Evergète, roi de Pont, et lorsque les ambassadeurs de Nicomède portèrent plainte à Rome, le peuple romain trancha le différend en confisquant la province litigieuse (121).

[1] Zonaras IX, p. 463, donne seul la date, mais elle est confirmée par d'autres témoignages indirects; ainsi Caton, qui railla l'ambassade envoyée pour réconcilier Prusias et son fils, mourut en 149. (Cicéron, *Brutus*, 15; Pline, XXIX, 1.)

[2] C. I. G. 2279 (Délos). Dans les autres inscriptions où ce roi est mentionné, il ne porte pas de surnom. (*Bull. corr. Hell.*, IV, 188; VI, 337.)

[3] Licinianus, ed. Bonn., p. 37. Cf. *Revue numismatique*, 1887, 2e trim.: *Mithridate Eupator et son père.*

Environ dix-huit ans plus tard, Nicomède se vengea des Romains en leur refusant ses contingents contre les Cimbres; vers la même époque, il se ligua avec Mithridate Eupator pour la spoliation de ses voisins. Les alliés s'emparèrent à frais communs de la Paphlagonie et de la Galatie, mais ils se brouillèrent au sujet de la Cappadoce, qu'ils désiraient tous deux. Nicomède gagna d'abord son rival de vitesse : il mit la main sur la Cappadoce et épousa, de gré ou de force, la reine régente Laodice ; mais bientôt Mithridate chassa les Bithyniens, restaura son neveu Ariarathe VII Philométor, puis tua ce prince, trop peu docile, et mit à sa place son propre fils, Ariarathe (IX) Eusèbe Philopator (100). Tous les efforts de Nicomède, soit pour ramener en Cappadoce le second fils d'Ariarathe VI et de Laodice, soit pour faire reconnaître la légitimité d'un prétendu troisième fils, échouèrent : en 96, les Romains enlevèrent la Cappadoce à Mithridate et la Paphlagonie à Nicomède, qui y avait installé son propre fils sous le nom de Pylémène II [1].

Peu après ces mortifications, Nicomède II mourut, peut-être de mort violente [2], laissant le trône à son seul fils légitime, le Pseudo-Pylémène, qui prit le nom, désormais consacré, de Nicomède (III) [3]. Les auteurs et les inscriptions [4] le connaissent sous le surnom de *Philopator;* on verra que sur ses médailles

[1] Pour les révolutions de Cappadoce et la justification des dates, voir *Rois de Cappadoce*, p. 16, 49 et 60.

[2] Licinianus, p. 37 : *Sene mortuo, incertum an veneno*. Cf. Pline, VIII, 64.

[3] Strabon, XII, 4, 2 : Πολλοὶ (τῶν Βιθυνικῶν βασιλέων) δ'όμωνύμως ὠνομάσθησαν, καθάπερ Πτολεμαῖοι, διά τὴν τοῦ Πρώτου δόξαν. Il y a là un peu d'exagération.

[4] C. I. G. IV, 6855 *d* : Φιλοπάτωρ τὸ δεύτερον εἰς Βιθυνίαν κατελθὼν ἔβα

il conserva l'effigie et le surnom, *Epiphane*, de son père. Les débuts du nouveau règne furent marqués par des tragédies domestiques, et en 91 un frère bâtard de Nicomède III, Socrate le Bon (*Chrestos*), s'empara du trône avec l'appui de Mithridate : pendant son court règne, cet usurpateur s'intitula, comme ses prédécesseurs, Nicomède (IV) Epiphane [1]. Le roi légitime, réfugié à Rome, fut ramené dès l'année suivante par les Romains, et Mithridate fit même assassiner son protégé Socrate. Mais en 89, l'agression des Bithyniens contre le Pont déchaîna la première guerre mithridatique, qui coûta de nouveau son royaume à Nicomède. Vaincu à la bataille de l'Amnias (88), il reprit le chemin de l'exil, et la Bithynie fut incorporée au Pont. En 85, après les batailles de Chéronée et d'Orchomène, les préliminaires de Délium, bientôt confirmés par l'entrevue de Dardanus, stipulèrent la restauration de Nicomède; il fut effectivement rétabli dans son royaume par un légat de Sylla, Curion (84), et y régna dix ans en docile ser-

σίλευσεν. Cette inscription n'a pas un caractère officiel; sur l'inscription délienne, *Bull. corr. hell.*, IV, 188, antérieure, il est vrai, à son avènement, notre Nicomède ne prend pas de surnom.

[1] Ceci résulte non seulement de ses monnaies (voir plus loin), mais de deux textes des auteurs : 1° Memnon, c. 30, appelle l'usurpateur : Nicomède *Chrestos;* 2° Le *Périple* du Pseudo-Scymnus (*Geog. min.* Didot, I, 196) est dédié à un Nicomède qui a régné quelque temps après l'extinction de la dynastie de Pergame (voyez v. 16 suiv.), c'est-à-dire à Nicomède III ou IV; or, Chrestos me semble clairement désigné aux vers 50 suiv. :

ἐγὼ δ'ἀκούων δίοτι τῶν νῦν βασιλέων
μόνος βασιλικὴν ΧΡΗΣΤΟΤΗΤΑ προσφέρεις.

Déjà Dodwell avait reconnu l'allusion ; elle est aujourd'hui confirmée par le témoignage de Licinianus, suivant lequel Socrate fut élevé à Cyzique; or, précisément Pseudo-Scymnus rappelle (v. 59 suiv.) le culte de son patron pour l'Apollon de Cyzique (Didyméen).

viteur du Sénat. Il mourut en 74[1], léguant par testament ses États au peuple romain, dont il se regardait comme l'affranchi. Il avait cependant été marié deux fois : d'abord à sa propre tante paternelle, — une fille de second lit de Prusias II, — ensuite à Nysa, fille et héritière d'Ariarathe VI de Cappadoce; mais le premier mariage fut court et stérile; quant à la seconde reine, accusée, peut-être à tort, par son beau-frère Socrate, elle dut être mise à mort : on verra plus loin que ses deux enfants ne furent pas considérés comme légitimes[2].

Après la mort de Nicomède III, la Bithynie fut réduite en province par les Romains. Conquise par Mithridate en 73, elle lui fut arrachée l'année suivante et définitivement organisée par Pompée, en 66.

Je suis entré dans ces quelques détails sur les derniers Nicomède, parce que leur histoire a reçu un supplément de lumière par la découverte des fragments de Licinianus, dont Clinton n'a pas pu profiter. Je n'ai tenu aucun compte, dans cet exposé, d'une phrase difficile d'Appien, qui termine son histoire sommaire des derniers rois de Bithynie. Voici cette phrase[3] :

[1] Eutrope, VI, 6.

[2] Licinianus, p. 37 : *Nicomedes... sororem patris ducit uxorem... post (quam?) mortua est morbo an dolo, Nisam Ariarathis Cappadocum regis filiam accepit. Hanc Socrates ad regem refert bellum contra fratrem incitavisse. Exceptus a rege munifice, etc.* L'accueil fait au calomniateur prouve le succès de la calomnie. La reine Nysa est encore mentionnée dans la lettre de Mithridate à Arsace (Salluste, *Kritz ;* IV, 20, 9) : *Cum filius Nysae quam reginam appellaverat* (Nicomedes) *genitus haud dubie esset.* En se servant des termes *quam reginam*, etc., qui font penser à une mésalliance, Salluste a sans doute confondu la Nysa, femme de Nicomède III, avec une autre Nysa, femme de Nicomède II ; celle-ci, était, en effet, une danseuse. (Memnon, c. 30, combiné avec Justin, XXXVIII, 5.)

[3] Appien, *Mithridate*, 7.

τὰ μὲν δὴ Βιθυνῶν ὧδε εἶχε· καὶ εἴ τῳ σπουδὴ πάντα προμαθεῖν, υἱωνὸς τοῦδε (il vient de parler de Nicomède III Philopator) *ἕτερος Νικομήδης Ῥωμαίοις τὴν ἀρχὴν ἐν διαθήκαις ἀπέλιπεν.* D'après cette phrase, il semble que Nicomède III, au lieu d'être le dernier roi de Bithynie, ait eu pour successeur son petit-fils, Nicomède (IV ou V), lequel aurait légué ses États aux Romains. Quoique cette opinion ait été défendue par quelques historiens modernes, la chronologie s'y oppose absolument. Le fils de Philopator, né entre 96 et 92 (sa mère Nysa est condamnée vers cette année), avait au plus vingt ans en 74; s'il avait lui-même un fils, c'était un enfant au berceau, incapable de faire un testament. Pourquoi d'ailleurs cet enfant aurait-il succédé à son aïeul, *per saltum, omisso medio,* alors que l'existence de son père est attestée à cette date par Salluste?

Il faut donc nous en tenir à l'opinion qui résulte naturellement de tous les autres textes[1] et de la logique même des événements : le testament de Philopator en faveur des Romains n'est que le couronnement de toute une vie de fidélité ou de platitude. Quant à la phrase d'Appien, c'est sans doute une interpolation due à quelque lecteur oisif et inintelligent qui aura voulu compléter les indications de son auteur sur les destinées du royaume de Bithynie. Trouvant un peu plus loin (ch. 71) la phrase : *Νικομήδους ἄρτι τεθνεῶτος ἄπαιδος* (erreur) *καὶ τὴν ἀρχὴν Ῥωμαίοις ἀπολιπόντος,* — il se contenta de la démarquer, sans faire attention que le dernier Nicomède était précisément

[1] Par exemple, Ampélius, c. 34 : *Nicomedes, socius et amicus populi Romani, in cujus amicitia prima ætate Caesar fuit, qui moriens testamento et ipse populum Romanum heredem designavit* (MSS : dimisit.)

celui dont Appien venait de parler, le fils et successeur de Nicomède II. Reste enfin à mentionner un texte du chronographe Syncelle [1] qui compte en Bithynie huit rois, à partir, sans doute, de Zipœtès : or, Zipœtès, Ziaélas, deux Prusias et trois Nicomède ne font que sept. Mais probablement Syncelle — ou plutôt sa source, Denys — comptait dans le nombre l'usurpateur Socrate [2].

Les médailles des deux Nicomède (trois en comptant Socrate) qui ont régné de 149 à 74 avant J.-C. sont, pour la plupart, des tétradrachmes attiques aux types suivants :

18. Tête diadémée et imberbe, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ sur trois lignes verticales. Zeus stéphanophore debout à gauche ; dans le champ, aigle sur foudre. Au-dessous du foudre, monogramme et date.

Ar 8 (et au delà).

[1] P. 276 C et 315 D. Il est inutile de discuter un autre texte manifestement corrompu d'Appien (*Mith.* 2) qui compte en Bithynie quarante-neuf rois !

[2] Je profite de cette occasion pour rectifier une opinion émise dans les *Rois de Cappadoce*, p. 17. Je crois actuellement que les sept rois de Cappadoce comptés par Diodore (Syncelle) sont Ariaramne, Ariarathe III-V, Oropherne et Ariarathe VI-VII, car Ariarathe VIII n'a pas régné et les deux premiers Ariarathe n'ont pas porté le titre de rois.

Variétés connues.

Sans date ou avec une date effacée :

Monogramme n° 5 [1]. — Paris (vente Cousinéry).
— n° 6. — Milan (ancienne collection de Modène)[2].
— n° 7. — Mionnet sup. 12 (douteux).

[1] La pièce est fruste en bas à gauche ; il y avait place pour une date. Le monogramme est peut-être identique au n° 8, les deux ronds pouvant être des soufflures accidentelles.

[2] Je ne connais cette pièce que par les notes de M. Waddington. Il en est de même de toutes celles de cette collection, ainsi que celles de Turin, Copenhague et Pétersbourg.

Pièces datées :

DATE BITHYNIENNE		AVANT J.-C.	MONOGRAMME	COLLECTION OU SOURCE
NP [1]	150	148/7	8	Paris, Londres, Turin, Bompois.— Mionnet 51, Lenormant 15, Visconti 6, Eckhel.—[Pl. VIII, fig. 1.]
ANP	151	147/6	8	Berlin, Waddington.
BNP	152	146/5	9 ou 9 *bis*	Waddington, Commerce (communication de M. Imhoof).
ENP	155	143/2	10	Paris.
»	»	»	11	Commerce (Imhoof).
ϹNP	156	142/1	12	Waddington, Imhoof.
ZNP	157	141/0	12	Paris (cassé). — M. 52.
ΘNP	159	139/8	11	Waddington.
ΞP	160	138/7	10	Paris, Rollin. — M. 53.
AΞP	161	137/6	11	Waddington.
»	»	»	10	Luynes.
BΞP	162	136/5	10	Berlin, Munich, Rollin. — M. 54, Eckhel.
»	»	»	13	Commerce (Imhoof).
ΓΞP [2]	163	135/4	10 *bis*	Waddington.
EΞP	165	133/2	10 *bis*	Paris, Turin, Berlin, Imhoof. Eckhel.
ϹΞP	166	132/1	10 *bis*	Paris, Londres, Imhoof, Hirsch. M. 55.
ZΞP	167	131/0	10 *bis*	Paris, Milan, Bompois.
HΞP	168	130/29	15	Waddington.
ΘΞP	169	129/8	15	Paris, Waddington.
»	»	»	16	Londres.
»	»	»	16 *bis*	Berlin.

[1] Sur ce tétradrachme et ceux des trois années suivantes (151-155), la date affecte la forme d'un monogramme (Mon. 1-4).

[2] Autre de la même année avec un mon. douteux, n° 14 (M. S. 13, cab. d'Hermand).

IIe siècle, à ce qu'elle fut un peu plus tard sous la domination romaine. La seule différence c'est que sous le régime romain le nom des villes autorisées à émettre des monnaies de bronze figure sur leurs pièces en toutes lettres, tandis que, sous les Prusias, on n'y lit que le nom du roi. Nous pouvons néanmoins, dans la plupart des cas, arriver à déterminer la provenance de nos différentes pièces : il suffit pour cela de comparer leurs types à ceux des villes bithyniennes à l'époque romaine, où la présence du nom de la cité enlève toute incertitude.

En suivant cette méthode, nous attribuerons avec une grande vraisemblance :

A Nicomédie, et peut-être à Prusa, les types 12 (Zeus) ;

A Nicée, et peut-être à Tium, les types 13 (Dionysos) ;

A Apamée et à Chalcédoine les types 14 (Apollon) ;

A Bithynium les types 15 (Hermès)[1].

Le type 16 (Pallas-Victoire) appartient peut-être aussi à Nicomédie ; il figure sur des monnaies de cette ville au nom du proconsul Carbon.

Quant au type 17 (Héraclès), je l'attribuerais à Cius-Prusias, pendant le court intervalle où cette ville, conquise par Philippe V de Macédoine et donnée par lui à Prusias Ier (203), n'avait pas encore obtenu, grâce à la protection romaine, une situation privilégiée. En 196, en effet, les Romains intercédèrent en faveur de Cius[2], et il est à croire que leur intercession

[1] La fondation de cette ville était attribuée à des Arcadiens de Mantinée, et l'on prétendait qu'Hermès était né à Mantinée (Pausanias, VIII, 9).

[2] Tite-Live, XXXIII, 30.

fut écoutée, car on trouve ensuite des monnaies autonomes de bronze, de cette ville, avec la légende ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ et la tête d'Hercule, mais sans nom de roi.

Après avoir classé *géographiquement* nos bronzes, il resterait à les classer *chronologiquement*, c'est-à-dire à les répartir entre les deux Prusias. C'est là une tâche à peu près impossible, car les variations de style, dans un espace si court, et surtout pour des pièces de bronze d'un travail assez négligé, ne sont guère appréciables. Toutefois, dans certains cas, la comparaison des monogrammes avec ceux des monnaies royales proprement dites peut fournir un principe de classement plausible, sinon certain. Ainsi le monogramme 5 des *incertaines* à la tête de Zeus, identique au n° 3 *bis* de Prusias II, permet d'attribuer à ce règne une, au moins, des pièces de Nicomédie. Les n°ˢ 7, 8, 9, 10, 11 des *incertaines* (Dionysos=Nicée) sont pareillement identiques aux n°ˢ 30, 31, 21, 26, 29 du même roi. Le n° 19 (Hermès-Pallas=Bithynium) reproduit aussi le n° 27 de Prusias II.

Au contraire, le n° 17 (Apollon=Apamée) est identique au n° 14 de Prusias Iᵉʳ, etc.

Enfin les types 10 et 11, que je considère comme des monnaies royales, appartiennent probablement, l'un à Prusias Iᵉʳ (le fer de lance figure sur le bronze de son père Ziaélas), l'autre à Prusias II (l'aigle sur foudre a été introduit sur les tétradrachmes par ce prince). Ce dernier type peut aussi appartenir à Nicomédie[1].

[1] Voir l'aigle sur foudre à Nicomédie chez Eckhel, II, 429.

DATE BITHYNIENNE		AVANT J.-C.	MONOGRAMME	COLLECTION OU SOURCE
»	»	»	43	Berlin.
»	»	»	44	Pétersbourg.
ϹΣ	206	92/1	42	Londres, Imhoof (*Port.* IV, 20).
»	»	»	46	Paris. — M. 66.
»	»	»	45	Paris, Londres, Munich.
»	»	»	47	M. S. 21 (douteux).
ΖΣ [1]	207	91/0	48	Paris, Londres, Berlin. [Pl. VIII, fig. 2.]
»	»	»	49 ou 49 *bis*	Waddington, Cambridge, Copenhague.
»	»	»	50	M. S. 22 (douteux).
ΗΣ [2]	208	90/89	48	Paris, Londres, Pétersbourg. — Lenormant, 17.
ΘΣ [3]	209	89/8	49	Paris. — M. 67.
»	»	»	51	Paris (troué). — M. 68.
ΒΙΣ [4]	212	86/5	52	Cambridge.
ΔΙΣ [5]	214	84/3	33 *bis*	Londres, — Head, *Hist. num.*, p. 445, fig.
»	»	»	53	Londres.
ΕΙΣ	215	83/2	54	Pétersbourg.
ΚΣ	220	78/7	33 *bis*	Paris, vente Cousinéry d'après Lenormant, 19 (je n'ai pas retrouvé cette pièce).
ΓΚΣ	223	75/4	49	Paris.— M. S. 23; Lenormant, 18.
»	»	»	48	Berlin, Pétersbourg.
ΔΚΣ [6]	224	74/3	55	Berlin. [Pl. VIII, fig. 3].

[1] Usurpation de Socrate *Chrestos* (Nicomède IV).
[2] Première restauration de Nicomède III.
[3] A la fin de cette année, la Bithynie est conquise par Mithridate Eupator.
[4] Vers le milieu de cette année, la Bithynie fut arrachée à Mithridate par Fimbria, à la tête des légions valériennes. Sur les prétendues monnaies de l'an ΑΙΣ (Eckhel, d'après Sestini, *Lett.* III, 146 et coll. Bunbury), voir plus loin.
[5] Traité de Dardanus, 2e restauration de Nicomède III.
[6] Au commencement de cette année, mort de Nicomède III et annexion de la Bithynie par les Romains.

Cette longue série de tétradrachmes, indice d'une fabrication singulièrement active qui ne s'est ralentie que dans les dernières années, appelle plusieurs observations.

1° *Types.* Le type du revers de nos tétradrachmes est le même que sous Prusias II ; la tête de l'avers reste identique pendant toute la série, les légères variantes qu'on peut y remarquer tiennent à l'art ou au caprice du graveur. Ainsi, les fils de Nicomède II ont conservé sur leurs médailles, à l'exemple des rois d'Égypte et de Pergame, la tête de leur père, que le public y avait vu figurer pendant cinquante ans. Il faut voir dans cette mesure un témoignage de la piété filiale, vraie ou simulée, qui valut à Nicomède III le surnom de Philopator, et que le Pseudo-Scymnus vante aussi chez son frère, l'usurpateur Socrate.

2° *Légende.* Elle se distingue de celles des tétradrachmes des rois précédents par l'addition d'un surnom, placé entre le titre royal et le nom propre. Cet ordre est insolite et ne se retrouve pas sur les statères d'or dont il sera question plus loin.

3° *Poids.* Sous Nicomède II, les poids oscillent, en général, entre 16 et 17 grammes, comme sous les Prusias (le tétradrachme Imhoof de l'an 166 atteint même 17 gr. 21). Pendant le premier règne de Nicomède III et l'usurpation de Socrate, les poids fléchissent sensiblement : en 205 (93/2 av. J.-C.), 13 gr. 92; en 207 (91/0 av. J.-C.), 14 gr. 37. Ce fait atteste une situation troublée, une administration obérée et malhonnête. Pendant le second règne de Nicomède III (84-74), le pays jouit de la paix et de la prospérité, les poids se relèvent en conséquence (en 223 = 75/4

av. J.-C., 16 gr. 92). Cependant, le dernier tétradrachme de la série, frappé pendant la maladie du roi ou peut-être même après sa mort, ne pèse plus que 15 gr. 17.

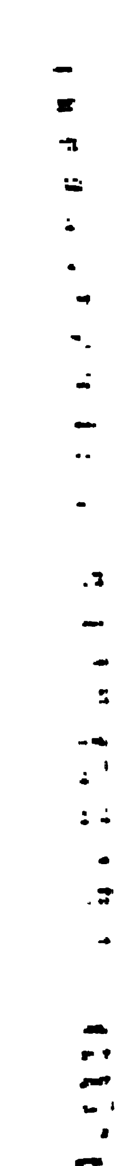
4° *Fabrique*. L'aspect des pièces subit des fluctuations parallèles à celle des poids. Presque toujours, quand les poids sont faibles, la gravure est négligée; sur quelques tétradrachmes, notamment sur le dernier, le portrait est une véritable caricature et le revers n'est pas plus soigné. Très souvent, les pièces sont d'une largeur et d'une platitude exagérées : j'ai déjà signalé ce défaut à propos des tétradrachmes de Prusias II, mais il s'accentue beaucoup sous les Nicomède.

5° *Monogrammes*. Chaque pièce porte un monogramme unique — et non plus deux comme sur beaucoup de pièces de Prusias — qui représente une signature de magistrat. En consultant le tableau (planche IX), on remarquera que le même monogramme se reproduit pendant deux ou plusieurs années consécutives, puis s'éclipse pour reparaître quelquefois plus tard : ainsi le même officier monétaire pouvait conserver ses fonctions pendant plusieurs années, ou y être appelé à plusieurs reprises. Souvent une même année offre, sur des coins différents, deux (rarement trois) monogrammes; il n'est pas rare alors que ces monogrammes se répètent l'année suivante (par exemple 179 et 180, 183 et 184). On peut en conclure qu'il y avait dans le royaume deux ateliers monétaires principaux (probablement Nicomédie et Nicée), qui fonctionnaient parallèlement.

6° *Dates*. Les dates constituent le principal intérêt

de notre série de tétradrachmes. L'usage de dater la monnaie d'après une ère fixe et invariable prit naissance en Phénicie et fut adopté par les Séleucides après la conquête de cette province. Leur exemple fut bientôt suivi par les Parthes, qui adoptèrent l'ère des Séleucides et, par un renchérissement d'exactitude, ajoutèrent l'indication du mois à celle de l'année. En Asie mineure, les rois de Pergame n'employèrent jamais de dates; ceux de Cappadoce se contentèrent, comme les Ptolémées, des années régnales. Au contraire, Nicomède II de Bithynie introduisit, dès son avènement, le système syrien, et Mithridate Eupator, à la suite, sans doute, de son voyage en Bithynie, en fit autant : les monnaies pontiques portent, comme celles des Parthes, l'indication du mois; quant à leur ère, on verra qu'elle est identique à celle des Bithyniens.

La plus ancienne date de la série des Nicomède est l'an 150, la plus récente 224 : l'intervalle est de 74 ans. Or, entre l'avènement de Nicomède II (149) et la mort de Nicomède III (74), il s'est écoulé 75 ans. Suivant donc qu'on admet que le premier tétradrachme daté est de l'année même de l'avènement de Nicomède II ou de l'année suivante, on placera le point de départ de l'ère bithynienne en automne 298 avant J.-C. ou 297 : aucune autre époque n'est possible. (Les Bithyniens, comme les autres peuples de l'Asie mineure hellénisée, faisaient certainement usage de l'année macédonienne, ou d'une année analogue, commençant vers l'équinoxe d'automne.) De ces deux dates, c'est la seconde qui me paraît préférable pour plusieurs raisons : 1° Il existe des tétradrachmes non





dater la
rit nais-
Séleucides
exemple fut
l'ère des
exactitude,
année. En
ployèrent
tentèrent,
. Au con-
t, dès son
Eupator,
thynie, en
t, comme
nt à leur
les Bithy-

omède est
de 74 ans.
49) et la
ans. Sui-
adrachme
de Nico-
a le point
298 avant
possible.
de l'Asie
usage de
que, com-
ces deux
able pour
hmes non

... le dernier tétra-
... la ma[l]adie du
... pèse plus

... des fluctua-
... Presque toujours,
... gravure est négligée;
... sur le dernier,
... et le revers
... les pièces sont
... exagérées : j'ai déjà
... tétradrachmes de Pru-
... beaucoup sous les Nico-

... pièce porte un mono-
... comme sur beau-
... représente une signa-
... tableau (planche IX),
... monogramme se repro-
... années consécutives,
... quelquefois plus tard :
... pouvait conserver ses
... être appelé à
... même année offre,
... trois) mono-
... ces monogrammes
... par exemple 179 et 180,
... il y avait dans le
... principaux (proba-
... qui fonctionnaient pa-

... le principal intérêt

étradrachmes. L'usage de dater la
ne ère fixe et invariable prit nais-
et fut adopté par les Séleucides
le cette province. Leur exemple fut
s Parthes, qui adoptèrent l'ère des
r un renchérissement d'exactitude,
ion du mois à celle de l'année. En
s rois de Pergame n'employèrent
ceux de Cappadoce se contentèrent,
iées, des années régnales. Au con-
II de Bithynie introduisit, dès son
tème syrien, et Mithridate Eupator,
ute, de son voyage en Bithynie, en
monnaies pontiques portent, comme
s, l'indication du mois; quant à leur
elle est identique à celle des Bithy-

ne date de la série des Nicomède est
récente 224 : l'intervalle est de 74 ans.
nement de Nicomède II (149) et la
le III (74), il s'est écoulé 75 ans. Sui-
n admet que le premier tétradrachme
née même de l'avènement de Nico-
l'année suivante, on placera le point
re bithynienne en automne 298 avant
aucune autre époque n'est possible.
s, comme les autres peuples de l'Asie
nisée, faisaient certainement usage de
nienne, ou d'une année analogue, com-
l'équinoxe d'automne.) De ces deux
seconde qui me paraît préférable pour
ns : 1° Il existe des tétradrachmes non

datés, au moins un, celui de Milan (voir le tableau ci-dessus). Il est plus naturel de les placer *avant* la série des pièces datées qu'*après* : la première année de Nicomède II, 149/8, se trouve ainsi représentée. 2° Entre les années bithyniennes 209-212, il y a une lacune [1]. Cette lacune s'explique parfaitement avec l'époque d'octobre 297, car alors 209 Bith. = 89/8 avant J.-C., année à la fin de laquelle la Bithynie fut conquise par Mithridate, et 212 Bith. = 86/5, année où la Bithynie fut reconquise par Fimbria et put recommencer à frapper monnaie au nom du roi légitime. Au contraire, avec l'époque d'octobre 298, 209 Bith. = 90/89 avant J.-C. et 212 Bith. = 87/6 avant J.-C., on ne s'expliquerait pas que Nicomède n'eût *pas* frappé monnaie à la première de ces dates, où il commandait une armée de 50,000 hommes, et encore moins qu'il eût frappé monnaie à la seconde, où son royaume était tout entier aux mains de Mithridate.

Ainsi, déjà pour des raisons intrinsèques, l'ère octobre 297 est très vraisemblable ; mais cette vraisemblance devient presque une certitude, si on rapproche la série bithynienne de la série pontique, dans laquelle cette ère d'octobre 297 est assurée [2]. Les rapports de commerce entre les deux royaumes voisins, qui

[1] Sestini donne, à la vérité, un tétradrachme de l'année 211 et M. Waddington croit en avoir vu un dans la collection Bunbury ; mais il n'y a probablement là qu'une fausse lecture : AIΣ pour ΔIΣ. Un des tétradrachmes de Londres avec l'an ΔIΣ (mon. 53) est si bizarrement gravé que le Δ peut très bien passer pour un A. Au reste, l'existence même prouvée d'un tétradrachme de l'an 211 n'infirmerait pas mon système, car la ville de Chalcédoine est probablement restée fidèle à Nicomède pendant toute la guerre.

[2] Voir Eckhel, II, 381, d'après Cary et Fröhlich (deux monnaies de Sauromate II, de l'an 413, ont l'une la tête de Trajan, l'autre celle d'Adrien ; le changement de règne eut lieu en août 870 de Rome = 117 ap. J.-C.).

avaient probablement conclu une alliance monétaire, recommandaient tout naturellement l'adoption d'une ère commune — absolument comme entre les Parthes et les Syriens. Comme la première monnaie bithynienne datée est de l'an 150, et la première pontique de 202 [1], on voit que la priorité appartient à la Bithynie, plus avancée d'ailleurs en civilisation que le Pont. La prétendue ère pontique ou *achéménide* est, en réalité, une ère bithynienne; l'origine correspond sans doute à la prise du titre royal par Zipœtès, au moment où l'attention de Lysimaque était détournée sur les affaires de Macédoine par la mort de Cassandre. La seule objection qu'on puisse faire est l'indication de Syncelle, ou plutôt de Denys, d'après laquelle le royaume de Bithynie aurait duré 213 ans [2]; mais tout le monde reconnaît que les dates de Syncelle, dans ce passage, sont absurdes et son texte de Denys était sans doute corrompu : au lieu de 213, il faut lire 223, ce qui répond à la véritable durée du royaume bithynien (297 — 74 avant J.-C.).

Outre les tétradrachmes d'argent que je viens d'étudier, Nicomède II a frappé quelques statères d'or. C'était une innovation assez hardie, car jusque-là le monnayage d'or avait été considéré comme le privilège des grandes dynasties, Séleucides et Ptolémées; cependant, Mithridate II de Pont, sans doute au moment de son alliance avec Antiochus le Grand, avait déjà émis

[1] Je rappelle que la monnaie datée de Mithridate Evergète, an 173 (Vaillant), est fausse.

[2] Syncelle, p. 276 C. De même, p. 313 D, il fait durer le royaume de l'an du monde 5268 à 5480 (233-21 av. J.-C.).

quelques statères d'or. Les statères de Nicomède appartiennent aux premières années de son règne, les plus florissantes; en voici la description :

19. Tête diadémée du roi, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ sur trois lignes horizontales. Cavalier au galop, à gauche; il porte une lance et un grand bouclier rond [1]. Dans le champ, monogramme, avec ou sans date.

AV 5. Poids 8 gr. 510.

Deux exemplaires connus : 1° Paris, avec le monogramme 9 *ter*, à peu près identique à ceux des tétradrachmes de l'an 152, 146/5 av. J.-C. (Mionnet, 50; Visconti, 5). [Pl. VIII, fig. 4.]

2° Luynes, ex-Allier, avec la date ΞΡ [2] = 160, 138/7 avant J.-C. et un monogramme peu distinct, probablement le n° 10. (Mionnet, 49; Lenormant, 14.)

Enfin, il existe quelques bronzes de nos Nicomède, beaucoup plus rares que ceux des Prusias [3] :

20. ΒΑΣΙΛΕΩ [Σ] ΝΙΚΟΜΗ [ΔΟΥ]. Corne d'abondance chargée de fruits.

℞. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ entre les neuf rayons d'une étoile.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 5.]

Berlin, Imhoof. (Cf. *Monnaies grecques*, p. 241, 65; *Choix*, III, 97.)

[1] Comparez le type des revers sur certains statères d'or de Démétrius Poliorcète.

[2] La date étant au bord du flan, le ξ pourrait être précédé à gauche d'une autre lettre.

[3] Le bronze n° 4 (Pl. VI, fig. 10), précédemment attribué à Nicomède Ier, pourrait, à la rigueur, appartenir à Nicomède IV (Socrate). Les lettres ΣΩ seraient les initiales de son nom véritable, et le type serait Apollon didyméen. (Cf. Ps. Scymnus, v. 59.) Si séduisante que soit cette attribution, je dois dire que les considérations de style ne lui sont pas favorables.

21. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ sur deux lignes verticales. Chouette de face.

℞. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ sur deux lignes verticales. Pallas debout à gauche appuyée sur l'égide.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 6.]

Berlin (inédit).

Les types attiques de ce dernier bronze rappellent les relations amicales de Nicomède II avec Athènes : une inscription délienne nous apprend, en effet, que le roi et la république se cotisèrent pour dédier un temple et une statue à Isis Némésis [1].

§ 5. *Orsobaris et Oradaltis.*

La série des monnaies royales de Bithynie se termine, à proprement parler, avec le dernier tétradrachme de Nicomède III. Pourtant, on rattache d'ordinaire à cette série deux groupes de pièces de transition, frappées en Bithynie au Ier siècle avant notre ère; je me conformerai à cet usage, quoique j'aie déjà étudié dans ce recueil le premier groupe [2], mais je suis aujourd'hui en mesure de fournir à son sujet des renseignements plus précis.

22. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ en légende circulaire. Tête de reine diadémée à gauche.

℞. ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ en légende circulaire. Tête barbue d'Hercule à gauche.

Æ 5. [Pl. VIII, fig. 7.]

1 Voir le texte de cette inscription *Bull. corr. hell.*, VI, 337. La date, 107 avant J.-C. est déterminée par le nom de l'*épimélète* Dionysios, fils de Nicon. (Homolle, *ib.*, VIII, 104.)

2 *Rois de Cappadoce*, p. 73-75.

quelques statères d'or. Les statères de Nicomède appartiennent aux premières années de son règne, les plus florissantes ; en voici la description :

19. Tête diadémée du roi, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ sur trois lignes horizontales. Cavalier au galop, à gauche ; il porte une lance et un grand bouclier rond [1]. Dans le champ, monogramme, avec ou sans date.

AV 5. Poids 8 gr. 510.

Deux exemplaires connus : 1° Paris, avec le monogramme 9 *ter*, à peu près identique à ceux des tétradrachmes de l'an 152, 146/5 av. J.-C. (Mionnet, 50 ; Visconti, 5). [Pl. VIII, fig. 4.]

2° Luynes, ex-Allier, avec la date ΞΡ [2] = 160, 138/7 avant J.-C. et un monogramme peu distinct, probablement le n° 10. (Mionnet, 49 ; Lenormant, 14.)

Enfin, il existe quelques bronzes de nos Nicomède, beaucoup plus rares que ceux des Prusias [3] :

20. ΒΑΣΙΛΕΩ [Σ] ΝΙΚΟΜΗ [ΔΟΥ]. Corne d'abondance chargée de fruits.

℞. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ entre les neuf rayons d'une étoile.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 5.]

Berlin, Imhoof. (Cf. *Monnaies grecques*, p. 241, 65 ; *Choix*, III, 97.)

[1] Comparez le type des revers sur certains statères d'or de Démétrius Poliorcète.

[2] La date étant au bord du flan, le Ξ pourrait être précédé à gauche d'une autre lettre.

[3] Le bronze n° 4 (Pl. VI, fig. 10), précédemment attribué à Nicomède Iᵉʳ, pourrait, à la rigueur, appartenir à Nicomède IV (Socrate). Les lettres ΣΩ seraient les initiales de son nom véritable, et le type serait Apollon didyméen. (Cf. Ps. Scymnus, v. 59.) Si séduisante que soit cette attribution, je dois dire que les considérations de style ne lui sont pas favorables.

21. **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ** sur deux lignes verticales. Chouette de face.

℞. **ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ** sur deux lignes verticales. Pallas debout à gauche appuyée sur l'égide.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 6.]

Berlin (inédit).

Les types attiques de ce dernier bronze rappellent les relations amicales de Nicomède II avec Athènes : une inscription délienne nous apprend, en effet, que le roi et la république se cotisèrent pour dédier un temple et une statue à Isis Némésis [1].

§ 5. *Orsobaris et Oradaltis.*

La série des monnaies royales de Bithynie se termine, à proprement parler, avec le dernier tétradrachme de Nicomède III. Pourtant, on rattache d'ordinaire à cette série deux groupes de pièces de transition, frappées en Bithynie au Ier siècle avant notre ère ; je me conformerai à cet usage, quoique j'aie déjà étudié dans ce recueil le premier groupe [2], mais je suis aujourd'hui en mesure de fournir à son sujet des renseignements plus précis.

22. **ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ** en légende circulaire. Tête de reine diadémée à gauche.

℞. **ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ** en légende circulaire. Tête barbue d'Hercule à gauche.

Æ 5. [Pl. VIII, fig. 7.]

[1] Voir le texte de cette inscription *Bull. corr. hell.*, VI, 337. La date, 107 avant J.-C. est déterminée par le nom de l'*épimélète* Dionysios, fils de Nicon. (Homolle, *ib.*, VIII, 104.)

[2] *Rois de Cappadoce*, p. 73-75.

quelques statères d'or. Les statères de Nicomède appartiennent aux premières années de son règne, les plus florissantes; en voici la description :

19. Tête diadémée du roi, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ sur trois lignes horizontales. Cavalier au galop, à gauche; il porte une lance et un grand bouclier rond [1]. Dans le champ, monogramme, avec ou sans date.

AV 5. Poids 8 gr. 510.

Deux exemplaires connus : 1° Paris, avec le monogramme 9 *ter*, à peu près identique à ceux des tétradrachmes de l'an 152, 146/5 av. J.-C. (Mionnet, 50; Visconti, 5). [Pl. VIII, fig. 4.]

2° Luynes, ex-Allier, avec la date ΞΡ [2] = 160, 138/7 avant J.-C. et un monogramme peu distinct, probablement le n° 10. (Mionnet, 49; Lenormant, 14.)

Enfin, il existe quelques bronzes de nos Nicomède, beaucoup plus rares que ceux des Prusias [3] :

20. ΒΑΣΙΛΕΩ [Σ] ΝΙΚΟΜΗ [ΔΟΥ]. Corne d'abondance chargée de fruits.

℞. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ entre les neuf rayons d'une étoile.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 5.]

Berlin, Imhoof. (Cf. *Monnaies grecques*, p. 241, 65; *Choix*, III, 97.)

[1] Comparez le type des revers sur certains statères d'or de Démétrius Poliorcète.

[2] La date étant au bord du flan, le Ξ pourrait être précédé à gauche d'une autre lettre.

[3] Le bronze n° 4 (Pl. VI, fig. 10), précédemment attribué à Nicomède Ier, pourrait, à la rigueur, appartenir à Nicomède IV (Socrate). Les lettres ΣΩ seraient les initiales de son nom véritable, et le type serait Apollon didyméen. (Cf. Ps. Scymnus, v. 59.) Si séduisante que soit cette attribution, je dois dire que les considérations de style ne lui sont pas favorables.

21. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ sur deux lignes verticales. Chouette de face.

℞. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ sur deux lignes verticales. Pallas debout à gauche appuyée sur l'égide.

Æ 2. [Pl. VIII, fig. 6.]

Berlin (inédit).

Les types attiques de ce dernier bronze rappellent les relations amicales de Nicomède II avec Athènes : une inscription délienne nous apprend, en effet, que le roi et la république se cotisèrent pour dédier un temple et une statue à Isis Némésis [1].

§ 5. *Orsobaris et Oradaltis.*

La série des monnaies royales de Bithynie se termine, à proprement parler, avec le dernier tétradrachme de Nicomède III. Pourtant, on rattache d'ordinaire à cette série deux groupes de pièces de transition, frappées en Bithynie au Ier siècle avant notre ère ; je me conformerai à cet usage, quoique j'aie déjà étudié dans ce recueil le premier groupe [2], mais je suis aujourd'hui en mesure de fournir à son sujet des renseignements plus précis.

22. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ en légende circulaire. Tête de reine diadémée à gauche.

℞. ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ en légende circulaire. Tête barbue d'Hercule à gauche.

Æ 5. [Pl. VIII, fig. 7.]

[1] Voir le texte de cette inscription *Bull. corr. hell.*, VI, 337. La date, 107 avant J.-C. est déterminée par le nom de l'*épimélète* Dionysios, fils de Nicon. (Homolle, *ib.*, VIII, 104.)

[2] *Rois de Cappadoce*, p. 73-75.

l'indépendance et lui apporte la prospérité[1]; mais en 203, Philippe V de Macédoine s'en empare, détruit la ville, alors alliée aux Etoliens, et donne l'emplacement à son allié Prusias Ier, roi de Bithynie[2]. Ce prince y éleva une ville nouvelle, qu'il appela Prusias-sur-Mer, pour la distinguer de son homonyme Prusias-sur-Hypius, l'ancienne Ciérus[3]; à cette occasion, les Romains intervinrent, on ne sait avec quel succès, en faveur des anciens habitants que le vainqueur avait réduits en esclavage[4]. En 72, quand les Romains chassèrent Mithridate de la Bithynie, Prusias leur ouvrit ses portes[5]. Sous l'Empire elle reprit, vers le temps de Claude, son ancien nom de Cius; c'est aujourd'hui une bourgade insignifiante, *Ghio* ou *Ghemlik*.

Les types du revers de nos deux bronzes ne nous arrêteront guère. La foudre dans une couronne, du n° 23, est une représentation banale que nous avons déjà rencontrée sur des bronzes municipaux de Bithynie, contemporains des Prusias (nos 11 et 12). La tête d'Hercule du n° 22 est une allusion à la fondation prétendue de Cius par Hercule ou l'un de ses compagnons, Kios ou Hylas[6].

Les deux reines, dont les droits nous ont transmis

[1] Plutarque, *Phocion*, 18; Elien, *Var. hist.*, I, 25. Sur les monnaies de cette époque (pièces d'argent et d'or) cf. Waddington, *Mélanges*, 2e série, p. 41. Cius, saccagée en 302 par Démétrius Poliorcète (Eustathe sur Denys le périégète, v. 805) dut se relever rapidement. (Cf. Memnon, c. 22.)

[2] Polybe, XV, 21.

[3] Strabon, XII, 4, 13, etc.

[4] Polybe, XVIII, 27.

[5] Memnon, c. 43.

[6] Kios, d'après Strabon et Aristote; Polyphème, d'après Apollonius. (I, 1321); Hylas, d'après Memnon; Hercule, d'après les monnaies impériales (ΗΡΑΚΛΕΟΥϹ ΚΤΙϹΤΟΥ ΚΙΑΝΩΝ.)

le nom et l'effigie, doivent appartenir à l'époque comprise entre la conquête de la Bithynie par les Romains (72 av. J.-C.) et l'avènement d'Auguste : en effet, les légendes circulaires sont inconnues en Asie mineure avant la conquête romaine, et les dynasties locales disparaissent rapidement après Auguste. Or, nous trouvons précisément dans cet intervalle de quarante ans : 1° une fille de Mithridate appelée Orsabaris, qui fut menée en triomphe par Pompée [1]; 2° un *roi*, Lycomède, ainsi nommé par Strabon [2]. Il n'est pas douteux, pour moi, que nos deux reines ne soient précisément cette Orsabaris (la variante Orsobaris est insignifiante) et la fille de ce Lycomède. L'antériorité de la première médaille est prouvée par l'orthographe archaïque ΘΑΛΑΣΣΗΙ. Pompée, qui copiait Alexandre le Grand, aura offert Prusias à la fille de Mithridate, comme Alexandre avait offert Cius à Phocion. Les Mithridate avaient, d'ailleurs, des droits héréditaires sur cette ville, qui appartint à leurs ancêtres au IVe siècle.

Quant à Orodaltis ou Oradaltis, elle dut être installée à Prusias par César, qui se plaisait à rescinder les arrangements de Pompée et à évincer ses créatures. Précisément à cette époque, — lors de la campagne contre Pharnace, en 47, — César enleva à Archélaüs (petit-fils du général de Mithridate) le sacerdoce lucratif de Comana pontique, pour le transférer à Lycomède [3]. Il ne pouvait pas laisser Prusias à une fille de

[1] Appien, Mith., 117.

[2] Strabon, XII, 3, 38.

[3] Appien, *Mith.*, 121 : τὰ δ'ἑτέροις ὑπὸ τοῦ Πομπηίου δεδομένα ὁ μεν Γαίος... ἐφύλαξε, πλὴν τῆς ἐν Κομάνοις ἱερωσύνης, ἣν ἐς Λυκομήδην (dans les manuscrits de 2e classe : Νικομήδην) μετήνεγκεν ἀπὸ Ἀρχελάου.

Strabon, XII, 3, 35 : υἱὸς δ'αὐτοῦ (d'Archélaüs II) τὴν ἱερωσύνην παρέ-

Mithridate, au moment où il avait à combattre son frère : la fille de Lycomède obtint ce petit apanage. Maintenant quel était ce Lycomède ?

Si l'on en croyait un texte de Strabon, il faudrait voir en lui un fils de Pharnace [1] ; mais ce texte est manifestement corrompu, car Polémon y est appelé également fils de Pharnace, et cependant Strabon lui-même, confirmé par les médailles, nous apprend ailleurs que Polémon était fils du rhéteur Zénon, de Laodicée [2]. Quelle vraisemblance, d'ailleurs, que César, en guerre avec Pharnace, eût choisi ce moment pour donner Comana à un fils de Pharnace? Il faut donc chercher autre chose. Or, voici en quels termes Hirtius définit Lycomède [3] : « Un très noble Bithynien, qui, issu du sang des rois de Cappadoce (mais déchu) par suite des malheurs de ses ancêtres et son changement de race, réclamait le sacerdoce de Comana, en vertu de droits incontestables, mais effacés par le temps. »

λαβεν, εἶθ' ὕστερον Λυκομήδης, ᾧ καὶ τετράσχοινος ἄλλη προσετέθη.

C'est par erreur que Hirtius, *Bell. Alex.*, 66, parle ici de Comana de Cataonie. Le témoignage du Cappadocien Strabon est décisif.

[1] Strabon, XII, 3, 38 : ἐνταῦθα (au château de Sagylion, près d'Amasée) δὲ ἑάλω καὶ διεφθάρη ὑπὸ τῶν Φαρνάκου τοῦ βασιλέως παίδων (γαμβρῶν?) Ἀρσακής, δυναστεύων καί νεωτερίζων... τοῦ ἐρύματος ληφθέντος ὑπὸ Πολέμωνος καὶ Λυκομήδους, βασιλέων ἀμφοῖν.

La correction que j'indique pourrait s'appuyer sur le fait que Polémon épousa Dynamis, fille de Pharnace. (Dion, LIV, 24.) Toutefois, ce mariage n'eut lieu qu'en 14 avant J.-C., longtemps après la destitution de Lycomède. M. de Sallet propose, avec assez de vraisemblance, de remplacer ὑπὸ par εἷς : comme un des fils de Pharnace s'appelait Darius, l'autre aurait bien pu s'appeler Arsace.

[2] Strabon, XII, 8, 16; XIV, 2, 24.

[3] Hirtius, *Bell. Alex.*, 66. *Id* (templum Bellonæ) *homini nobilissimo Lycomedi Bithyniæ adjudicavit, qui regio Cappadocum genere ortus, propter adversam fortunam majorum suorum mutationemque generis, jure minime dubio, vetustate tamen intermisso, sacerdotium id repetetat.*

Nous avons ici un personnage descendu des anciens rois de Cappadoce — c'est-à-dire des Ariarathides — et devenu Bithynien par adoption ou autrement. Or, le seul homme de ce temps auquel convienne un semblable signalement est le fils du dernier roi de Bithynie, Nicomède III, dont la légitimité était contestée et qui, par cela même, ne pouvait s'intituler que « très noble Bithynien ». Ce jeune prince descendait, en effet, des rois de Cappadoce par sa mère Nysa, fille d'Ariarathe VI Epiphane [1], devenue seule représentante de sa race par la mort prématurée de ses deux frères, Ariarathe VII *Philométor* et Ariarathe VIII. Son existence est mentionnée deux fois par Salluste [2]; il nous est encore connu par une dédicace délienne, qui doit dater de la période troublée de 74 à 72 où un certain parti, en Bithynie, à la faveur de l'invasion mithridatique, le reconnaissait pour roi légitime [3]. Dans cette dédicace, il s'intitule « le roi Nicomède, descendant du roi Nicomède Epiphane ». Pourquoi, au lieu d'affirmer que Nicomède Philopator est son père, le prince se donne-t-il simplement pour petit-fils d'Epiphane? Pour expliquer cette bizarrerie on

[1] Licinianus, p. 37 : *Nisam Ariarathis Cappadocum regis filiam accepit* (Nicomedes).

[2] Fr., IV, 20, 9 (Kritz), lettre de Mithridate à Arsace : *cum filius Nysae quam reginam appellaverat genitus haud dubie esset.* Et encore II, 6, 57 : *quos advorsum multi ex Bithynis volentes occurrere, falsum filium arguituri.*

[3] C. I. G. 2279, d'après Tournefort :

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔ [ου
ΤΟΥ Ε(Κ)ΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ (*sic*)
[Διοσ] ΚΟΥΡΙΔΗΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ
ΡΑΜΝΟΥΣΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧ [ῶν].

peut supposer ; ou bien que le prétendant tenait surtout à rappeler aux Athéniens le souvenir de son aïeul, leur ami, ou bien qu'il se considérait comme issu des amours adultères de la reine Nysa et du bâtard Socrate, fils d'Epiphane.

Quoi qu'il en soit, notre Nicomède, regardé comme illégitime ou supposé (*falsum filium*, dit Salluste), fut expressément écarté du trône par le testament de son prétendu père, Nicomède III Philopator ; mais tout le monde à Rome n'approuva pas le testament de Philopator et la confiscation de la Bithynie. Jules César avait connu intimement, — trop intimement, disaient les mauvaises langues, — Philopator, alors que le préteur Thermus l'avait envoyé réclamer des secours à la cour de Bithynie, pendant le siège de Mitylène [1]. Il crut un jour devoir se faire auprès du Sénat l'avocat de Nysa, fille de son ami, ce qui lui attira une terrible épigramme de Cicéron. Aulu-Gelle cite encore de lui une *oratio pro Bithynis*, prononcée depuis son pontificat (63 av. J.-C.), sans qu'on puisse savoir au juste quels étaient ces clients bithyniens [2]. En tout cas, rien n'est plus naturel que de penser que César, après avoir été l'ami du père, l'avocat de la fille, le patron des sujets, ait songé, une fois devenu le maître, à faire quelque chose en faveur du fils.

Ce fils pouvait être gênant, car il avait des prétentions plus ou moins fondées sur trois royaumes : la Bithynie, la Cappadoce, peut-être même le Pont (sa grand'mère

[1] Suétone, *César*, 2. Cf. Plutarque, *Vie de César*, c. I., et Calvus, fr. 19 (ap. Suétone, *César*, 49), ainsi que les autres textes accablants cités dans ce passage.
[2] Aulu-Gelle, V, 13.

maternelle, Laodice, était une princesse pontique). J'imagine que César, pour se débarrasser de lui, lui aura accordé le pontificat de Comana pontique avec le titre royal pour lui-même, Prusias-sur-Mer pour sa fille Oradaltis ; en retour de cette libéralité, il exigea de lui qu'il échangeât son nom compromettant de Nicomède pour le pseudonyme transparent de Lycomède. Ce n'est qu'une hypothèse, mais je crois qu'elle est seule en état d'expliquer :

1° Le texte cité d'Hirtius;

2° La leçon de certains manuscrits d'Appien : *Nicomède* pour *Lycomède*.

Nicomède-Lycomède jouit pendant quinze ans de sa fortune. Lors de la guerre civile d'Antoine et d'Octave, il paraît avoir embrassé le parti du premier : en punition, il fut dépouillé de son sacerdoce de Comana qu'Auguste conféra d'abord à un chef de bandits phrygien, Cléon de Gordium, puis, après la brusque fin de celui-ci, au Galate Dyteutus, fils d'Adiatorix[1]. Probablement à la même occasion, Oradaltis perdit sa principauté de Prusias, qui fut incorporée à la province romaine de Bithynie : « Les Romains, dit Appien, ne se donnaient plus la peine, alors, de chercher des prétextes pour déposer les rois[2]. »

§ 6. *Carbon et Pansa.*

Les monnaies dont il me reste à parler sont des bronzes datés, à légende grecque, frappés dans plusieurs villes de Bithynie au nom des proconsuls romains

[1] Strabon, XII, 8, 9 et 3, 35.
[2] Appien, *Mith.*, 121.

C. Papirius Carbon et C. Vibius Pansa. Je n'entreprendrai pas un catalogue de ces pièces, dont les types n'offrent guère d'intérêt; toute leur importance est dans leurs dates, qui ont fort embarrassé les numismatistes anciens et modernes. Je donne d'abord la liste de ces dates, avec les lieux d'émission et les noms des monétaires :

Nicée . . .	Carbon BKΣ (222). — ΔKΣ (224). Pansa ϚΛΣ (236) avec la tête de Jules César.
Nicomédie.	Carbon ΔKΣ (224).
Prusa. . .	— ΔKΣ (224).
Bithynium.	— ΔKΣ (224).
Apamée. .	Pansa ϚΛΣ (236).

Ces dates sont les seules que j'aie rencontrées, et probablement les seules qui existent. Les monnaies d'Amisus au nom de Carbon que j'ai vues ne sont pas datées; il en est de même des monnaies de quelques autres proconsuls bithyniens (Cécilius Cornutus, Thorius Flaccus, etc.). Quant aux monnaies de Pansa avec les dates BΛΣ (232), ΓΛΣ (233), ΕΛΣ (235), ΖΛΣ (237), que donnent Mionnet et d'autres auteurs, elles sont toutes mal lues et portent, en réalité, la date unique ϚΛΣ (236); c'est M. Waddington qui a attiré mon attention sur ce fait capital.

Les anciens numismatistes, dont on peut voir les opinions chez Eckhel, s'étaient servis des monnaies de Carbon et de Pansa pour déterminer l'ère royale de Bithynie, qu'ils croyaient identique à celle de nos pro-

consuls. Ils obtenaient ainsi des *époques* variant entre 284 et 278 avant J.-C. Ces estimations étaient admissibles dans un temps où l'on ne connaissait qu'un petit nombre de tétradrachmes datés de Nicomède; aujourd'hui, elles se passent de réfutation. En acceptant, en effet, l'époque la plus reculée, 284 avant J.-C., on voit que le dernier tétradrachme de Nicomède III, qui porte la date 224, se placerait en l'an 61/60 avant J.-C., c'est-à-dire treize ans après la mort de ce roi et la réduction de son royaume en province romaine!

Des auteurs plus récents ont commis une erreur contraire, mais non moins évidente, en assimilant, à l'inverse, l'ère proconsulaire à l'ère royale véritable, 297 avant J.-C., déterminée par la suite des tétradrachmes. Ce système, entre autres résultats absurdes, conduit à intercaler la monnaie de Carbon entre deux tétradrachmes royaux et à faire figurer la tête de Jules César sur une monnaie provinciale, en 62/1, c'est-à-dire à une époque où le futur dictateur n'était qu'un simple préteur à Rome!

Il est donc bien certain que l'ère des proconsuls bithyniens n'a rien de commun avec celle des anciens rois; c'est d'ailleurs ce qu'on pouvait annoncer *à priori*, car dans aucune province annexée les Romains n'ont conservé une ère qui pût rappeler aux populations le régime monarchique déchu. Reste à déterminer exactement le point de départ de l'ère proconsulaire et le sens historique de cette ère.

Sur le premier point, je n'ai guère qu'à résumer un savant mémoire de Borghesi[1], qui paraît malheureuse-

[1] Borghesi, *Sull'era bitinica*, *Œuvres*, II, 345. Dans ce mémoire, Borghesi n'a commis que deux erreurs : 1° il admet des monnaies de Pansa avec

ment être resté inconnu de la plupart des numismatistes contemporains. Voici le raisonnement du savant italien : Pansa, fils d'un proscrit de Sylla, n'a pu exercer de magistrature curule avant l'abrogation de la loi cornélienne qui frappait les proscrits et leurs fils d'une incapacité spéciale ; or, cette loi ne fut abrogée que par Jules César en l'an 705 de Rome (49 av. J.-C.) [1]. D'autre part, Pansa fut consul en 711/43 et mourut, comme on sait, pendant son consulat ; son gouvernement de Bithynie se place donc forcément entre ces deux dates. Mais on peut, grâce aux lettres de Cicéron, atteindre une approximation bien plus grande. En effet, en 708, Pansa est à Rome[2] ; en 709, il gouverne la Gaule cisalpine, province plus importante que celle de Bithynie[3] ; en 710, César est assassiné ; donc sa tête ne peut plus figurer sur une monnaie[4]. Il ne reste donc absolument de disponible que l'année 707 (47 av. J.-C.), et précisément Cicéron atteste que Pansa se trouvait alors en Asie[5]. Il avait été tribun en 703 [6] ; probablement César le fit nommer préteur aussitôt après son entrée à Rome, en

les dates 235 et 237, ce qui laisse quelque incertitude dans la détermination de l'époque ; 2° il croit que l'ère de 283 est une « ère nationale bithynienne » que les Romains substituèrent à l'ère « pontique » de 297 ; or, on a vu que l'ère de 297 est, au contraire, d'origine bithynienne. M. Mommsen (*Die bithynischen Aeren*, Z. N. XI, 158) n'a rien ajouté d'essentiel au travail de Borghesi ; il croit aux monnaies de l'an ΕΛΣ et à l'ère de 281, qu'il rapproche de la mort de Lysimaque.

[1] Dion, XLI, 18 ; XLV, 17.

[2] Cicéron, *ad fam.*, VI, 12, 2.

[3] Cicéron, *ad fam.*, XV, 17, 3 et *ad Att.*, XII, 27, 3.

[4] La monnaie de Pansa avec la tête de César est à la Bibliothèque nationale et dans la collection Waddington. Cf. Mionnet, n° 210 et *suppl.*, n° 404.

[5] Cicéron, *ad Att.*, XI, 14, 3.

[6] Cicéron, *ad fam.*, VIII, 8, 6.

705, et l'envoya en Bithynie après la bataille de Pharsale (9 août 706). Il y resta d'automne 706 à automne 707 [1]. Concluons que la date 236, qui figure sur ses monnaies, correspond à 706/7 de Rome; donc l'époque de l'ère est l'automne 471 de Rome = 283 avant J.-C. Les monnaies de Carbon, sans être aussi décisives, confirment pleinement ce résultat. Nous savons, en effet, par Dion, que ce Carbon fit condamner pour concussion, en 67 avant J.-C., le premier proconsul de Bithynie, Cotta (73-68 av. J.-C.). Plus tard, dit l'historien, Carbon, ayant été lui-même gouverneur de Bithynie, fut à son tour accusé par le fils de Cotta, et condamné. En admettant l'ère d'automne 283, les dates 222 et 224 de Carbon correspondent à 62-61 et 60-59 avant J.-C., dates compatibles avec le récit de Dion [2].

Maintenant, à quel événement se rapportait cette ère de 283 avant J.-C.?

C'est dans l'histoire de Bithynie, évidemment, qu'il faut en chercher l'explication. On vient de voir que l'ère royale n'a rien à faire ici, et qu'au contraire les Romains devaient tâcher d'en effacer toute trace; notre ère ne peut être qu'une ère municipale, locale, étendue à toute la province; précisément, on sait que Rome s'efforça de développer le régime municipal en Bithynie et dans le Pont pour faire contre-poids aux

[1] En 708, la Bithynie a pour gouverneur P. Furius Crassipès (Cic., *ad fam.*, XIII, 9); en 709-10, très probablement Q. Marcius Crispus. (Dion, XLVII, 27; Cic., *Philipp.*, XI, 12, 30; Vell., Pat., II, 69.)

[2] Dion, XXXVI, 23. De 66 à 61, la Bithynie fit partie du gouvernement de Pompée, en vertu de la loi Manilia; les successeurs de Pompée ne furent désignés qu'au commencement de 61. (Cic., *ad Att.*, I, 13, 27.) Nous connaissons deux des successeurs de Carbon : C. Memmius en 57 (Catulle, c. 28) et C. Cécilius Cornutus en 56. (Cic., *Or. post reditum*, c. 9.)

souvenirs très vivaces de la monarchie nationale. Ceci admis, on n'a guère le choix, pour cette ère locale, qu'entre trois villes, Nicomédie, Nicée et Prusa, les seules qui pussent prétendre au rang de capitale. Encore Prusa doit-elle être écartée immédiatement, car on ne voit pas que sous le régime romain cette ville ait jamais aspiré à la primauté ; d'ailleurs, fondée par Annibal au commencement du IIe siècle, elle ne pouvait avoir une ère qui remontât à 283. Restent Nicomédie et Nicée, dont on connaît la rivalité ardente et séculaire, à laquelle Dion Chrysostome a consacré tout un discours[1]. Au temps des rois, Nicomédie, fondation du premier Nicomède, tenait certainement la corde, mais c'était là précisément une raison pour les Romains de ne pas la favoriser ; les habitants étaient royalistes dans l'âme ; en 85, ils eurent maille à partir avec Fimbia, et, en 72, la ville reste jusqu'à la dernière heure le quartier général de Mithridate. Au surplus, nous savons par Eusèbe que Nicomédie fut fondée en 264 avant J.-C. ; l'ère de 283 lui est donc étrangère[2].

On se trouve ainsi ramené, par ces éliminations successives, à la seule ville de Nicée. Ici, tout s'accorde à merveille. Cette ville fut fondée, ou plus exactement rebaptisée par Lysimaque[3], qui mourut en 281 ; elle peut donc fort bien avoir une ère datant de

[1] Dion Chrysostome, *Or.*, 38.
[2] Eusèbe, *ad Ol.*, 129, 3.
[3] Nicée est une ville neuve. Sur l'emplacement de l'antique Ancore, Antigone fonda Antigonée ; elle dut tomber aux mains de Lysimaque après la bataille d'Ipsus (301), mais il n'eut peut-être le temps de s'en occuper que plus tard. Il lui donna le nom de sa première femme Nicée, fille d'Antipater et veuve de Perdiccas. (Diodore, XVIII, 23; Strabon, XII, 4, 7.)

283. En 72, elle ouvrit ses portes aux Romains sans résistance[1]. A l'époque de Tibère, Strabon l'appelle encore la *métropole de la Bithynie*[2], et c'est ainsi qu'elle s'intitule sur une monnaie proconsulaire contemporaine[3]. On remarque, d'ailleurs, que la plupart de nos monnaies datées proviennent de Nicée, et que la première de ces monnaies, — celle de Carbon, avec l'an 222, — est une monnaie nicéenne. Tant de preuves accumulées me paraissent devoir entraîner la conviction. L'ère proconsulaire de Bithynie est l'ère locale de Nicée, étendue à toute la province en récompense de l'attitude de cette ville au lendemain de la conquête ; le créateur de cette ère proconsulaire fut Carbon ; après lui, elle fut encore employée par Pansa, qui renonça cependant à l'imposer à Nicomédie. Elle fut ensuite abandonnée, sans doute à cause de l'hostilité qu'elle rencontrait dans cette dernière ville. Nicomédie, d'ailleurs, se réconcilia rapidement avec le nouveau régime et redevint, sous Trajan, la métropole de la Bithynie, en attendant que Dioclétien l'élevât, pour quelque temps, au rang de capitale de l'Empire.

[1] Memnon, c. 41.

[2] Νίκαια, ἡ μητρόπολις τῆς Βιθυνίας. (Strabon, *loc. cit.*)

[3] C'est la monnaie au nom de... διος Ροῦφος ἀνθύπατος. Le nom de la ville est indiqué par un monogramme bien connu, et au revers on lit : Πρώτη πόλις τῆς ἐπαρχείας.

APPENDICE

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE BITHYNIE

DIDALSOS
environ 425-400
|
BOTEIRAS
environ 400-360
|
BAS
environ 360-326
|
ZIPOETÈS Ier
dynaste en 326, 1er Roi en 297, + 278 av. J.-C.
|

NICOMÈDE Ier (env. 278-250) ép. 1° Ditizélé (Consingis); 2° Etazéta — Zipoetès (II) — Fils — Fils

Enfants de Nicomède Ier et de Ditizélé : ZIAÉLAS (250-228) — Lysandra (?)

Enfants de Nicomède Ier et d'Etazéta : Zipoetès (III) — Autres enfants

PRUSIAS Ier *le Boiteux* (228-180)
ép. Apamé (sœur de Philippe V?)

Fille
ép. Antiochus Hiérax

PRUSIAS II *le Chasseur* (180-149)
ép. 1° Sœur de Persée; 2° Fille (?) de Diégylis (Ditizélé II?)

NICOMÈDE II *Epiphane Evergète* (149-95)

Prusias (III) *Monodous* Fille (Lysandra?) Ziaélas (II) (?)

ép. 1° Nysa; 2° X... (concubine); 3° Laodice, veuve d'Ariarathe Epiphane.

NICOMÈDE III *Epiphane Philopator* (Pylémène) (95-74)

SOCRATE *Chrestos* (Nicomède IV *Epiphane*) (92-90)

ép. 1° Lysandra (?); 2° Nysa II, fille d'Ariarathe Epiphane.

...

Nysa III

NICOMÈDE (V) = Lycomède, grand prêtre de Comana (47-31)

Orodaltis, princesse de Prusias-sur-Mer.

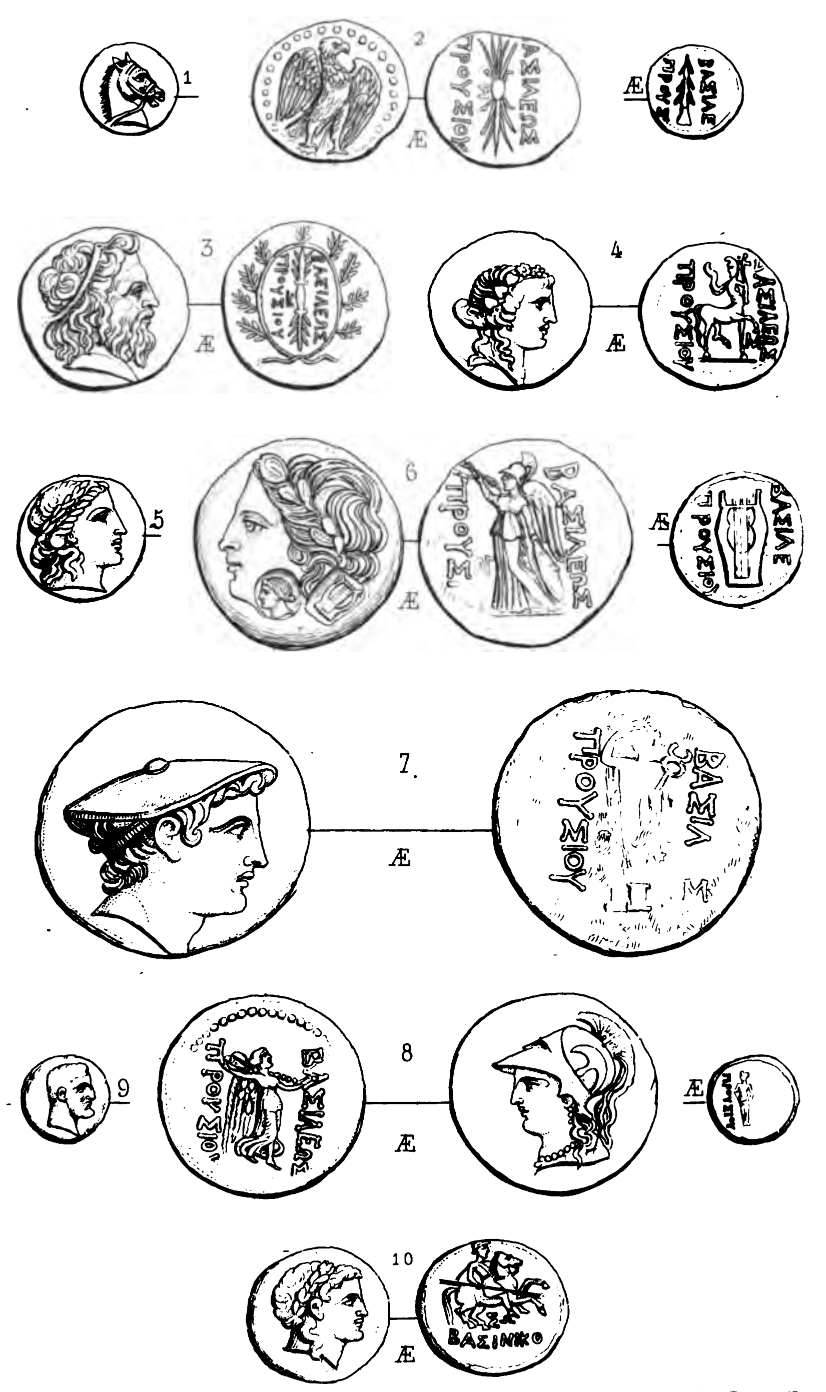
Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.



Héliogr. Dujardin

Imp. Dumas Vorzet

ROIS DE BITHYNIE

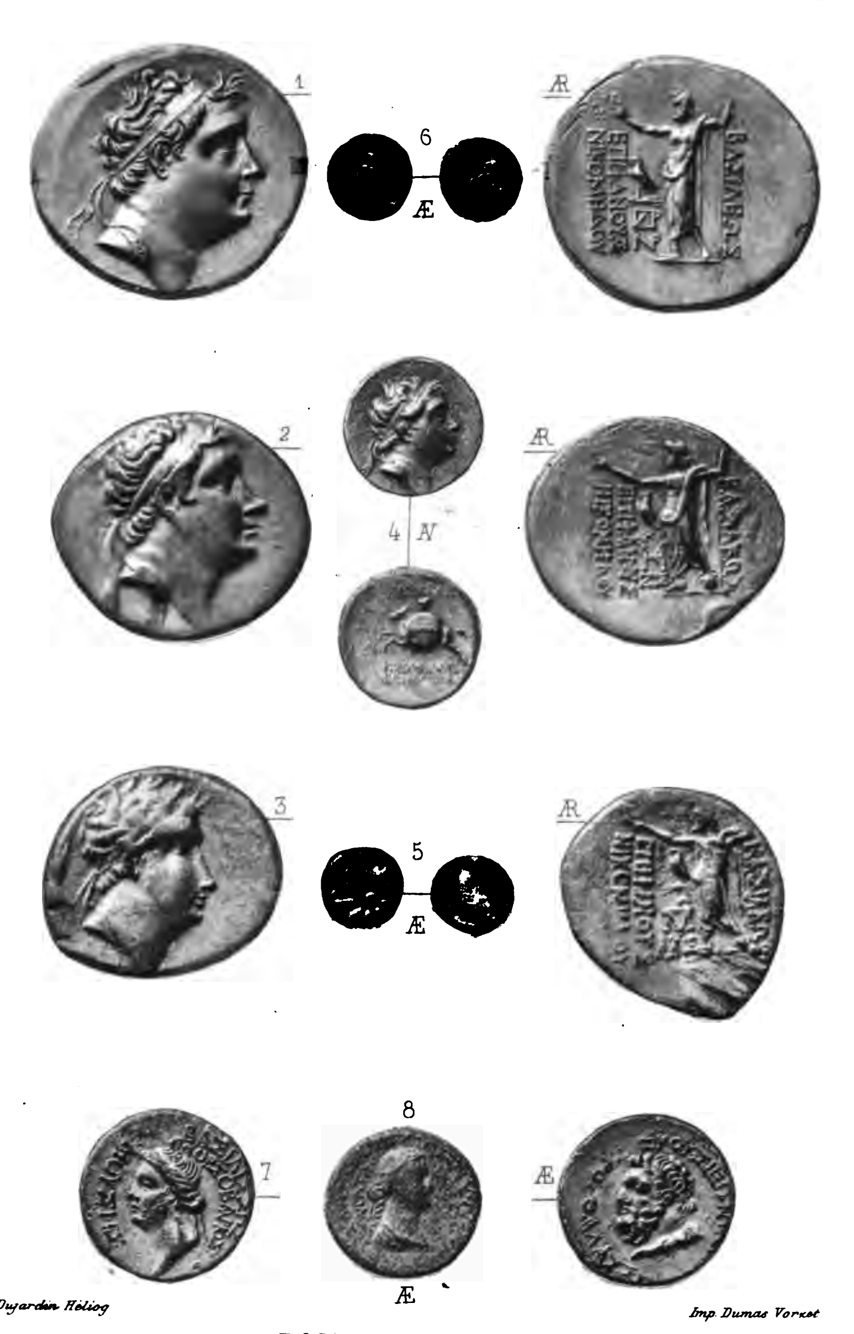


L. Dardel sc. *Imp. Dumas Vornet*

ROIS DE BITHYNIE

Nicomède Ier	1	2	3				
Prusias Ier	1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14	2 bis
Prusias II	1	2	3	4	5	6	7
8	8 bis	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	
Prusias incertain	1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22	23
24	25						

Rois de Bithynie. — *Monogrammes.*



Dujardin Héliog

Imp. Dumas Vorzet

ROIS DE BITHYNIE

Nicomède II, III et IV	1	2	3	4	5	6	7
8	9	9 bis	9 ter	10	10 bis	11	12
13	14	15	16	16 bis	16 ter	17	17 bis
18	18 bis	19	20	21	22	23	23 bis
24	25	26	27	28	29	29 bis	29 ter
29 quater	30	31	32	33	33 bis	34	35
36	37	37 bis	38	39	40	41	42
42 bis	43	44	45	46	47	48	49
49 bis	50	51	52	53	54	55	*Th. Reinach delineavit*

Rois de Bithynie. — *Monogrammes.*

ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DÈS

ROIS DE PONT

(DYNASTIE DES MITHRIDATE)

PAR

THÉODORE REINACH

PARIS

CHEZ C. ROLLIN ET FEUARDENT

4, Place Louvois, 4

—

1888

NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE PONT

ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE PONT

(DYNASTIE DES MITHRIDATE)

PAR

THÉODORE REINACH

PARIS

CHEZ C. ROLLIN ET FEUARDENT

4, Place Louvois, 4

—

1888

ESSAI SUR LA NUMISMATIQUE

DES

ROIS DE PONT

(DYNASTIE DES MITHRIDATE)

INTRODUCTION

Cent trente-cinq ans séparent la bataille de Magnésie, qui chassa les Séleucides de l'Asie mineure (190), de la bataille de Nicopolis (66) qui, en achevant la ruine de Mithridate, rangea définitivement toute la péninsule sous l'obéissance de Rome. Or, dans cet intervalle, chacun des quatre petits royaumes que la politique romaine avait laissé subsister en Asie mineure exerça successivement la suprématie pendant une génération : d'abord Pergame, sous Eumène II et son frère Attale II, puis la Cappadoce sous Ariarathe V Philopator, la Bithynie sous Nicomède II Epiphane, enfin le Pont sous Mithridate Eupator. Dans la série d'études que j'ai entreprise sur la numismatique royale de l'Asie mineure, j'ai

suivi cet ordre des primautés. J'ai laissé en dehors de mon programme le royaume de Pergame, sur lequel il n'y a rien à dire, après la monographie de M. Imhoof Blumer [1] ; j'ai traité successivement de la Cappadoce et de la Bithynie [2] ; je termine maintenant par le Pont. Toutefois, en ce qui concerne ce royaume, je me bornerai pour l'instant à la seule dynastie des Mithridate, la numismatique des Polémon ayant été déjà étudiée par M. de Sallet [3], dont le travail a été rectifié sur certains points par M. Waddington [4] et les auteurs russes. Peut-être d'ailleurs aurai-je l'occasion de revenir un jour sur ce sujet, qui ne peut être séparé de la numismatique du Bosphore Cimmérien.

L'histoire et la numismatique des Mithridate ont été jusqu'à présent assez négligées. La plus ancienne compilation, celle de Vaillant [5], est remplie d'erreurs qui ont passé, en partie du moins, dans les ouvrages d'ensemble, comme ceux d'Eckhel, de Mionnet, de Visconti et de Charles Lenormant. La publication de Kœhne sur le *Musée Kotschoubey* [6], malgré le luxe du commentaire historique et de l'illustration, n'est guère plus satisfaisante ; j'en dirai autant de la monographie de Vulpert sur les

[1] Imhoof, *Die Münzen der Dynastie von Pergamon*, Berlin, 1884.

[2] *Revue numismatique*, 1886 et 1887.

[3] A. von Sallet, *Beiträge zur Geschichte und Numismatik der Könige des Bosporus und des Pontus*, Berlin, 1866.

[4] Waddington, *Mélanges de numismatique*, 2e série, p. 109 suiv., Paris, 1867.

[5] Foy-Vaillant, *Achaemenidarum imperium* (p. 1-186). Paris, 1725, in-4° et 1728, in-8°.

[6] Koehne, *Description du Musée Kotschoubey*, Pétersbourg, 1857, 2 vol. in-f°.

rois du Pont avant Mithridate Eupator[1]. L'appendice que Clinton[2] a consacré à cette dynastie est, au contraire, une soigneuse et utile réunion de textes, ordinairement bien interprétés, mais il faut venir jusqu'à l'*Histoire du Pont* de M. Edouard Meyer[3] pour trouver enfin une critique sévère des données traditionnelles sur les origines du royaume de Pont et un récit quelque peu détaillé des annales de ce royaume[4].

Toutefois l'ouvrage de M. Meyer n'est exempt ni d'erreurs ni de lacunes; sur plusieurs points, il marque même un recul sur Clinton, et l'auteur n'a pas su ou pu tirer un parti suffisant des données fournies par les médailles. Depuis quelque temps les documents de ce genre se sont singulièrement multipliés. Il y a vingt ans déjà, M. Waddington a commenté avec sa sagacité habituelle les résultats de l'importante trouvaille d'Amasia[5]; plus tard, il a pu acquérir d'autres pièces inédites du Pont et constituer une série de tétradrachmes datés de Mithridate Eupator, qui rivalise de richesse avec celles des collections publiques les mieux fournies. Grâce à l'extrême obligeance de ce savant, que les intérêts de l'État détournent depuis si longtemps de ceux de la science, mais qui ne refuse pas ses encoura-

[1] Vulpert, *De regno Pontico... usque Mithridatem VI*, Münster, 1853.

[2] Clinton, *Fasti hellenici* (2e éd., 1851), tom. III, p. 431 et suiv.

[3] Ed. Meyer, *Geschichte des Königreichs Pontos*, Leipzig, 1879.

[4] Elles avaient été racontées dans l'antiquité par deux auteurs mentionnés chez Syncelle (p. 523, 5): Denys et Apollodore, qui sont, d'ailleurs, complètement inconnus.

[5] *Mélanges de numismatique*, 2e série, p. 1 et suiv.

gements aux plus modestes travailleurs, j'ai pu prendre connaissance de tous ces trésors ; ils m'ont permis de modifier sur plusieurs points et de compléter sur beaucoup d'autres les recherches des numismatistes antérieurs : que M. Waddington en reçoive ici tous mes remerciements.

Je dois aussi renouveler l'expression de ma reconnaissance envers plusieurs savants étrangers, MM. de Sallet, Waldstein, Oreschnikov, Giel, et autres, qui ont singulièrement facilité ma tâche en me communiquant des empreintes de médailles nombreuses confiées à leur garde ou en leur possession.

J'ai pu étudier sur pièces, outre le cabinet de M. Waddington, les collections publiques de Paris et de Londres, les cabinets de MM. Rollin et Feuardent et du regretté Lucien de Hirsch. Je n'ai pas besoin de dire que j'ai dépouillé consciencieusement la plupart des publications anciennes, mais l'expérience m'a appris à me défier de toutes les médailles que l'on ne connaît que par des descriptions antérieures au milieu de ce siècle. Ma conviction est que la numismatique a infiniment plus souffert de publications hâtives et négligentes que de l'absence de toute publication : l'une ne fait qu'ajourner le progrès, les autres égarent les savants sur de fausses pistes qu'ils ont parfois beaucoup de peine à abandonner ensuite.

La partie proprement *numismatique* de ce travail a reçu tous les développements nécessaires; j'ai aussi abordé de front les questions de chronologie et de généalogie dont la solution est indispensable

pour le classement définitif d'une série monétaire. Quant à l'*histoire* proprement dite des rois du Pont, je n'avais pas à m'en occuper ; elle trouvera place d'ailleurs dans un ouvrage sur ***Mithridate Eupator*** auquel je mets actuellement la dernière main. A certains égards le présent mémoire fournit les pièces justificatives des premiers chapitres de ce travail synthétique, d'où les discussions minutieuses de dates et de filiation ont dû être exclues pour n'en pas grossir démesurément le volume.

§ 1.

Avant Mithridate Ctistès.

Je ne reviendrai pas sur la démonstration, que j'ai donnée ailleurs [1], de la non-existence d'un royaume de Pont sous les Perses. La notion même du Pont, considéré comme une division géographique, n'existait pas à cette époque. Il y avait une satrapie de Cappadoce qui comprenait la moitié du futur royaume des Ariarathe et la plus grande partie du futur royaume des Mithridate. Le reste comptait dans le royaume vassal de Paphlagonie, dans la XIX[e] satrapie (peuplades du Paryadrès), dans la satrapie arménienne, ou appartenait aux républiques grecques de la côte. Plusieurs de celles-ci, notamment Cromna, Sinope, Amisus (Pirée) et Trébizonde, ont frappé des monnaies dont je n'ai pas à m'occuper ici ; quant aux satrapes cappadociens, ils n'ont pas, en général, monnayé en leur propre nom. La monnaie

[1] *Rois de Cappadoce*, p. 10.

officielle en circulation était la monnaie royale (dariques d'or, sigles médiques). Cependant, au milieu du IVe siècle, quand les satrapes se rendirent maîtres des villes grecques de la côte de l'Euxin, ils firent figurer leurs noms ou ceux de sous-préfets (tyrans), délégués par eux, sur les monnaies municipales, dont ils conservèrent d'ailleurs les types et les poids. A cette classe de médailles appartiennent : 1° un didrachme (sigle) unique d'Amisus avec une légende araméenne incertaine[1]; 2° de nombreuses drachmes de Sinope, les premières au nom de Datame (en grec), les autres avec des légendes araméennes qui n'ont pas encore été déchiffrées avec certitude. Les dernières de ces drachmes portent le nom d'*Ariarathe*, personnage bien connu, qui se rendit maître de toute la Cappadoce du Nord entre la mort de Darius et celle d'Alexandre ; sa résidence était Gaziura, sur l'Iris, où il frappa également des drachmes dont j'ai déjà parlé[2].

Dans tout cela il n'est pas question des Mithridate ; car je me refuse jusqu'à nouvel ordre à voir un ancêtre des futurs rois du Pont dans le Mithridate qui était satrape de Cappadoce et de Lycaonie au moment du passage des dix mille[3] : le nom, qui

[1] Voici la description de cette monnaie : ארדה (?) Ibex bondissant à g. ℞. Chouette aux ailes déployées, dans un carré creux. *Ar.* 4. 10 gr. 62. *British Museum* (Taylor Combe, pl. XIII, 14. Cf. Six, *Num. Chronicle*, 1885, p. 31). Le type de la chouette prouve à l'évidence que cette pièce est postérieure à la colonisation athénienne d'Amisus (au temps de Périclès).

[2] Sur ces monnaies voir Six, *Sinope*, dans *Num. Chron.*, 1885, et mes *Rois de Cappadoce*, p. 8 suiv.

[3] Xén. *Anabase*, VII, 8, 25. Ce paragraphe est peut-être de Sophénète.

équivaut au grec Apollodore, était, en effet, extrêmement commun chez les Perses. Cependant, la famille des Mithridate existait déjà et jouait même un rôle très en vue au IVe siècle, mais dans une tout autre province de l'empire. Il est question chez Diodore de trois personnages qui se succèdent de père en fils, depuis 425 environ jusqu'à 337, dans une principauté dont il ne donne pas l'indication exacte : Mithridate Ier, Ariobarzane, et Mithridate II[1]. Ces trois personnages, qui descendaient d'un des sept meurtriers du mage[2], sont d'ailleurs bien connus par d'autres sources. Le premier fut l'ami du Platonicien Cléarque, avec le concours duquel il chercha à s'emparer d'Héraclée. Le second fut satrape de Phrygie et se révolta contre le grand roi, de concert avec les Athéniens. Le troisième débuta par le meurtre de Datame, livra son propre père au grand roi, se rallia aux Macédoniens après la conquête d'Alexandre, quitta Eumène pour Antigone et se disposait à trahir celui-ci pour Cassandre, lorsqu'Antigone, averti, le fit périr. C'est à cette occasion que Diodore nous indique enfin la situation de la principauté que cette famille d'intrigants possédait en qualité de fief héréditaire[3] : elle comprenait le port de Cios sur la Propontide et la ville mysienne de

[1] Diodore, XV, 90; XVI, 90; XX, 111.
[2] Polybe, V, 43, 2 ; Diodore, XIX, 40; Florus, III, 5, 1 ; *De vir. ill.* c. 76. Probablement du père d'Orontobate (Ctésias fr. 29, 13, Didot) car Mithridate Ier est fils d'Orontobate (Diog. Laërce, III, 20; correction évidente de Meyer pour ὁ Ῥοδοβάτου. Sur le nom Orontobate cf. L. de Hirsch, *Rev. num.* 1887, p. 89 et suiv.)
[3] Diod., XX, 111. Lire καὶ Καρίνης (Dindorf) et non καὶ Ἀρρίνης.

Cariné. Les petits apanages de ce genre, constitués au profit de nobles perses ou d'émigrés hellènes, n'étaient pas rares à notre époque sur la côte de la mer Égée et de l'Hellespont. En numismatique ils se trahissent presque toujours par la présence de la *mitre* perse sur les types de monnaies locales. On peut la signaler à Teuthrania, à Amastris, etc.; Cios ne fait pas exception à la règle. On connait, en effet, deux monnaies de bronze de cette ville qui appartiennent probablement au IVe siècle.

1° Jeune tête coiffée de la mitre perse.

℞. ΚΙΑΝΩΝ. Massue (et parfois arc dans son étui). Æ. 4 (pl. X, fig. 1).

2° Même droit. ℞. ΚΙΑ. Cantharus, grappe de raisins et épis de blé. Æ. 3.

La massue sur la première de ces monnaies est un souvenir d'Hercule, fondateur légendaire de la ville de Cios.

§ 2.

Depuis Mithridate Ctistès jusqu'à Mithridate Eupator
(281-121 avant J.-C.)

Le dernier dynaste perse de Cios, Mithridate, fils d'Ariobarzane, mis à mort par Antigone à la veille de la campagne d'Ipsus (302 avant J.-C.), laissait un fils également appelé Mithridate, dont Antigone aurait aussi voulu se défaire. Sauvé par l'amitié de Démétrius Poliorcète, ce jeune homme se réfugia en Paphlagonie [1], fortifia une bourgade perdue dans les

[1] Diodore, XX, 111; Appien, *Mith.*, 9. Plutarque (*Démétrius*, c. 4) confond Mithridate, le père, et son fils; cette confusion a exercé une malheureuse influence sur les historiens modernes.

gorges de l'Olgassys, Cimiata [1], et souleva les populations voisines. Il devint ainsi le fondateur d'un État nouveau qui s'étendit sur les deux rives de l'Halys, moitié en Paphlagonie, moitié en Cappadoce. Comme la Paphlagonie intérieure fut bientôt perdue, cet État prit le nom de *Cappadoce pontique*, qui resta, jusqu'à la fin, son titre officiel ; sous Mithridate Eupator, on l'appelait vulgairement royaume de Pont et le nom est resté dans l'usage [2]. Au midi il touchait au royaume de haute Cappadoce ou de Cappadoce propre, fondé la même année que celui de Pont par Ariarathe, fils du satrape de Gaziura.

Mithridate « le fondateur » (Κτίστης) paraît avoir pris le titre royal entre la mort de Lysimaque (juillet 281) et celle de Séleucus (janvier 280), comme l'avait fait, seize années auparavant, son voisin, le dynaste de Bithynie, Zipœtès. Mithridate est appelé roi par Diodore, Memnon et Lucien [3] ; en outre, le chronographe Syncelle [4] assigne au royaume de Pont une durée de 218 ans : en prenant pour *terminus ad quem* la mort de Mithridate Eupator (63 av. J.-C.) on est ramené pour l'origine à l'année 281 ou 280. Mithridate survécut quinze ans à son usurpation ; il mourut en 266 av. J.-C. [5] à l'âge de 84 ans [6].

[1] Strabon, XII, 3, 41.

[2] Je crois avec M. Niese (*Rheinisches Museum*, 1887, XLII, 572 suiv.) que le nom de Pont fut d'abord appliqué à l'*empire* de Mithridate Eupator, qui comprenait, en effet, tout le périmètre de l'Euxin ; il fut ensuite restreint au *royaume* (la Cappadoce pontique) qui formait le noyau de cet empire.

[3] Diodore, *loc. cit.* Memnon, c. 11 ; Lucien, *Macrob.* 13.

[4] Syncelle, p. 523, 5 et 593, 7.

[5] Diodore, *loc. cit.*

[6] Lucien, *loc. cit.* d'après Hiéronyme. On a soupçonné ici aussi

En numismatique, Mithridate Ctistès est représenté, à mon avis, par le statère d'or unique de la collection Waddington, dont voici la description :

Tête casquée de Pallas à droite. ℞. ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ | ΒΑΣΙΛΕΩΣ sur deux lignes verticales séparées par le type. Niké debout à gauche, tenant une palme dans la main droite. En bas, à gauche, la lettre Σ au dessus du monogramme n° 1 (composé de ΜΕ) ; à droite ΚΟ au-dessus de ΓΑ.

Au. 5. Troué. (Trouvé à Ordou, l'ancienne Cotyora.) [Pl. X, fig. 2.]

Les types de cette pièce sont exactement ceux des statères d'Alexandre-le-Grand. Or, si les types des tétradrachmes d'Alexandre ont été imités pendant très longtemps après sa mort, il n'en est pas de même de ceux de ses statères ; en outre, la fidélité absolue de la reproduction et l'ordre des mots de la légende indiquent une époque voisine de la mort du conquérant. Les statères d'Alexandre ont, pour la plupart, la simple légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; sur les dernières émissions de ce prince et sur les premiers statères de Séleucus Nicator et d'Antiochus Soter, on trouve les légendes ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, ΣΕΛΕΥΚΟΥ, ΑΝΤΙΟΧΟΥ Β. Plus tard, l'ordre inverse (ΒΑΣΙΛΕΩΣ Χ...) prévalut universellement et, au moins sur les statères d'or, l'autre ne reparut plus jamais. Le fait que notre statère présente la disposition archaïque ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ suffit donc

une confusion entre le père et le fils. Mais comme Hiéronyme avait raconté la mort de Pyrrhus (272), il peut à la rigueur avoir poursuivi son récit jusqu'à celle du Ctistès (266).

pour l'attribuer à un contemporain de Séleucus I[er]. Le seul autre Mithridate *sans surnom* auquel on puisse songer, Mithridate II, petit-fils du Ctistès, suit déjà sur ses tétradrachmes l'ordre nouveau ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ; il fait d'ailleurs figurer son portrait au droit de ses pièces, dont le revers seul est encore copié sur celles d'Alexandre. Ajoutons qu'à l'époque de ce second Mithridate, contemporain d'Antiochus-le-Grand, le roi du Pont, vassal des Séleucides, ne se serait guère permis de frapper des pièces d'or, symbole de l'indépendance absolue ; un pareil acte d'audace convient bien mieux à l'époque anarchique où vécut Mithridate Ctistès.

Resterait à expliquer les lettres et les monogrammes de notre statère ; mais ici je me récuse. Tout au plus peut-on supposer que les lettres ΓΑ (qu'on retrouvera sur un tétradrachme de Mithridate II) indiquent l'atelier de Gaziura, où paraît avoir été à cette époque la résidence des Mithridate[1].

Mithridate Ctistès eut pour successeur son fils *Ariobarzane*, qu'il s'était associé déjà pendant les dernières années[2]. Le règne de ce second roi du Pont paraît avoir été court et troublé ; il n'a pas laissé de monuments numismatiques.

Memnon[3] raconte la mort d'Ariobarzane immédiatement après l'avènement de Ziaélas, roi de Bithynie, et la guerre d'Antiochus II contre Byzance ;

[1] Strabon, XII, 3, 15, appelle cette ville une ancienne résidence royale, abandonnée de son temps.

[2] Cela résulte de Memnon, c. 16 (année 279) et du fragment d'Apollonius conservé par Etienne de Byzance, *s. v.* Ἄγκυρα.

[3] Memnon, c. 24.

comme ce dernier roi est monté sur le trône en 261 et mort en 246 av. J.-C., on ne se trompera guère en plaçant la mort d'Ariobarzane en 250. Il laissait le trône à un fils en bas âge (παῖς, dit Memnon), Mithridate II, né probablement vers 260. Cette date concorde avec les autres événements connus du règne de Mithridate II : en 241 il figure à la bataille d'Ancyre[1]; il se marie peu après avec la sœur cadette de Séleucus Callinicus[2], et en 222 il a déjà deux filles nubiles, appelées toutes deux Laodice, qui épousèrent l'une son cousin germain Antiochus III le Grand, l'autre Achéus, le dynaste d'Asie-Mineure[3], cousin d'Antiochus. Le tableau généalogique n° 1 indique le degré de parenté entre les princes.

Mithridate II est mentionné pour la dernière fois par Polybe en 220[4], mais il y a lieu de croire que son règne se prolongea fort au delà de cette date et qu'il eut pour successeur, vers 190 seulement, Pharnace, qui règne déjà en 183. En effet, le roi Mithridate, dont nous avons des tétradrachmes, est le prédécesseur *immédiat* de Pharnace, comme le prouvent les pièces à fleur de coin de ces deux princes trouvées dans le même trésor à Amasie, et l'identité des monogrammes ; or le Mithridate de ces pièces est un vieillard ridé, ce qui convient parfaitement à notre Mithridate II, né vers 260. Dans l'intervalle entre 220 et 183 on trouve nommés, il est vrai, deux Mithri-

[1] Eusèbe, éd. Schœne, I, 251.
[2] Eusèbe, *loc. cit.* et Justin, XXXV, 2.
[3] Polybe, V, 43 et 74; VIII, 22.
[4] Polybe, IV, 56 (Siège de Sinope).

date : l'un, vers l'an 202 [1] ; l'autre, vers l'an 200 [2]. Mais le second, qui est mentionné en rapport avec les Lyciens, ne peut être que le fils d'Antiochus le Grand (appelé Mithridate en l'honneur de son grand-père maternel) qui, d'après Tite-Live, fut précisément chargé par son père, en cette année, de conquérir la Cilicie, la Lycie et la Carie [3]. Quant à l'autre, la définition même de Polybe prouve qu'il n'appartenait pas à la famille de Pont : c'était, dit l'historien, un fils de la sœur d'Antiochus le Grand. Peut-être Séleucus Callinicus, au moment où il mariait ses sœurs aux rois de Pont et de Cappadoce, avait-il donné sa fille, pour un motif politique semblable, à un dynaste demi indépendant de la Petite-Arménie [4] ; le fils, né de cette alliance, serait le personnage nommé par Polybe et l'on comprend ses prétentions sur la ville d'Arsamosata, située entre le Tigre et l'Euphrate, dans le pays plus tard appelé Sophène. Il est peut-être identique au satrape de Petite-Arménie, Mithridate, qui figure trente ans plus tard comme allié de Pharnace [5].

Voici la description des tétradrachmes de Mithridate II, qui appartiennent tous aux dernières années de son règne :

[1] Polybe, fr. VIII, 25 (Didot).
[2] Agatharchidas, fr. 11 (F. H. G. III, 194 *b*).
[3] Tite-Live, XXXIII, 19.
[4] Strabon atteste que la Petite Arménie eut toujours des dynastes autonomes (XII, 3, 28). Deux des dynastes arméniens mentionnés au IIIe siècle, Ardoatès (Artavasde) qui restaure Ariarathe II (Diodore, XXXI, 19) et celui chez lequel se réfugie Ziaélas (Memnon, c. 24), appartiennent sans doute à la Petite Arménie.
[5] Polybe, XXVI, 6.

Tête du roi diadémée à droite. Il est ridé et barbu. Bout de vêtement à la naissance du cou.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ sur deux lignes verticales séparées par le type. Zeus aétophore à gauche assis sur son trône. Sous le bras droit tendu, astre et croissant. Dans le champ, monogrammes divers.

AR 8. Poids moyen : 17 gr. 10. (Pl. X, fig. 3.)

Variétés.

Monogramme 1 (composé de ΚΑΙ) — Paris (2 exemplaires). Pétersbourg[1].

— 2 (ΓΑ). — Berlin.

— 3 (ΜΕ) entre les pieds du trône, 4

— (ΑΡ) et la lettre Α à droite de la lance. — Berlin.

— 3, 4 et la lettre Β. — Catalogue Bompois, n° 1304. = Waddington, *Mélanges*, II, 1, fig. 1. Trouvaille d'Amasia. Actuellement à Moscou.

— 3, 4 et 5 (ΑΕ ou ΑΕ?). — Berlin.

— 3, 6 (ΑΣ) et la lettre Α. — Collection Hirsch.

— 3 et 7 (ΑΖ). — Londres.

Mionnet donne encore (*Supp.* n° 7) d'après Sestini (*Lett. num.*, VI, 36), un exemplaire avec ΚΑΙ, Μ et ΚΟ qui me paraît suspect ou mal décrit.

Le style et la fabrique de ces pièces rappellent tout à fait les tétradrachmes d'Ariarathe III de Cappadoce, contemporain de notre Mithridate. Le revers est encore copié sur les tétradrachmes d'Alexandre,

[1] Il existe un coin faux de cette pièce par Becker.

mais le droit est un portrait, et un portrait assez réaliste. Le symbole accessoire du revers (astre et croissant) figurera désormais sur toutes les monnaies de la dynastie, à travers tous les changements du type principal, qui varie à chaque règne. Ce symbole, assez répandu dans l'antiquité comme dans l'art oriental moderne, a été diversement interprété. On y a vu tantôt, avec les alchimistes grecs, la conjonction de Vénus avec la lune, tantôt, d'après les égyptologues, une double représentation de la lune, vue dans son plein et à son premier quartier. L'explication la plus probable est celle qui voit dans notre emblème l'association du Soleil et de la Lune, astres qui, d'après Hérodote [1], jouaient un grand rôle dans la religion populaire des Perses. Les Mithridate, qui professaient la religion iranienne, trouvèrent d'ailleurs le culte de ces astres déjà répandu en Cappadoce : Strabon mentionne un Apollon Cataonien, c'est-à-dire un dieu solaire, et un *Mèn* (c'est-à-dire *Lunus*), adoré près de Cabira ; quelques-uns même assimilaient à Séléné la grande déesse de Comana, *Mâ* [2]. De bonne heure, l'Apollon indigène dut être confondu avec l'Apollon Perse (Mithras) et la Séléné avec Anaïtis. On comprend dès lors l'adoption par les Mithridate de ces armes doublement nationales. Si je ne craignais pas de tomber dans la subtilité, je rappellerais aussi un passage d'Hérodote où les Mages disent à Xerxès que le Soleil est le dieu des Grecs et la Lune la déesse des Perses [3] : on pourrait alors

[1] Hérodote, I, 131.
[2] Strabon, XII, 2, 5; XII, 3, 31. Plutarque, *Sylla*, 9.
[3] Hérodote, VII, 37.

voir dans l'emblème des Mithridate une allégorie vraiment heureuse de cette alliance de l'héllénisme et du persisme, qui fut le trait caractéristique de notre dynastie.

Le successeur de Mithridate II, Pharnace, est mentionné pour la première fois en 183 av. J.-C., [1] pour la dernière fois pendant l'hiver 170-69 [2]. Il peut être monté sur le trône quelque temps avant la première de ces dates, mais la seconde paraît bien marquer l'année de sa mort, car Polybe, dans le fragment en question, porte sur lui un jugement moral qui est dans le ton ordinaire de ses notices nécrologiques [3]. Au reste, en 156, le Pont a déjà pour roi un Mithridate [4].

Pharnace a laissé des pièces d'argent, tétradrachmes et drachmes attiques, qui ont les unes et les autres les types suivants [5] :

Tête du roi diadémée à droite. Sur les premiers exemplaires il porte de légers favoris ; sur les derniers (pièces au foudre), il est imberbe.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ|ΦΑΡΝΑΚΟΥ sur deux lignes verticales séparées par le type. Personnage mâle, debout, vu de face. Il est vêtu d'une tunique, d'un manteau et de jambières, et coiffé d'une sorte de mitre qui tombe à gauche. Sous le bras gauche, il porte un caducée et une corne d'abondance ; de la main droite,

[1] Polybe, XXIV, 10.
[2] Polybe, fr., XXVII, 15.
[3] Cf., le jugement analogue sur Prusias II, fr. XXXVII, 2.
[4] Polybe, XXXIII, 10.
[5] Les doubles statères d'or de Pharnace qu'on trouve dans certains cabinets, sont moulés sur le tétradrachme Hunter (Waddington).

il tend un cep de vigne à une biche. Dans le champ, à gauche, astre et croissant. (Sur certains exemplaires, au-dessus du type, un foudre.) Dans le champ, à droite, un ou plusieurs monogrammes.

AR. 8 (poids moyen : 17 grammes) ou 4. (Pl. X, fig. 4.)

Variétés.

a) *Tétradrachme.*

Sans foudre :

Mon. 1 (ΜΕ), 2 (ΑΡ) et la lettre B. — (Trouvaille d'Amasia) Londres, Berlin.

— 1, 3 (ΑΙ ?) et B. — Paris.

— 4 (ΜΗΤΡ). — Berlin.

— 5 (ΠΙΜ?). — Coll. Hirsch.

Avec foudre :

Mon. 6 (ΠΙΣ?). — Coll. Hunter (troué). Pétersbourg.

Mon. 7 (AB ?), indistinct. — Moscou.

b) *Drachme.*

Mon. 5. — Coll. Hirsch.

— 1 et la lettre Ξ. — Coll. Waddington.

La tête de Pharnace est, comme celie de son père, un portrait réaliste ; sa physionomie canine illustre le jugement sévère de Polybe sur son caractère : *Φαρνάκης πάντων τῶν προτοῦ βασιλέων ἐγένετο παρανομώτατος.* La suppression du vêtement à la naissance du cou indique un art plus libre ou un changement dans le costume, devenu plus hellénique. J'ai constaté un progrès semblable entre les tétradrachmes d'Ariarathe III de Cappadoce et ceux d'Ariarathe IV Eusèbe. — Le type du revers est inexpliqué. C'est une figure *panthée*

qui réunit les attributs d'Hermès, de Dionysos et de Tyché. On ne peut s'empêcher de songer, avec Le Blond, à ce dieu lunaire adoré à Améria (près de Cabira) et qui, d'après Strabon, s'appelait Μὴν Φαρνάκου, « le Lunus de Pharnace »[1]. Il est vrai que notre figure n'a rien d'un dieu lunaire, mais peut-être Pharnace avait-il transformé, à son usage, la divinité d'Améria qui lui devait, sans doute, son surnom[2]. La formule du serment prêté par les rois de Pont à leur avènement, fut désormais : « Par la fortune du Roi et le Mèn de Pharnace. » Quant au foudre, qui surmonte le type sur les derniers exemplaires, il commémore sans doute la conquête de Sinope (183).

J'ai déjà signalé l'identité des monogrammes du tétradrachme de Pharnace et de celui de Mithridate trouvés à Amasia. Cette identité prouve que le monogramme n° 1, où l'on aurait pu être tenté de chercher une année régnale (la 45e de Mithridate), n'exprime rien de pareil.

Pharnace eut pour successeur — au plus tôt en 169, au plus tard en 156 avant J. C. — un roi appelé Mithridate. Les historiens modernes ont ordinairement identifié ce roi avec le père de Mithridate Eupator, Mithridate Evergète, qui régna jusqu'en 121 ; on faisait d'ailleurs de lui, conformément à la vraisemblance et à un texte de Justin, le fils de Pharnace ; enfin on lui attribuait le tétradrachme sui-

[1] Strabon, XII, 3, 31.

[2] Il est vrai encore qu'un Pharnace figure déjà parmi les ancêtres légendaires des rois de Cappadoce (Diod., XXXI, 19). Mais qui prouve qu'il n'a pas été inséré dans notre liste précisément à l'époque du vrai Pharnace, pour justifier les prétentions de celui-ci sur la Cappadoce ?

vant, publié par Vaillant, dont je reproduis la description :

Caput diadematum regis (sur la figure : tête *laurée* à droite !)

℞. *Figura barbata stans, capite modio insignito, et divinitatis pallio amicta, dextra aquilam, sinistra sceptrum* (sur la figure : palme) *transversum gerit.* **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ** *et in aera litterae numerales* **ΓΟΡ** (173) *et infra monogramma ex* **ΜΚ**.

Ex cimelio cardinalis Maximi.

Cette pièce n'a jamais été revue depuis Vaillant ; elle porte d'ailleurs en elle-même la preuve de sa fausseté : non seulement les types sont inintelligibles et la description contredit la figure, mais encore l'indication d'une époque trahit la main du faussaire : car les premières monnaies de Mithridate Eupator n'étant pas encore datées, celles de son père Evergète n'ont certainement pas pu l'être[1]. Personne d'ailleurs ne soutient plus aujourd'hui l'authenticité du tétradrachme de Vaillant; en outre, deux découvertes récentes sont venues anéantir la théorie classique sur la filiation de Mithridate Evergète. L'une est l'inscription bilingue du roi Mithridate Philopator Philadelphe, trouvée à Rome, et que j'ai déjà publiée dans la *Revue numismatique*[2]; l'autre est le tétradrachme de ce même roi, dont on connaît aujourd'hui quatre exemplaires. Comme l'inscription atteste que le roi en question était allié des Romains et qu'on sait par Appien qu'Evergète fut le premier roi du Pont qui fit

[1] On serait tenté de croire que notre pièce est un tétradrachme bithynien ou arsacide démarqué.

[2] 2e trim. 1887. Je me permets de la replacer sous les yeux du

alliance avec Rome, l'identité de Philopator Philadelphe et d'Evergète peut être considérée comme prouvée. D'autre part, comme cette même inscription nous apprend que Mithridate Philopator Philadelphe (Evergète) était *fils du roi Mithridate*, c'est-à-dire, de Mithridate II, on voit que Pharnace eut pour successeur non son *fils*, comme on le croyait jusqu'à présent, mais son *frère*.

Je donne, sans autre commentaire, la description du tétradrachme :

Tête du roi, diadémée et quelquefois barbue, à droite.

℞. **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ | ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ** sur quatre lignes verticales séparées en deux groupes par le type. Persée nu, debout et

lecteur, en profitant des corrections récemment proposées par M. Mommsen :

Rex Metradates Pilopator et Pil]adelpus regus Metradati f.
poplum Romanum amicitiai e]t societatis ergo quae jam
inter ipsum et Romanos optin]et. Legatei coiraverunt
Nemanes Nemanei f. et Ma]hes Mahei f.
Βασιλεὺς Μιθραδάτης Φιλο]πάτωρ καὶ Φιλάδελφος
βασιλέως Μιθραδάτ]ου τὸν δῆμον τὸν
Ῥωμαίων φίλον καὶ] σύμμαχον αὐτοῦ
εὐνοίας καὶ εὐεργεσίας] ἕνεκεν τῆς εἰς αὐτὸν
πρεσδευσάντων Ναιμά]νους τοῦ Ναιμάνους
Μάου τοῦ Μάου].

Aux arguments épigraphiques que j'ai fait valoir récemment (*Rev. num.*, 1888 1er trim.) pour placer cette inscription au moins au temps des Gracques, quoiqu'elle soit encastrée dans un mur où figurent des inscriptions du temps de Sylla, je puis ajouter aujourd'hui que la dédicace des Lyciens, découverte au même endroit (C. I. G. 5880 = C. I. L. I, 589 et VI, 372), indique par son contenu même qu'elle appartient à l'année 168, époque où les Romains, pour punir Rhodes de son attitude dans la guerre de Persée, affranchirent la Lycie. Cf. Treuber, *Geschichte der Lykier* Stuttgart, 1887, p. 168.

de face, le manteau flottant sur les épaules ; il est coiffé d'une sorte de casque et porte des ailerons aux pieds. La main droite tient la tête de la Gorgone, la main gauche la *harpé* levée. Au-dessus, astre et croissant.

AR. 8 (Pl. X, fig. 5).

Variétés.

Sans monogramme : Berlin, Cabinet Waddington (cassé).

Avec le monogramme n° 1 (ΠΑΣ) : Paris et un exemplaire dans le commerce.

Le portrait, d'un relief saisissant, offre une ressemblance frappante avec la tête de Mithridate II et un air de famille incontestable avec le Pharnace. Le type du revers est absolument calqué comme mouvement sur le « dieu panthée » de Pharnace ; le choix du héros Persée s'explique par la légende, déjà connue d'Hérodote [1], qui faisait de Persée, ou plutôt de son fils Persès, la tige de la nation perse. On sait d'ailleurs que les symboles perséens sont fréquents sur les bronzes des villes pontiques (Amisus, Cabira, Comana, Chabaca) contemporains des derniers Mithridate.

On peut faire et on a fait à mon identification de Mithridate Philopator Philadelphe avec le Mithridate Evergète des historiens trois objections auxquelles je dois répondre brièvement :

1° La différence des surnoms ; celui d'Evergète est

[1] Hérodote, VII, 150.

transmis non seulement par Appien et Strabon, mais encore par une inscription délienne[1].

Je réponds que le surnom *Evergète*, le « Bienfaiteur, » tant qu'il n'a pas été une épithète de style (comme sur les monnaies arsacides), n'a pu être porté par un roi qu'après que celui-ci l'avait justifié par des *bienfaits ;* en réalité on ne s'arroge pas soi-même un pareil surnom, on le reçoit de la reconnaissance des villes, des peuples et des temples qu'on a obligés ; et si le prince qui le reçoit a, dès son avènement, adopté un autre surnom plus banal dans sa titulature officielle, on comprend que, tout en acceptant l'épithète louangeuse qui lui était décernée, il n'ait rien changé, au moins sur ces monnaies, aux surnoms auxquels le public était habitué. C'est ainsi que Mithridate *Eupator* n'a jamais fait figurer sur ses médailles son surnom de *Dionysos ;* c'est ainsi que Nicomède II Epiphane, roi de Bithynie, continua à s'appeler *Epiphane* sur ses tétradrachmes, même après qu'il eut reçu le surnom d'Evergète, attesté par Licinianus[2]. Ce dernier exemple est tout à fait concluant.

2° On a vu que, d'après l'inscription du Capitole, Mithridate Philopator Philadelphe est *fils de Mithridate II;* or, d'après Justin, Mithridate Évergète était *fils de Pharnace*. En effet, dans le grand discours en style indirect que Justin a emprunté textuellement à Trogue Pompée, Mithridate Eupator (fils d'Evergète) s'exprime ainsi : *Sic et avum suum Pharnacem per*

[1] Appien, *Mith.*, 10; Strabon, X, 4, 10. C. I. G., II, 2276.
[2] Licinianus, éd. Bonn., p. 37.

cognitionum arbitria succidaneum regi Pergameno Eumeni datum[1]. Et un peu plus haut : *Phrygiam, quam proavo suo Mithridati Seleucus Callinicus in dotem dedisset*[2]. Si Eupator est le petit-fils de Pharnace et l'arrière-petit-fils de Mithridate II, son père Évergète est le fils de l'un et le petit-fils de l'autre, et ne peut être identique avec Philopator.

L'argument serait décisif si Trogue Pompée avait été bien au courant de l'histoire des premiers rois du Pont, mais cette histoire était fort oubliée à son époque et j'ai déjà relevé bien des erreurs dans cette partie du travail de Justin. Très probablement Trogue Pompée, en rédigeant son abrégé de l'histoire du Pont [3], aura transcrit une *liste* de rois qui lui était fournie par un chronographe grec, liste ainsi conçue :

1. Mithridate Ctistès;
2. Ariobarzane;
3. Mithridate II;
4. Pharnace;
5. Mithridate Evergète;
6. Mithridate Eupator.

Puis, quand il composa son grand discours en style indirect, il jeta les yeux sur cette liste, et, oubliant que les n°s 4 et 5 étaient frères, confondit l'ordre des *règnes* avec celui des *générations :* de là son erreur.

3° En identifiant Philopator et Évergète, on est amené à attribuer à Mithridate II et à son fils puîné

[1] Justin, XXXVIII, 6.
[2] Justin, XXXVIII, 5.
[3] Prol., 37 : *repetitis regum Ponticorum originibus, ut ad ultimum*, etc.

une longévité et une virilité bien extraordinaires. Entre la naissance du premier (vers 260) et la mort du second (121), près de 140 ans se seraient écoulés! On trouverait difficilement un second exemple pareil dans l'histoire des dynasties anciennes et modernes : entre la naissance d'Henri VIII et la mort d'Élisabeth, il n'y a que 112 ans; entre la naissance de Louis XIII et la mort de Louis XIV, 114 ans; entre la naissance de Frédéric Guillaume III et la mort de Guillaume I[er] (la succession des règnes est ici tout à fait analogue à celle que j'ai supposée dans le Pont), 117 ans. Il y a encore loin de ces chiffres aux 140 ans ci-dessus! Ajoutez qu'Évergète, mort en 121 de mort violente, ne peut guère être né plus tôt que 195; son père, qui avait eu ses premiers enfants (les Laodice) à 20 ans, aurait donc eu ce fils à 65 ans. Et Évergète lui-même laisse à sa mort, d'après Strabon, deux fils dont l'aîné n'a que 11 ans !

Cette objection serait la plus sérieuse de toutes si l'on avait affaire à une famille ordinaire ; mais il faut tenir compte des *antécédents* et des *subséquents* qui tendent à démontrer que les faits de longévité et de virilité prolongée de ce genre étaient fréquents chez les Mithridate. Le premier Mithridate, le fils d'Orontobate, avait, en 406, un fils en âge de remplir une mission diplomatique [1]; il devait donc lui-même être né vers 450, et il meurt en 363, soit à 87 ans. Son fils, Ariobarzane, né vers 425, meurt (de mort violente) en 337, soit à 88 ans [2]. Le fils d'Ariobarzane, Mithri-

[1] Xénophon, *Hell.*, I, 4, 7.
[2] Diodore, XVI, 90.

date de Cios, tue Datame sous le règne d'Artaxercès Mnémon, c'est-à-dire avant 362 [1]; il doit donc être né vers 382, et il est tué en 302, soit à 80 ans. Nous savons déjà que son fils, Mithridate Ctistès, mourut en 266, âgé de 84 ans. Enfin, Mithridate Eupator, qui se suicida à l'âge de 69 ans, laissait à côté de fils de 40 ans (il en aurait eu même de plus âgés, s'il ne les avait tués) des enfants en très bas âge [2]. De tout cela il résulte que les Mithridate étaient une race extraordinairement trempée et qu'il n'y a rien d'absurde à admettre que Mithridate II et Mithridate III aient vécu l'un et l'autre plus de 70 ans et eu des enfants à 65 ans [3].

J'ajoute enfin que la théorie qui identifie Evergète et Philopator est seule conforme au texte d'Appien dont il sera question tout à l'heure, et d'après lequel le Pont aurait eu six rois seulement, depuis Ctistès jusqu'à Eupator, les extrêmes compris.

Mithridate Philopator Philadelphe (Evergète) fut assassiné par ses courtisans en 121, ou au plus tard en 120, après un règne glorieux de près de 50 ans; la date résulte des indications concordantes de Strabon et d'Appien sur la durée du règne de son fils Eupator [4]. Strabon raconte que, en vertu d'un testament vrai ou supposé d'Evergète, le pouvoir royal

[1] Nepos, *Datame*, c. 10. Polyen, VII, 29.
[2] Appien, *Mith.*, 108.
[3] Sera-t-il permis de faire observer que la conduite ultérieure de la femme d'Evergète permet de révoquer en doute la légitimité de ses deux fils? En fait, la tête d'Eupator n'offre aucune ressemblance avec celle de son prétendu père.
[4] Appien, *Mith.*, 112. Strabon, X, 4, 10.

fut partagé entre sa veuve et ses deux fils, Mithridate *Eupator* et Mithridate *Chrestos*[1]. En réalité, la veuve fut la véritable souveraine, s'entoura des assassins de son mari et réduisit Eupator à fuir dans les bois d'où il revint, d'après Justin, au bout de sept ans pour la jeter dans une prison où elle périt (114).

Pendant ces sept ans, la veuve d'Evergète s'était si bien considérée comme reine absolue qu'elle frappa monnaie en son nom et à son effigie, sans même y associer, comme ses contemporaines et émules Nysa de Cappadoce et Cléopâtre de Syrie[2], le portrait de son fils ou de ses fils. La preuve de ce fait nous est fournie par le tétradrachme suivant, dont un exemplaire unique est en la possession de M. Waddington :

Tête de reine diadémée et voilée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ [Λ]ΑΟΔΙΚΗΣ sur deux lignes verticales séparées par le type. Pallas debout, de face, appuyée sur sa lance, qu'elle tient de la main droite.

AR. 8 (Pièce cassée en haut et maladroitement restaurée). (Pl. X, fig. 6.)

La provenance et la fabrique de ce tétradrachme ne peuvent laisser aucun doute sur l'attribution. Il nous donne le nom, jusqu'à présent inconnu, de la mère du grand Mithridate : elle s'appelait Laodice, comme ses deux filles qui épousèrent l'une, Ariarathe VI Épiphane, l'autre, son propre frère Eupator. Le nom Laodice est particulièrement commun dans la famille des Séleucides (à cause de la mère de Sé-

[1] Ce dernier surnom est fourni par une dédicace délienne (C. I. G., 2277, rectifié d'après *Bull. corr. hell.*, I, 86).

[2] Celle-ci a cependant frappé quelques rares médailles à sa seule effigie, en 125 (Cat., Brit. Museum, *Seleucids*, pl. XXIII, 1).

leucus Nicator qui s'appelait ainsi[1]) ; et en effet, on savait déjà par Justin que la mère de Mithridate appartenait à cette famille.[2] On peut même, je crois, préciser son identité. Neuf ans après que Démétrius Soter eut détrôné et tué son cousin Antiochus V Eupator, fils d'Antiochus Epiphane (162 av. J.-C.), la fille d'Epiphane, Laodice, vint à Rome, sous la conduite de son tuteur Héraclide, accompagnée d'un adolescent nommé Alexandre qu'on donnait pour un second fils d'Epiphane[3]. Ce dernier n'était en réalité, malgré l'accueil favorable qu'il reçut du Sénat, qu'un imposteur, fils de Bala ; mais la légitimité de Laodice ne paraît pas avoir été contestée. C'est elle, à mon avis, qu'épousa Mithridate Evergète, pour faire sa cour au sénat romain. Il était d'ailleurs le grand oncle de Laodice (on se souvient qu'Antiochus le Grand, aieul de celle-ci, avait épousé la sœur de notre Mithridate), et il y avait au moins vingt-cinq ans de différence entre les deux conjoints : une union aussi mal assortie ne pouvait que mal finir. Ajoutons que le surnom d'*Eupator*, donné au fils aîné issu de ce mariage, vient confirmer mon hypothèse : il faut y voir un pieux hommage à la mémoire du petit roi, frère légitime de Laodice, immolé par Démétrius Soter[4].

[1] Justin, XV, 4.

[2] *Majores maternos a Magno Alexandro ac Nicatore Seleuco.* (Justin = Trogue Pompée, XXXVIII, 7.) Alexandre figure ici *honoris causa*, comme Cyrus parmi les ancêtres paternels.

[3] Polybe fr., XXXIII, 14 et 16.

[4] On peut aussi rappeler que le type de la Pallas, adopté par Laodice, figure sur plusieurs monnaies d'Alexandre Bala, mais je n'ajoute aucune importance à ce rapprochement.

Avant de passer à l'examen des monnaies de Mithridate Eupator, je dois dire un mot sur le nombre des rois de Pont jusques et y compris ce prince. Nous trouvons à cet égard chez les auteurs des indications très divergentes :

1° Appien, au début de son Mithridate, s'exprime ainsi, après avoir raconté la fondation du royaume de Pont par le Ctistès : *ἀρχὴν παισὶ παρέδωκεν· οἱ δ'ἦρχον, ἕτερος μεθ' ἕτερον, ἕως ἐπὶ τὸν ἕκτον ἀπὸ τοῦ πρώτου* [1] *Μιθριδάτην, ὃς Ῥωμαίοις ἐπολέμησεν.*

D'après l'interprétation ordinaire, ce passage signifie qu'il y aurait eu six rois du Pont jusques et y compris Eupator : Appien considère le mot *Mithridate* comme synonyme de *roi de Pont*, absolument comme *Ptolémée* était synonyme de *roi d'Égypte*. Cette interprétation est d'accord avec la liste que j'ai dressée. M. Meyer, au contraire, à l'exemple de Schweighaeuser, traduit le passage d'Appien littéralement : « jusqu'à Mithridate VI, » supposant qu'Appien a pu savoir que deux rois de Pont ont porté un autre nom que Mithridate (Ariobarzane et Pharnace). Mais cette hypothèse s'accorde bien mal avec l'ignorance manifeste d'Appien sur les premiers temps du royaume de Pont : il s'imagine que les rois du Pont et de la Cappadoce descendent les uns et les autres de Mithridate Ctistès ! [2] D'ailleurs, quand on fait

[1] Ἕκτος ἀπὸ τοῦ πρώτου signifie bien le sixième roi *y compris le terminus a quo*. C'est ainsi que dans la chronique d'Eusèbe (I, 210, Schœn.), le *premier* athlète qui, après Hercule, ait remporté le double prix de la lutte et du pancrace à Olympie est ainsi désigné : Κάπρος Ἠλεῖος πάλην καὶ παγκράτιον ἐνίκα μεθ' Ἡρακλέα καὶ ἀναγράφεται δεύτερος ἀφ' Ἡρακλέους.

[2] App., *Mith.*, 9, *ad fin.*

d'Eupator le sixième Mithridate, on est obligé d'intercaler violemment *deux* Mithridate, pour lesquels il n'y a de place ni avant ni après Pharnace, et qui n'ont laissé de trace ni dans la numismatique ni dans l'histoire.

2° Le même Appien, à la fin de son *Mithridate* (§ 112), récapitulant la vie d'Eupator, s'exprime ainsi : ὁ Μιθριδάτης ἀπέθνησκεν, ἑκκαιδέκατος ὢν ἐκ Δαρείου τοῦ Ὑστάσπου Περσῶν βασιλέως, ὄγδοος δ' ἀπὸ Μιθριδάτου τοῦ Μακεδόνων ἀποστάντος τε καὶ κτησαμένου (Gelen et Palmerius : κτισαμένου) τὴν Ποντικὴν ἀρχήν.

Ici donc Eupator est non plus le sixième, mais le huitième descendant de Ctistès, ce qui paraît d'accord avec le calcul de M. Meyer. Ce texte d'Appien semble d'ailleurs confirmé par celui de Plutarque dans la vie de *Démétrius* (ch. IV) qui, après avoir raconté *l'hégire* de Mithridate Ctistès, poursuit ainsi : καὶ (παρέσχε) τὸ τῶν Ποντικῶν βασιλέων γένος ὀγδόῃ που διαδοχῇ παυσάμενον ὑπὸ Ῥωμαίων. Il y a donc contradiction flagrante entre ces textes et le premier renseignement d'Appien; mais je crois que ces derniers textes n'ont pas la valeur du premier, et que ni Appien, ni Plutarque n'avaient sous les yeux, en les écrivant, une liste authentique des rois de Pont. Ils partaient simplement de cette idée, très-ordinaire chez les historiens anciens, que la durée normale d'une génération est de trente ou trente trois ans; or entre l'hégire du Ctistès (302 av. J.-C.) et la mort d'Eupator (63) il y a deux cent trente ans, c'est-à-dire presque exactement huit générations de trente ans : ils en concluaient qu'il y avait en aussi huit règnes. Ce qui confirme cette interpré-

tation, c'est l'indication parallèle d'Appien d'après laquelle il y aurait eu seize générations depuis Darius jusqu'à Mithridate Eupator. Darius monte sur le trône en 521, Eupator meurt en 63 : différence 458 ans, ce qui correspond environ à seize générations [1].

3° On lit chez le chronographe George Syncelle, immédiatement après la mention du poète Aratus, contemporain d'Antigone Gonatas (il florissait vers 277 av. J.-C.) *Οἱ βασιλεῖς Ποντίων δέκα κατὰ τούτους ἦρξαν τοὺς χρόνους, διαρκέσαντες ἔτη σιη'* (218 ans) et plus loin : *τῷ ευπ' ἔτει* (an 21 av. J.-C.) *ἡ τῶν Βιθυνῶν η' βασιλέων ἀρχὴ ἐπαύσατο... ὁμοίως δὲ καὶ ἡ τῶν Ποντικῶν ι' βασιλέων.*

La date donnée pour l'extinction de la dynastie pontique est absurde, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter, d'autant plus qu'elle est en contradiction avec la durée, sans doute exacte, de 218 ans assignée à la dynastie. Quant aux « dix rois » de Syncelle, j'avoue n'y rien comprendre, à moins qu'on n'admette que la source copiée par lui (Diodore ?) considérât comme rois les trois dynastes de Cios : Mithridate fils d'Orontobate, Ariobarzane le satrape, et Mithridate, le meurtrier de Datame [2] ? En ajoutant à ces trois dynastes les six rois de Pont et la reine Laodice, on trouve bien le chiffre dix. Peut-être, au lieu de Laodice, faut-il compter Pharnace II.

[1] Pour Clinton, les 8 rois de Plutarque et d'Appien comprendraient Pharnace II et son fils Darius (mis sur le trône du Pont par Antoine pendant quelques années). Mais ces deux rois n'ont jamais pu être considérés comme légitimes et n'ont régné d'ailleurs que sur une faible partie des possessions de Mithridate.

[2] En effet, chez Diodore, ces trois personnages sont qualifiés de rois. (Diod., XV, 90 et XVI, 90.)

On voit d'après cette discussion que le premier texte d'Appien est le seul qui mérite une sérieuse considération, précisément parce qu'il est en désaccord avec la théorie ordinaire des générations; ce texte confirme pleinement les résultats qui nous ont été fournis par les indications occasionnelles des historiens, les inscriptions et les médailles Enfin — *last not least* — Hamilton et M. Georges Perrot ont constaté que la nécropole royale d'Amasia compte quatre tombes achevées et une qui est commencée seulement. Les quatre premières sont celles du Ctistès, d'Ariobarzane, de Mithridate II et de Pharnace; la cinquième est celle de Mithridate Evergète, qui l'avait préparée sans doute de son vivant, mais fut enseveli à Sinope, comme son fils Eupator[1].

§ 3.

Mithridate Eupator (121-63 av. J.-C.).

Le dernier roi du Pont, Mithridate Eupator, fils aîné de Mithridate Evergète, monta sur le trône en 121 ou 120 avant J.-C., à l'âge de onze ans. Pendant la minorité du jeune roi, le pouvoir fut exercé par sa mère Laodice qui, comme on l'a déjà vu, frappa la monnaie à sa propre effigie. En 111, Eupator saisit les rênes du pouvoir et se débarrassa de sa mère, puis de son frère cadet, Mithridate *Chrestos*, que le testament d'Evergète lui avait associé. Les premières années du nouveau règne furent remplies par des guerres et des négociations heureuses, qui rendirent

[1] Pour Eupator, cf. Appien, *Mith.*, 113.

Mithridate maître ou suzerain de la plus grande partie du périmètre oriental et septentrional de l'Euxin (Petite Arménie, Colchide, Chersonèse Taurique). Vers 105, le jeune roi fit un voyage de reconnaissance dans l'Asie Mineure, se ligua avec son voisin Nicomède II de Bithynie et s'empara, de concert avec lui, de la Paphlagonie et de la Galatie. Cependant les alliés se brouillèrent à propos de la Cappadoce, qu'ils convoitaient l'un et l'autre; après plusieurs révolutions, ce royaume finit par leur être arraché à tous deux pour échoir au protégé de Rome, Ariobarzane Ier. Nicomède et Mithridate durent restituer leurs conquêtes (97).

Pendant la *seconde période* du règne, Mithridate travaille d'abord sourdement, puis ouvertement, à chasser les Romains de l'Asie Mineure. Il s'allie avec Tigrane, roi d'Arménie, qui ramène en Cappadoce un prête-nom de Mithridate, Gordios, mais le propréteur de Cilicie, Sylla, restaure bientôt Ariobarzane (92). Peu après, profitant des embarras de Rome, alors absorbée par la guerre sociale, Mithridate remplace de nouveau Ariobarzane par son propre fils Ariarathe (Eusèbe Philopator) ; il chasse également le nouveau roi de Bithynie, Nicomède III Philopator, et installe à sa place le bâtard Socrate. L'année suivante (89), les Romains restaurèrent les rois légitimes, mais la frivole aggression de Nicomède contre Mithridate déchaîna la *première guerre avec Rome* (88). En quelques mois, toutes les armées des Romains et de leurs alliés furent détruites, l'Asie Mineure conquise en entier, les 80,000 résidents de langue italienne égorgés en un seul jour.

De 88 à la fin de 85 (*troisième période*), Mithridate est le maître incontesté de toute l'Asie Mineure; sa résidence est à Pergame. L'un de ses fils, Mithridate, gouverne, en qualité de vice-roi, les anciennes provinces (Pont, Colchide, Bosphore); l'autre, Ariarathe, déjà roi de Cappadoce, conquiert la Thrace et la Macédoine ; le meilleur général du roi, Archélaos, occupe les îles de l'Archipel, la Grèce propre, et établit son quartier général à Athènes, où le philosophe Aristion a provoqué une révolution en faveur de Mithridate. Mais la prise d'Athènes par Sylla (1er mars 86), les défaites des généraux de Mithridate à Chéronée, à Orchomène, à Milétopolis, enfin le soulèvement général des populations asiatiques, mettent fin à l'éphémère restauration de la monarchie achéménide; par le traité de Dardanus (hiver 85-4), Mithridate est rejeté dans ses frontières de 89.

La *quatrième période* du règne est celle de la guerre défensive contre Rome, de la lutte pour l'existence. Mithridate repousse d'abord l'agression inconsidérée du propréteur d'Asie, Muréna, rétablit son autorité dans le Bosphore et la Colchide insurgés, refait son armée et reconstitue un faisceau d'alliances. A la fin de 74, le testament du dernier Nicomède, qui lègue ses états au peuple romain, rallume la guerre. La victoire de Chalcédoine (73) livre à Mithridate la Bithynie; mais la tactique prudente de Lucullus, la résistance opiniâtre de Cyzique, le terrible hiver 73-2 détruisent l'armée d'invasion; bientôt Mithridate est relancé par Lucullus jusque dans son royaume héréditaire. Après la défaite de Cabira (71), Mithridate se réfugie chez

son gendre Tigrane, qui le retient durant vingt mois dans une demi-captivité; pendant ce temps, les forteresses du Pont, Sinope, Amisos, Héraclée, succombent les unes après les autres. Lucullus, n'ayant pu obtenir l'extradition de Mithridate, envahit les États de Tigrane, et remporte la victoire de Tigranocerte (6 octobre 69). Alors Tigrane se confie à Mithridate, qui réorganise son armée. La campagne de Lucullus en Arménie (68) est stérile et, à la fin de cette année, Mithridate, avec une armée prêtée par Tigrane, rentre dans son royaume. Vainqueur de Triarius à Gaziura (printemps 67), il rétablit son autorité sur le Pont tout entier, mais en 66 le successeur de Lucullus, Pompée, le bat dans un combat nocturne livré près de l'Euphrate. Mithridate, accompagné d'une poignée de fidèles, est réduit pour la seconde fois à fuir son royaume. Il passe l'hiver à Dioscurias, en Colchide, puis, en 65, traverse les peuplades du Caucase et tombe à l'improviste dans le royaume du Bosphore, où son fils, le vice-roi Macharès, avait traité avec les Romains. Macharès, abandonné de tous, se tue et Mithridate a de nouveau un royaume. Pendant l'année 64, il fait d'immenses préparatifs en vue d'une expédition contre l'Italie par la vallée du Danube, mais, à la veille du départ, l'armée s'insurge à l'instigation du prince royal, Pharnace, et Mithridate, en présence de la désertion générale, se donne la mort (commencement de 63).

Avec lui finit le royaume de Pont; les descendants vrais ou prétendus de Mithridate ne régnèrent plus que sur le Bosphore, et les futurs rois de Pont,

qui d'ailleurs ne gouvernaient qu'une faible partie de ce pays, appartinrent à une autre famille, celle de Zénon, de Laodicée.

La numismatique de Mithridate comprend des pièces d'or, d'argent et de bronze, les unes émises directement par lui, les autres frappées par des princes ou des républiques, qui reconnaissaient sa suzeraineté et plaçaient sur leurs monnaies son effigie, son nom ou ses emblèmes. Au lieu de suivre une classification par genres, forcément aride et peu instructive, il me paraît préférable d'adopter ici l'ordre strictement chronologique, rendu facile par les dates que portent la plupart des médailles. La numismatique est ainsi un miroir où se reflètent fidèlement toutes les vicissitudes de ce règne extraordinaire [1].

Première période (114-97 av. J.-C.).

Elle n'est représentée que par un tétradrachme unique de la collection Waddington.

1. Tête diadémée du roi, à droite. Légers favoris, cheveux longs et bouclés.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ sur trois lignes horizontales séparées par le type. Pégase s'abreuvant, à gauche. Dans le champ, à gauche, astre et croissant. Entre les jambes de Pégase, le monogramme 1 [2].

[1] Koehler a donné (*Gesammelte Schriften, Serapis*, I, 50) un catalogue de 43 monnaies de Mithridate avec une planche de monogrammes, où il y a malheureusement beaucoup d'erreurs.

[2] J'ai cru pendant quelque temps voir une année régnale (24) dans ce monogramme qui se compose des lettres ΚΔ ; en pre-

Ar. 8. (Pl. XI, fig. 1).

Style, portrait, sobriété des attributs, caractères de la légende, tout concourt à prouver que cette pièce est antérieure aux tétradrachmes datés et se place en tête de la série. Le roi y est représenté à la fleur de l'âge, avec une noblesse de traits et d'expression qui n'exclut pas la sincérité du portrait et justifie l'admiration des contemporains.

Le type du revers se relie immédiatement à celui des tétradrachmes de Mithridate Philopator Philadelphe : le père avait pris pour emblème Persée (l'ancêtre légendaire des Perses), tenant la tête de la Gorgone ; le fils adopte le Pégase, le cheval né du sang de la Gorgone. C'est un nouvel argument en faveur de l'identification que j'ai proposée entre Philopator Philadelphe et l'Evergète des historiens.

Seconde période (97-88 av. J.-C.).

Monnaies : tétradrachmes, drachmes.

Types :

1° *Tétradrachme.* Tête diadémée du roi, à droite. Très légers favoris, traits accentués, parfois même fatigués. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ (quelquefois sans ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ). *Pégase* à gauche, s'abreuvant. A gauche, astre et croissant ; à droite, une date et, au-dessous, un monogramme ; sous la légende, lettre numérale, indiquant le mois. Le tout dans une couronne de lierre fleuri. (Pl. XI, fig. 2.)

2° *Drachme.* Même droit. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. *Cerf* à gauche, broutant. A gauche astre

nant pour origine l'année 120, la pièce serait de 97 av. J.-C. L'absence d'analogies dans la série m'empêche d'adopter définitivement cette interprétation.

MODULE	ANNÉE	MOIS	MONO-GRAMME	SOURCE
Ar. 8	ΒΣ (202-96/5)	Η	2	Coll. Waddington.
»	»	Θ	»	Kœhne, *Mus. Kotschoubey*, II, 129 (coll. Perowsky).
»	»	ΙΑ	»	Dans le commerce.
Ar. 4	»	Néant[1].	»	Coll. Hirsch (2 ex.), Waddington, Strogonov.
Ar. 8	ΕΣ (205-93/2)	Α	3	Coll. Waddington (trouvaille de Salonique).
»	»	»	4	Mionnet *Supp.* n° 10 (d'après Sestini, *Mus. Fontana*, 82, 1 et le cabinet Blacas). C'est peut-être Cat. Bompois, n° 1307.
»	»	»	5	Pétersbourg, Milan (M. S. 11, d'après Sestini, *ibid.*).
»	»	Ζ[1]	6	Paris, Pétersbourg (cf. Podjivalov, *Rois du Bosphore cimmérien*, pl. II, n° 16).
»	»	Η[1]	»	Berlin (Kœhne, *Berl. Blaetter*, II, 264, pl. XXI, 3; Reinach, *Rev. num.* 1887, pl. IV, 6; Podjivalov, II, 17).
»	ϚΣ (206-92/1)	Ζ	3	Coll. Waddington (trouvaille de Salonique).
»	»	Η	7	Coll. Waddington (Salonique).
»	ΖΣ (207-91/0)	Néant.	8	Coll. Luynes, ex-Allier (M. S. 12) Berlin.
»	ΗΣ (208-90/89)	Β	9	Paris (M. S. 13); Pétersbourg, Coll. Rollin.
»	»	Ζ	»	Coll. Waddington (Salonique).
»	»	Η	»	Pétersbourg, Coll. Waddington (Salonique), Rollin, Hirsch.
»	»	Θ	»	Moscou (Bouratschkov, *Monnaies du Bosphore cimmérien*, pl. XXV, 34); Rollin, Hirsch, Giel, Waddington. Munich.

[1] Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. L'opinion de M. de Sallet (reprise par MM. Oreschnikov et Podjivalov, mais abandonnée par l'auteur), qui voit dans ces pièces à légende incomplète une émission particulière du Bosphore, ne me paraît pas admissible. Je rétracte également l'hypothèse émise par moi (*Rev. num.*, 1887, p. 104), d'après laquelle il faudrait reconnaître dans le mon. 6 le second surnom du roi, *Dionysos*.

et croissant. Sous la légende, date, et, à côté, monogramme. Le tout dans une couronne de lierre fleuri. (Pl. XI, fig. 3.)

***Variétés.* Voir le tableau, page précédente.**

Le *cerf*, qui figure sur les drachmes seulement, est un type emprunté, sans copie servile, aux drachmes éphésiennes, que le commerce répandait alors dans toute l'Asie[1].

La *couronne de lierre fleuri*, qui encadre maintenant le type du revers, est empruntée aux cistophores. Peut-être, en imitant ce symbole bacchique, Mithridate s'est-il souvenu de son second surnom, Dionysos, dont l'origine est inconnue; de même le cerf répondait à son goût passionné pour la chasse.

L'*indication de la date* trouvait des précédents dans les séries séleucide, parthe et bithynienne; c'est l'ère bithynienne que Mithridate a adoptée, comme je l'ai démontré dans un précédent mémoire[2]; le point de départ de cette ère, déjà déterminé par Cary et Frölich[3] d'après les pièces bosporanes où elle reparut sous l'Empire, est l'équinoxe d'automne de l'an 297 av. J.-C.

En réunissant ainsi sur ses tétradrachmes des éléments empruntés au monnayage des pays voisins, Mithridate obéissait sans doute à des arrière-pensées commerciales et politiques; sous le couvert de ces

[1] Au siècle précédent, la ville commerçante d'Aradus (Phénicie) avait également copié le cerf éphésien. Kœhne a voulu voir ici un hommage à Artémis Agrotère; M. Oreschnikov un souvenir de la victoire sur les Scythes, due, d'après l'inscription de Diophante, à l'intervention de l'Artémis (Parthénos) de Chersonèse.

[2] *Revue numismatique*, 1887, p. 352.

[3] Cf. Eckhel, II, 381.

symboles familiers au public, sa monnaie, d'une excellente fabrication (poids moyen du tétradrachme : 16 1/2 gr.), circulait sans peine, et répandre sa monnaie, c'était répandre son influence.

Par un renchérissement d'exactitude sur son voisin de Bithynie, Mithridate, à l'exemple des Athéniens[1], marque sur ses monnaies le *mois* de l'émission ; les lettres numérales vont de A à IB, c'est-à-dire de 1 à 12 ; très rarement on trouve IΓ, c'est-à-dire 13 (dans les années *embolimiques*). Quand la fabrique est hâtive et négligée, le mois est ordinairement omis ; presque toujours, ces omissions coïncident avec de grandes commotions politiques, comme on peut s'en assurer en comparant les dates de nos catalogues avec celles du résumé chronologique.

Troisième période (88-85 av. J.-C.).

Monnaies : statères d'or, tétradrachmes. — Cette période est celle de l'apogée de la puissance de Mithridate. Son monnayage, extrêmement actif, s'y subdivise en plusieurs classes qui correspondent aux divisions qu'il avait dû établir dans son vaste empire.

Classe A. Monnaies frappées dans les anciennes provinces (*Pont*, *Bosphore*, *Colchide*). Au nom et à l'effigie du roi, mais sous l'autorité immédiate de son fils Mithridate. Ces pièces sont des tétradrachmes, entièrement identiques à ceux de la période précédente ; il existe, en outre, un statère d'or, qui a le type du cerf, comme les drachmes de la période précédente.

[1] Voir mon travail intitulé : *Les stratèges sur les monnaies athéniennes. Revue des études grecques*, 1888, n° 2.

MODULE	ANNÉE	MOIS	MONO-GRAMME	SOURCE
Or. 5	ΘΣ (209-89/88)	Néant.	10	Berlin, Pétersbourg, Coll. Waddington (Cf. M. S. 8 ; Bouratschkov, XXV, 35).
Ar. 8	ΘΣ (209-89/88)	Néant.	10 *bis*	Berlin, Coll. Giel (Mionnet, nº 8, Kœhne p. 130, 2). Gotha.
»	ΙΣ (210-88/7)	A	9	Berlin.
»	ΒΙΣ (212-86/5)	A	11	Paris (Mionnet, nº 9 et Supp. 17).
»	»	E	»	Londres, Pétersbourg, Anc. Coll. Dupré (Cf. M. S. 19, d'après Sestini, *Desc. Num. vet.* p. 239, 2).

Classe B. Monnaies frappées en Grèce. Au nom et à l'effigie du roi, mais sous l'autorité immédiate de son général Archélaos. Tétradrachmes identiques aux précédents, mais sans date. (Pl. XI, fig. 4.)

MODULE	ANNÉE	MOIS	MONO-GRAMME	SOURCE
Ar. 8	Néant.	Néant.	12	Luynes, Berlin, Londres, Pétersbourg, Moscou, Cambridge. Coll. Waddington, Rollin, Imhoof (Bouratschkov, Pl. XXV, 39 ; Leake, nº 4 ; Imhoof, Portrætkœpfe, V, 3).

Le monogramme unique et invariable qui se rencontre sur toutes ces pièces se résout sans difficulté en APX ; il faut y reconnaître, sans aucun doute, le *différent* du fameux Archélaos, lieutenant général des armées du roi. On s'explique maintenant pourquoi ces pièces ne sont pas datées : elles devaient circuler en Grèce, où l'ère bithyno-pontique n'aurait pas été comprise.

Classe C. Monnaies frappées en Macédoine, aux types du roi, mais à l'effigie et sous l'autorité immédiate de son fils Ariarathe.

Tétradrachmes aux types suivants :

Tête diadémée d'Ariarathe, à droite. Cheveux très mouvementés.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ | ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ sur quatre lignes horizontales. Pégase à gauche, s'abreuvant. A gauche, astre et croissant ; à droite mon. 13 (composé de ΑΜΦΙ). Le tout dans une couronne de *vigne*, dont il existe deux variantes.

Ar. 8. Paris, Berlin ; Coll. Waddington, Imhoof, Rollin (Cf. *Rois de Cappadoce*, p. 51).

On sait déjà que le monogramme de ces pièces, que j'ai étudiées dans la série cappadocienne, indique l'atelier d'Amphipolis, où Ariarathe avait son quartier général pendant l'hiver 87|6 av. J.-C. Le même prince frappait en Cappadoce des *drachmes* à son effigie et à son nom, mais avec les types ordinaires des rois de Cappadoce ; je n'ai pas à m'en occuper ici.

Classe D. Monnaies frappées dans l'Asie antérieure (royaume de Pergame) sous l'autorité immédiate du roi. Tétradrachmes et statères d'or aux types suivants :

Tête du roi, diadémée et imberbe, à droite. Cheveux balayés par le vent; traits idéalisés.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ sur trois lignes horizontales. Cerf broutant à gauche. A gauche, astre et croissant. A droite, lettre numérale et monogramme. (Sur les statères, quelquefois deux monogrammes, dont l'un à gauche.) Le tout dans une couronne de lierre fleuri.

Ar 8 et *Au* 4 1/2-5 (8 gr. 25 à 8 gr. 50). (Pl. XI, fig. 5 et 6.)

MODULE	LETTRE numérale	MONO-GRAMME	SOURCE
Ar. 8	Α	14	Moscou (Bouratschkov, XXV, 33).
Or. 5	Β	15	Paris, La Haye, Waddington. (Imhoof, V, 4; Mionnet, 7).
Ar. 8	Γ	14	Paris, Berlin.
»	Δ	»	Berlin, Pétersbourg (Kœhne, nº 7).
Or. 5	»	15	Berlin, Coll. Hirsch.
»	»	14	Paris (Mionnet, 6).
»	»	15 et 14	Luynes, Berlin, Londres, Florence [1].

Le simple rapprochement de ces pièces, évidemment de même fabrique, indique leur époque et leur provenance, qui n'ont pas été aperçues jusqu'à présent. L'atelier est *Pergame*, dont le monogramme

[1] Cette pièce a été mal décrite par Sestini (*Desc. num. vet.*, 239), qui a vu dans le monogramme 14 la date ΒΚΣ. Mionnet, Supp. nº 9 l'a suivi aveuglément. Il existe un coin faux, par Becker, du statère avec le mon. 15.

15 (le même qui figure sur les cistophores pergaméniens) reproduit les trois premières lettres. Les lettres numérales sont des dates qui désignent, non des mois (on ne comprendrait pas l'anomalie de pièces ayant des *mois*, sans *années*), mais des années, dont le point de départ est l'an 89-88, époque de l'expulsion des Romains et de la restauration par Mithridate du royaume de Pergame. En même temps qu'il adoptait une ère monétaire nouvelle, symbole d'un régime nouveau, pour flatter l'enthousiasme de ses nouveaux sujets, Mithridate changeait le type de ses tétradrachmes : son portrait réaliste est remplacé par une tête idéalisée, qui est plutôt celle d'un dieu que d'un homme ; Visconti a proposé d'y voir la copie d'une statue où Mithridate était représenté conduisant un quadrige, les cheveux balayés par le vent. Désormais aussi le cerf, déjà adopté pour les drachmes, figure sur toutes les monnaies du roi sans distinction. On remarquera l'émission, relativement abondante, de statères d'or, symbole de la puissance souveraine, par laquelle l'héritier de Darius et d'Alexandre affirmait ses hautes ambitions.

En dehors de ces quatre classes, qui constituent la véritable monnaie royale de Mithridate pendant la période de sa plus grande puissance, il faut signaler, comme une preuve de vassalité ou de flatterie, l'imitation de ses types sur les monnaies de plusieurs cités qui ne faisaient pas partie de ses anciennes possessions.

1° *Smyrne*. Tête diadémée de Mithridate à droite. ℞ ΖΜΥΡΝΑΙΩΝ | ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ ΦΡΙΞΟΣ sur trois lignes verticales. Victoire en marche à droite, tenant

couronne et palme. Æ 6. Paris (Mionnet, III, p. 217, n° 1210 ; Visconti, XLII, 6).



2° *Odessos* (Thrace). Tête d'Héraclès à droite (caractère mithridatique).

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ· Zeus assis à gauche. Dans le champ ΛΑΚΩ (nom de magistrat). A l'exergue ΟΔΗ. — *Ar*. 8. Paris, Berlin (Müller, *Num. d'Alexandre*, n° 429 ; Friedländer dans *Zeitsch. für Num.*, IV, 15).



3° *Athènes*. Tétradrachme aux types ordinaires. Au revers les noms de magistrats : ΒΑΣΙΛΕ· ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΑΡΙΣΤΙΩΝ· Symbole : astre entre deux croissants. Sur l'amphore la lettre (mois) Α ou Β· Au-dessous : ΕΠΙ (atelier). (Berlin, Londres. Cf. Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 237 ; Head, *Cat. du Musée Brit., Attica*, p. 65 et pl. XIII, 5). De la même émis-

sion, avec les mêmes noms, un statère d'or unique, au musée de Berlin (Sallet, *Das Kœnig. Münzcabinet*, p. 96; *Zeitschrift für Num.*, IV, 9; Weil dans *Mittheil. des deutschen Instituts in Athen*, VI, 315). Ces pièces, extrêmement rares, appartiennent à l'année *attique* juillet 87-6 ; l'année précédente, 88-7, on trouve une abondante émission de tétradrachmes aux noms de ΑΡΙΣΤΙΩΝ et ΦΙΛΩΝ (1er et 2e stratèges[1]) avec le symbole annexe du *Pégase*, qui, comme l'astre et le croissant, atteste la suzeraineté de Mithridate.



4° *Italie.*

a. Tête de Bacchus jeune couronné de lierre, à droite.

℞. Thyrse à bandelette flottante, appuyé sur une ciste mystique, que recouvre une nébride. A l'exergue, une légende osque rétrograde : IM· ZIꟷƎI· IM· c'est-à-dire, d'après Friedländer : MI (nius) IEGI(V)S MI (ni f.)

Au. 3 1/2. Poids 8 gr. 50.

Paris (exemplaire unique). Cf. Bompois, *Types*

[1] Cf. mon travail déjà cité : *Les stratèges sur les monnaies d'Athènes*, *Rev. ét. gr.*, 1888, n° 2.

monétaires de la guerre sociale, p. 28 et pl. III, 1.

b. Buste casqué et cuirassé de femme, à droite, couronnée par la Victoire.

℞. Deux hommes debout se tendant la main. Celui de gauche porte une lance ; celui de droite, plus grand et diadémé, tient sous son bras gauche replié un pan de son manteau de guerre. Derrière lui, une proue de navire portant un sceptre orné de bandelettes ; sur le pont, deux boucliers et deux lances. A l'exergue, lettres et chiffres variés

Ar 4. Nombreux exemplaires (Bompois, *op. cit.*, p. 105 et pl. III, 5).

L'*aureus*, avec ses symboles bacchiques, presque identiques à ceux des bronzes contemporains d'Amisus, et le denier anépigraphe, avec sa scène de débarquement, paraissent bien refléter les espérances que fit naître chez les Italiens insurgés la nouvelle des victoires de Mithridate en 88 avant J.-C. On sait qu'une ambassade samnite vint le trouver à Éphèse ou à Pergame et sollicita son intervention en Italie ; Mithridate paya les députés avec de bonnes paroles et peut-être avec de l'argent qui fut employé à la fabrication de nos pièces ; *Minius Jegius* pourrait être le chef de l'ambassade. Telle est l'hypothèse ingénieuse de Bompois, qu'il est aussi difficile d'admettre sans réserve que de réfuter par des raisons décisives [1].

Quatrième période (85-63 av. J.-C.) *Monnaies :* tétradrachmes, statère d'or (unique). *Types :* comme dans la classe D de la période précédente (cerf,

[1] Cf. les opinions divergentes de Friedländer et de Sallet dans *Z. N.*, IV, 14 et 237.

tête idéalisée), seulement l'*ère pergaménienne* est remplacée de nouveau par l'*ère pontique*. Par les dates, ces pièces se rattachent donc immédiatement à la classe A de la période précédente (pièces frappées dans le Pont) et sortent probablement des mêmes ateliers. La substitution définitive du cerf au Pégase eut lieu entre le 5e et le 11e mois de l'année 212, c'est-à-dire entre février et août 85 ; cette date coïncide probablement avec l'évacuation de Pergame par Mithridate. Dans cette période les pièces ont ordinairement deux monogrammes.

MODULE	ANNÉE	MOIS	MONO-GRAMME	SOURCE
Ar. 8	ΒΙΣ (212-86/5)	ΙΑ	11 et 16	Paris (M. 10); Rollin.
»	»	ΙΒ	» »	Paris (M. S. 18), Cat. Ouvarof, nº 512.
»	ΓΙΣ (213-85/4)	Α	» »	Paris (M. 11).
»	»	Ϲ	11	Dans le commerce.
»	»	Θ	»	Berlin.
Or. 5	»	Ι	2 *bis*	Cat. Ouvarof, nº 513 (Kœhne, nº 8).
Ar. 8	ΔΙΣ (214-84/3)	Θ	11	Giel (Bompois, nº 1306).
»	ΗΙΣ (218-80/79)	?	17	Cambridge (Leake, *Num. hell.*, p. 47, nº 3).
»	ΘΙΣ (219-79/8)	Θ[1]	17 et 14	Dupré, Waddington, Giel ; Cat. Ouvarof, nº 514.
»	»	Ι	» »	Bunbury.
»	»	ΙΒ	» »	Waddington.
»	ΑΚΣ (221-77/6)	?	?	(Eckhel).
»	ΒΚΣ (222-76/5)	Ε	18 et 14	Mionnet, nº 16.
»	»	Ϲ	17 et 14	Florence, Bunbury (Cf. Vaillant, p. 183 et Mionnet, nº 14). *Douteux.*
»	»	Η	18 et 14	Turin.
»	»	Θ	» »	Londres, Cambridge (M. S. 20).

[1] Aussi un coin faux, ne pesant que 10 gr. 50 : Milan (M. 13).

MODULE	ANNÉE	MOIS	MONO-GRAMME	SCURCE
Ar. 8.	ΓΚΣ (223-75/4)	Δ[1]	18 et 14	Giel.
»	»	Ε	» »	Cat. Ouvarof, n° 515 (M. 17).
»	»	Θ	» »	Berlin, Rollin, Waddington.
»	»	ΙΑ	» »	Londres.
»	»	ΙΒ	» »	Moscou (Bouratschkov, XXV, 36); ma collection.
»	»	ΙΓ[2]	» »	Dans le commerce. Ancien cab. Devonshire (Haym II, 59).
»	»	Néant.	19[3]	Paris (M. 19), Londres, Florence, Hirsch.
»	ΔΚΣ (224-74/3)	Γ[2]	18 et 14	Paris, Copenhague (M. S. 21; Kœhne, 3).
»	»	Néant.	20[4]	Pétersbourg.
»	ΕΚΣ (225-73/2)	Néant.	20[4]	Paris (M. 12), Londres, Pétersbourg, Cat. Ouvarof, n° 516.
»	»	Α	14	Berlin.
»	»	Β	»	Luynes, Bunbury, Moscou (Bouratschkov, XXV, 38; Kœhne, 4).
»	»	Ι	21[5]	Pétersbourg (Cf. Kœhne, 5).
»	ϹΚΣ (226-72/0)	Θ	22	Paris.
»	ΖΚΣ (227-71/0)	Ι	22 *bis*	Waddington.
»	»	ΙΑ	22 *ter*	Berlin.
»	ΗΚΣ (228-70/69)	Néant.	Néant.	Waddington.
»	ΑΛΣ (231-67/6)	Néant.	23	Waddington (Cf. Kœhne, 6, coll. Meyendorf).

[1] Aussi un coin faux avec deux monogrammes ridicules (nos 17 *bis* et 18 *bis*) et deux étoiles encadrant le Δ. Mionnet, n° 18 et dans le commerce.

[2] Cf. mon article *La monnaie et le calendrier. Rev. archéol.*, 1887.

[3] Aussi un coin moderne (didrachme) avec le monogramme 19 et la date absurde ΡΕϹ (Mionnet, 21).

[4] Probablement *Parium* en Troade, où, après le siège de Cyzique, Mithridate ramena les débris de son armée (Appien. *Mith.*, 76).

[5] Peut-être *Héraclée* où Mithridate s'arrêta dans sa retraite.

Avec cette admirable pièce (pl. XI, fig. 7), qui montre le souci persévérant du roi-amateur pour la perfection de son monnayage, se termine provisoirement le catalogue des médailles de Mithridate. Il nous reste à parler brièvement des monnaies de bronze.

Mithridate ne paraît pas avoir frappé de bronze, au moins dans le Pont. Le soin d'émettre la monnaie divisionnaire était laissé aux villes, dont plusieurs, celles où dominait l'élément grec, avaient une sorte de constitution municipale. C'est ainsi que nous avons des bronzes, certainement de l'époque mithridatique, frappés à Amisos, à Cabira, à Chabaca, à Comana, à Laodicée, à Sinope. Nous n'avons pas à énumérer les types assez variés de ces bronzes ; disons seulement que plusieurs d'entr'eux rappellent les types des monnaies royales. Ainsi l'on trouve à Amisos le Persée, le Pégase, et des attributs dionysiaques (thyrse et ciste), à Cabira, à Sinope, à Comana Persée, à Chabaca le Pégase. A Sinope même, une monnaie unique, dont M. Oreschnikov a bien voulu m'envoyer un frottis, donne une date pontique, 223, c'est-à-dire 75/4 av. J.-C. [1].

Le même système, consistant à abandonner le monnayage divisionnaire aux municipalités grecques, paraît avoir été suivi dans le Bosphore cimmérien ; seulement, dans ce dernier pays, où régnait depuis longtemps l'étalon d'or, il semble que l'argent ait été également considéré comme monnaie d'appoint et,

[1] Tête de Zeus à droite. ℞ Aigle sur foudre. Au-dessous : ΣΙΝΩΠΗΣ. En haut, à gauche, ΓΚΣ. Æ 4. Musée historique de Moscou.

par conséquent, on permit aux principales villes du royaume, Panticapée et Phanagorie, de frapper des didrachmes dont les types variés (Pégase, Dionysos et couronne de lierre) attestent incontestablement l'influence des types de Mithridate[1]. Des types analogues se rencontrent sur les *bronzes* contemporains de Panticapée et de Chersonèse, et l'on a voulu aussi reconnaître des symboles mithridatiques dans les types des *tétrachalques* anépigraphes que l'on rencontre dans la presqu'île de Taman (tête de Dionysos ; ℞. coryte et carquois[2]).

Faut-il maintenant, à côté de ce monnayage *municipal*, admettre l'existence d'un monnayage *royal* en bronze, particulier au Bosphore cimmérien? Les plus récents auteurs russes, MM. Oreschnikov et Podjivalov, répondent affirmativement et attribuent maintenant à Mithridate Eupator toute une série de bronzes avec les monogrammes BAE et BAM, dont voici un catalogue sommaire[3].

a) Monogramme BAE *sans date*.

Grand bronze :	1. Tête d'Hélios. ℞. Astre et croissant.
Moyen bronze :	2. Tête de Persée. ℞. Le mon. seulement.
—	3. Tête d'Esculape (?) ℞. Serpent dressé.
—	4. Lion courant, astre. ℞. Le mon. seulement.

[1] La même observation s'applique à la drachme d'Hygiénon (Muret, *Bull. corr. hell.*, 1882, p. 211) qui porte incontestablement le monogramme de Panticapée. La tête du droit est un portrait mithridatique, et j'incline à voir dans Hygiénon un satrape insurgé contre Mithridate en 85 av. J.-C. Son nom paraît plusieurs fois sur des briques du Bosphore cimmérien.

[2] Voir la liste des monogrammes dans Podjivalov, ***Monnaies des rois du Bosphore cimmérien***, p. 13.

[3] Pour plus de détails, voir Podjivalov, *op. cit.*, p. 15 et s.

Moyen bronze : 5. Buste d'Athéné. ℞. Buste de cheval.
— 6. Buste d'Athéné. ℞. Serpent en spirale.
— 7. Tête de Déméter. ℞. Tête de taureau.
— 8. Buste de Poséidon. ℞. Mon. seul.
— 9. Buste de Poséidon. ℞. Dauphin.
— 10. Dauphin. ℞. Mon. seul.
Petit bronze : 11. Buste d'Artémis. ℞. Chien assis.

b) Monogramme BAE avec date.

1. Tête de Sérapis. ℞. Corne d'abondance. A.
2. Tête de Dionysos. ℞. Ciste mystique. B.
3. Lion accroupi. ℞. Couronne et palme. Γ.
4. Tête d'Apollon. ℞. Trépied et laurier. Δ.
5. Buste de Poséidon. ℞. Dauphin. E.
6. Tête de Zeus. ℞. Aigle perché. Ϛ.
7. Buste d'Hermès. ℞. Caducée. Z.
8. Tête de Persée, harpé. ℞. Stèle d'Hermès. Z.

c) Monogramme BA ·M

1. Tête virile (portrait) à droite. ℞. Astre et croissant. Lettre I (Pétersbourg. Giel, *Kleine Beiträge zur Numismatik Süd Russlands*, p. 27, pl. V, 9 et 10). Autre avec Γ (Moscou).

2. Tête d'Esculape à droite. ℞. Serpent enroulé sur un tronc d'arbre. Lettre Δ. (Musée de Moscou. Oreschnikov, *Annuaire de la Soc. de Numismatique*, 1887, p. 275).

La plus grande incertitude, il faut l'avouer, règne encore sur l'attribution de tous ces bronzes. Il s'y rencontre certainement, dans le nombre, quelques symboles *mithridatiques* (astre et croissant, Persée, etc.), mais est-ce assez pour déterminer l'époque ? Je ne le crois pas, et les dates évidemment régnales qui se rencontrent sur la deuxième série des bronzes

avec BAE me paraissent même un argument très fort *contre* l'attribution proposée. Je ne m'arrêterai pas davantage aux autres hypothèses qu'on a émises (Machares, Eumèle, le fabuleux roi Eubiotos), et je me contenterai de dire que, par des raisons de style, je placerais volontiers nos bronzes dans la première moitié du premier siècle *après* J.-C., c'est-à-dire dans une période singulièrement obscure de l'histoire du Bosphore. Le roi qui les a frappés a *régné* au moins sept ans ; il se rattachait plus ou moins authentiquement à la famille de Mithridate et a vécu peu de temps avant Rhescuporis : voilà tout ce que je crois qu'on peut affirmer à ce sujet.

Quant aux monnaies avec BA· M, le portrait qu'elles présentent pour la plupart empêche de penser soit à Mithridate Eupator, soit à l'un de ses fils. M. Imhoof a remarqué que les types de la monnaie n° 2 sont exactement copiés sur un bronze pergaménien. (Cat. Allier, pl. XII, n° 16.) On serait dès lors tenté de l'attribuer à Mithridate de Pergame, mais les dates régnales élevées s'opposent également à cette hypothèse, ce prétendant ayant été tué peu après son débarquement dans le Bosphore. Notre Mithridate (si tel est le nom qui se cache sous le monogramme) appartient donc sans doute, comme le roi E..., au siècle suivant. Au reste : *In dubiis libertas*.

1er TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

Achéus I — Antiochus II Théos ép. sa propre sœur Laodice I — Ariobarzane

1. Andromachus 2. Laodice II = Séleucus *Callinicus* 2. Antiochus *Hiérax* 3. Fille = Mithridate II

Achéus II ép. Laodice IV — Antiochus III *le Grand* = — Laodice III. Laodice IV

Mithridate.

(Mentionné T. Liv. XXXIII, 19 et Agatharchidès, fr. 11).

Eusèbe (ou Porphyre) a confondu Laodice I et Laodice II et fait épouser à Antiochus II la fille d'Achéus I; mais en réalité Antiochus II avait épousé sa propre sœur (Appien, *Syr.*, 65; Polyen, VII, 50). M. Percy Gardner, dans son *Stemma Seleucidarum* fait de Mithridate II le *gendre* de Séleucus Callinicus, tandis qu'il était, comme son contemporain Ariarathe III (Eusèbe, *loc. cit.*, Diodore, fr. XXXI, 19) son beau-frère.

2e TABLEAU GÉNÉALOGIQUE.

Orontobate

Mithridate, *dynaste*
(+ *vers* 362)

Ariobarzane, *satrape de Phrygie*
(+ 337)

Mithridate II, *prince de Cios*
(+ 302)

Mithridate Ctistès, *1er roi du Pont*
(302-266)

Ariobarzane Ier
(266-246)

Mithridate II
(246-190)
ép. une fille d'Antiochus Théos

Laodice I ép. Antiochus le Grand	Laodice II ép. Achéus	Pharnace Ier (190-169)	Mithridate Philopator Philadelphe (Evergète) (169-121) ép. Laodice, fille d'Antiochus Epiphane

Enfants de Mithridate Philopator Philadelphe :

Mithridate Eupator (121-63)	Mithridate Chrestos





Héliog. Dujardin

Imp. Dumas Vorzet

ROIS DU PONT



Héliog. Dujardin

Imp. Dumas Vernot

ROIS DU PONT

Pl. XII

Mithridate Ctistès	1						
Mithridate II	1	2	3	4	5	6	7
Pharnace Ier	1	2	3	4	5	6	7
Mithridate Philopator Philadelphe	1						
Mithridate Eupator	1	2	2 bis	3	4	5	6
7	8	9	10	10 bis	11	12	13
14	15	16	17	17 bis	18	18 bis	19
20	21	22	22 bis	22 ter	23		

Rois du Pont. — *Monogrammes.*

52

J.L.

